3 1761 08437422 2

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/plerinsderomee00bilo

PELERINS DE ROME

HEc
B

La royauté pacifique de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie.
(Benoit XV et Pie XI, *Devise du Congrès.*)

ERNEST BILODEAU

PÈLERINS DE ROME

ET DU

XXVIe CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL

(24-29 mai 1922)

LE "CONGRÈS DU PAPE".—CÉRÉMONIES GRANDIOSES ET PAROLES DE PAIX.—PIE XI ET LES CANADIENS.—RETOUR PAR ASSISE ET AUTRES VILLES ET SANCTUAIRES.—SOUVENIRS ET IMPRESSIONS.

Précédé d'une préface

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR EMARD

Archevêque d'Ottawa

ET

d'une lettre

DU

R. P. VICTOR LAULT

Supérieur des Pères du Saint-Sacrement à Montréal.

1922
"LE SOLEIL", (*limitée*)
QUÉBEC

402495
29. 4. 42

Tous droits réservés.

Sa Sainteté le Pape Pie XI

MONASTERE DES PERES DU TRES-SAINT-SACREMENT

Montréal, 29 mars 1922.

Monsieur Ernest Bilodeau, journaliste,
au Parlement, Ottawa.

Cher monsieur Bilodeau,

L'une de mes premières préoccupations, après avoir accepté la direction spirituelle d'un Pèlérinage canadien au Congrès eucharistique de Rome au mois de mai prochain, a été de suggérer aux organisateurs du pèlérinage d'être secondé par un publiciste compétent, dont les écrits feraient bénéficier le Canada tout entier des importantes discussions, des échanges de vues et des manifestations grandioses qui doivent faire du Congrès de Rome, suivant l'expression même du Pape, "le véritable congrès de la paix."

Nous savons que Sa Sainteté Pie XI voudrait donner à ce grand événement religieux et catholique une portée internationale, une diffusion mondiale.

Qui donc est mieux qualifié que vous, cher monsieur Bilodeau, pour donner au public catholique de notre pays des renseignements judicieux et complets sur cet important événement? Tous les regards, au moment du Congrès, seront tournés vers Rome,toutes les oreilles seront tendues vers le Pape pour entendre de sa bouche autorisée les enseignements qui contribueront efficacement à la pacification des peuples.

Il importe donc au plus haut point qu'un pays catholique comme le Canada fasse écho à ces enseignements. Je suis sûr qu'en entreprenant le voyage de Rome, vous serviriez très utilement, non seulement l'intérêt de votre excellent journal, mais encore la cause catholique tout entière.

Je fais donc des vœux ardents pour que vous ne rencontriez pas d'obstacles sérieux à ce projet, et vous prie d'agréer, cher monsieur Bilodeau, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

(*Signé*) *VICTOR LAULT, S.S.S.,*
Supérieur.

LETTRE-PRÉFACE DE SA GRANDEUR MGR J.-M. EMARD, ARCHEVÊQUE D'OTTAWA

Cher monsieur Bilodeau,

L'idée de publier en volume les intéressantes chroniques que vous a inspirées votre voyage au dernier Congrès euchatistique international, à Rome, me paraît pleine d'à propos. Ces grandes manifestations sont appelées, par leur objet, à donner un cadre plus vivant et plus universel au grand signe de la foi catholique: le Sacrement eucharistique. Tout ce qui peut aider à la diffusion de son influence, à l'expansion des heureux fruits qu'il produit infailliblement, est donc digne de vive approbation.

Votre livre sur le Congrès de Rome fera revivre chez notre bon peuple canadien le souvenir de celui de Montréal, déjà loin de nous, mais dont le magnifique souvenir est resté bien vivant; et de cette nouvelle évocation des triomphes de Jésus-Hostie grandira dans les esprits la conviction que la foi, soutenue par le zèle de tant d'illustres personnages depuis longtemps voués à l'œuvre sainte des congrès eucharistiques, reste ancrée fortement dans les âmes, de même que la religion de Notre-Seigneur, enseignée par de telles autorités, conserve à jamais son indéfectible solidité. A Rome comme à Montréal et comme ailleurs encore, nous avons pu constater, selon le souhait exprimé par Pie X dans son *Motu Proprio* du 18 décembre 1903: "la vigueur des forces catholiques, et ce que l'on peut obtenir d'utile et de salutaire parmi les populations croyantes, là où règne l'union de pensées, d'affections et de travaux parmi ceux qui prennent part à ces grandes assises eucharistiques."

Vos lettres de voyage, écrites là-bas à l'ombre des grands monuments qui parlent un langage si pieux et si chargé de souvenirs religieux, feront mieux connaître chez nous certains des aspects toujours touchants de ces grandes assemblées de chrétiens venus de partout, dans une même pensée d'amour du Christ et d'attachement à l'Église et à la personne auguste du Souverain Pontife. Ceux qui ont respiré déjà

l'atmosphère émouvante de la Ville éternelle retrouveront dans vos pages de précieux et intimes souvenirs, tandis que les autres pourront se représenter plus facilement cette Rome incomparable, centre véritable de la chrétienté et demeure plus spéciale de l'Esprit-Saint qui protège et dirige si efficacement son Représentant visible Notre Saint-Père le Pape; et ils l'aimeront davantage encore, Lui dont le cœur est rempli pour ses enfants canadiens d'une affection toute particulière, dont il nous a donné à tous des preuves si délicates à l'occasion du récent Congrès.

On ne peut donc que féliciter le bon P. Lault de l'heureuse idée qu'il a eue de vous inciter à faire partie de l'un des pèlérinages canadiens au congrès eucharistique de 1922. Il convenait en effet, comme il vous l'écrivait, "de donner au Congrès eucharistique de Rome une portée internationale, une diffusion mondiale". De cette tâche si honorable vous vous êtes acquitté d'abord, pour votre part, par le moyen des journaux, et maintenant vous souhaitez pousser plus loin la diffusion, au moyen du livre. Je souhaite donc que ce projet se réalise, et que vos pages pleines de sincérité aillent porter partout un message d'amour pour Notre-Seigneur, de foi en ses divins enseignements et d'une soumission toujours plus grande envers la chaire de Pierre. Vous répondrez ainsi à un autre souhait pontifical, celui de Sa Sainteté Léon XIII: "Que chacun se souvienne, disait-il à ses hommes d'œuvres laïques, qu'il peut et doit répandre la foi catholique, par l'autorité et par l'exemple, et la prêcher par la profession publique et constante des obligations qu'elle impose."

Puisse donc votre livre, cher monsieur Bilodeau, conserver longtemps parmi nous le souvenir des mémorables fêtes du XXVIe Congrès eucharistique de Rome, et recevez, avec mes bons souhaits, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

(Signé) JOSEPH-MÉDARD,
Archevêque d'Ottawa.

21 octobre 1922.

AVANT-PROPOS

Les notes de voyage qu'on va lire ont toutes été écrites en cours de route: sur l'océan, à l'hôtel, en chemin de fer même. C'est à la fois leur raison d'être et l'excuse de leurs imperfections. Elles pourraient être, par exemple, plus complètes et plus instructives, donner, sur les pays traversés et les villes visitées, des notions historiques ou artistiques plus exactes et plus nombreuses. Et la forme en pourrait être autrement élégante et soignée, le lecteur s'en apercevra facilement. Mais il est prié de se souvenir qu'on a moins cherché ici à atteindre un succès littéraire, que le simple et consciencieux accomplissement d'une tâche à la fois difficile et infiniment honorable.

Environ trois cents Canadiens, dispersés en plusieurs pèlérinages, se sont rencontrés à Rome au 26e Congrès eucharistique international, et ils sont ensuite revenus vers leur patrie en visitant villes et sanctuaires d'Europe. Les souvenirs de chacun d'eux formeraient sans nul doute autant de recueils aussi intéressants que celui-ci, car nul ne peut se vanter de posséder tout le talent et toute l'observation qu'un groupe peut réunir. Les pages qu'on va lire ne prétendent donc qu'à donner une idée générale de ce qu'ont fait, vu et ressenti les divers "pèlerins de Rome" de 1922, tant aux grandioses cérémonies du Congrès eucharistique, qu'au cours des étapes successives de leur retour par le continent européen.

L'humble journaliste favorisé par la Providence d'un si beau "reportage" à faire s'en est acquitté de son mieux et ne réclame pas d'autre compliment, heureux si sa pauvre plume a pu concourir faiblemen aux intentions des souverains Pontifes, ainsi que nous l'expriment avec une trop grande bienveillance notre auguste préfacier et le dévoué Directeur spirituel du pélérinage dont nous avons fait partie. Que Sa Grandeur Mgr l'archevêque d'Ottawa, dont les travaux eucharistiques furent si grands et si persévérants, et le rév. Père V. Lault, Supérieur de l'admirable maison du Très-Saint-Sacrement à Montréal, veuillent bien recevoir ici l'hommage de notre profonde reconnaissance.

Ces lettres ambulantes ont été publiées à mesure, parfois accompagnées d'illustrations soignées, dans les colonnes du "Soleil", de Québec, dont les administrateurs, de même que les honorables ministres du gouvernement d'Ottawa et plusieurs autres personnalités influentes à qui nous avions soumis notre projet, nous ont accordé le plus cordial appui; il n'est que juste qu'ils en soient remerciés aussi.

Et que l'ami lecteur, maintenant, nous suive en nos pérégrinations, se souvenant que partout nous l'y avons invité dans notre âme, et fréquemment évoqué dans la pompe des cérémonies ou le silence émouvant des sanctuaires.

E. B.

Sa Grandeur Mgr J.-M. Emard, archevêque d'Ottawa.

A SA GRANDEUR Mgr J.-M. EMARD,

Archevêque d'Ottawa

en souvenir de son éloquente allocution au Saint-Père au nom des pèlerins Canadiens

le 28 mai 1922

Au rév. P. Alph. Pelletier

et

Au rév. P. Victor Lault

Supérieurs de la Société du Saint-Sacrement

a New-York et a Montréal

en souvevenir reconnaissant des pèlerins du "Montréal"

ces humbles impressions du grand "Congrès du pape" de 1922

sont filialement et très respectueusement dédiées

PÈLERINS DE ROME

PREMIÈRE LETTRE

En route pour Rome.—Vers le Pape et le Congrès Eucharistique.—Au long du Saint-Laurent.—Pensées et impressions de départ.

A bord du "Montréal", le 6 mai 1922.

Nous serons bien trois cents Canadiens qui aurons traversé les mers pour obéir à l'appel du Pape, nous convoquant aux pieds de Jésus-Eucharistie avec les autres nations de l'univers. Nous sommes partis par groupes dispersés dans plusieurs navires, selon le moment où nous avons pu nous mettre en route, ou la somme que chacun a pu épargner à cette fin, car nous sommes gens de labeur modeste et tenace plutôt que de succès matériels et de fortunes amassées. Le Seigneur et son Vicaire excuseront notre petit nombre, à nous qui venons de si loin, et qui, par les combats que nos pères et nous avons dû livrer pour survivre, "revenons" de plus loin encore.

Nous sommes humblement mais fermement les Canadiens qui s'en vont dessus les flots et de par les mers au Congrès Eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Rome. Nous avons entendu l'appel auguste, et la signification qu'il a prise en nos cœurs nous a fait déposer nos outils de travail et prendre le bâton des pèlerins, pour traverser les instables déserts de l'océan. Tous ceux qui pouvaient quitter le foyer sans injustice et l'atelier sans forfaiture ont pris congé de l'épouse aimante et des petits enfants canadiens qui font guirlande autour de la table au moment des repas. Ils ont quitté la maison du village après avoir serré avec respect la main de monsieur le curé, abaissée cordialement après avoir béni, ils ont quitté le beau village au nom français, à l'âme chrétienne, à l'âme catholique romaine fortifiée d'eucharistie. Non pas tous, et non pas les plus pauvres, qu'empêchait la dépense, mais ceux, presque tous ceux dont les efforts furent heureux et qui virent l'aisance éclairer la maison. Ils sont partis des villes aux noms connus, et des villages obscurs, non moins vivants pour cela, de la vraie vie qui compte, parce qu'au milieu d'eux s'est établi et règne avec miséricorde Celui qui naquit au bourg de Bethléem, là-bas, aux vieux pays. Et nous sommes comme ça des gens du pays de

Québec et du pays de Montréal, qu'on différencie à première vue bien qu'au fond leur âme soit toute pareille; et des campagnards cossus de la Beauce ou des Cantons, des robustes bûcherons du Saguenay et des pionniers de la Métapédia; des fermiers manitobains aux yeux élargis par les espaces sans fin de la prairie, des semeurs de blé de l'Alberta ou des pomiculteurs de Colombie, par-delà les Rocheuses chaotiques et désordonnées que notre Vérendrye découvrit le premier. Nous sommes venus aussi de l'Ontario que révéla monsieur de Champlain en allant poser son pied fondateur aux bords des grandes mers douces d'Amérique, là même où nos enfants n'ont pas loisir aujourd'hui d'entendre à l'école les syllabes françaises, bien que nous soyons, grâce à toi, mère canadienne aux chapelets vivants, le tiers bientôt du chiffre de cette population. Du Nouveau-Brunswick, nous sommes venus aussi, accoutumés aux "dérangements" les plus grands, et souriant cette fois d'aller vers le Seigneur au nom des larmes de notre touchante Evangéline. Des petits Canadas que nous avons fondés aux Etats-Unis lorsque le monde entier se précipita vers cet aimant de richesse économique dont nous étions si proches, mais qui ne nous a pas fait oublier notre patrie sacrée, le grand Canada, auquel nous rattachent des fibres plus douces que le miel et plus fortes que l'exil et que la mort. Jusque du Wisconsin et de l'Illinois, où nous atteignons le million numérique, nous avons entendu la voix qui traversait les déserts peuplés d'autres races et d'autres croyances, et nous accourons, maintenant réunis, différents dans le détail et semblables dans le cœur et le sang, catholiques toujours et le chapelet en main. Sur la route grandiose du fleuve aux rives que dérobe l'horizon, refaisant le chemin des découvreurs et des créateurs de mondes nouveaux, retrouvant dans le ciel quelque chose des grands espoirs et des courages fervents qui amenèrent jadis sur ces eaux des hommes semblables aux dieux fabuleux; retrouvant la trace de Cartier mêlée à celle de Laval et le sang de Brébœuf embaumant encore la forêt sacrée qui le recueillit en frémissant, pâmés un peu de tant d'héroïsme et d'une foi semée à si larges mains dans les sillons de notre histoire, nous sommes les humbles Canadiens qui s'en vont de par les mers s'unir au Pape de Rome aux pieds du Fils de Dieu, Notre-Seigneur, Jésus le Christ, au Sacrement de sa Présence éternelle et miséricordieuse aux âmes de bonne volonté.

o o o

Des centaines en tout, mais par douzaines seulement sur chacun des navires, comme celui qui nous emporte aujourd'hui "au murmure des flots"

jaillissants sous l'étrave, au moment où s'achève la première journée du long pèlerinage entrepris. Déjà n'avons-nous pas vu défiler au long des rives du Saint-Laurent ces villes familières aux pages de notre histoire : Montréal, les Trois-Rivières et le vieux Québec ? Ce matin, il nous émut profondément, le moment du départ et de la séparation des nôtres, réunis sur les quais, là où atterrissaient autrefois un Maisonneuve où une Jeanne Mance. Leur foule affectueuse nous suivit des yeux jusqu'au moment où le navire doubla majestueusement l'île appelée Sainte-Hélène, en souvenir de demoiselle Boullé, épouse juvénile de Samuel Champlain, fondateur de Kébec. Et nous regardâmes longtemps passer les quartiers de la belle métropole, étendue de deux lieues jusqu'à Longueuil et la Pointe-aux-Trembles, aux ormes majestueux. Notre immense pays tout entier s'incarnait à nos yeux dans la grande ville étendue avec grâce aux pieds du Mont-Royal. Et nous sommes disparus aux yeux embrumés qui nous suivaient, en route pour des pays lointains jusqu'à paraître chimériques à l'esprit du bonpeuple de chez nous. Que l'Etoile des mers, maintenant, nous soit douce et favorable.

"Ce que l'on voit surtout, dans une traversée, avait dit déjà un compagnon de voyage facétieux, c'est le bateau." Il importe donc que celui-ci offre de suffisantes garanties de confort et de sécurité. Heureusement, la première visite faite au nôtre a créé tout de suite des relations de confiance et d'amitié entre lui et nous, en dépit des accointances un peu suspectes de sa carrière, il y a une quinzaine d'années. Il paraît en effet que le "Montréal", de la compagnie du Pacifique Canadien, a commencé par battre pavillon allemand et s'est longtemps appelé quelque chose comme "Koenig Friedrich Augusta". Il paraît même qu'il a été immortalisé par le romancier espagnol Blasco Ibanez, qui aurait placé dans son fumoir les premières scènes du roman des **Quatre Cavaliers de l'Apocalypse.** Célèbre ou non, ce paquebot s'annonce tout à fait engageant, avec ses salons blanc et or, ses cabines à larges hublots carrés, faites pour les climats tempérés du sud-américain.. ou de la Méditerrannée qui nous attend lorsque nous aurons négocié l'Atlantique en diagonale. Heureusement, il paraît que nous ferons de la vitesse et que nous avons là sous les pieds un rapide lévrier des mers. On le verra à l'œuvre ..pendant, sans doute, que nous serons mis nous-mêmes à l'épreuve par le vieux Neptune.

En attendant, nous défilons à belle allure entre les deux rives du fleuve, élargi à perte de vue lorsque nous atteignons le lac Saint-Pierre, qui dut donner quelque tintouin aux pirogues de Cartier mais se laisse

placidement franchir aujourd'hui en deux petites heures. Nous avons salué en passant Boucherville et Verchères, avec le joli monument à la jouvencelle du même nom, la gente Madeleine qui défendit si bien le petit fort contre une horde d'Iroquois, pendant toute une semaine, pour rendre ensuite les armes avec grâce au brave officier qui vint à sa rescousse avec un parti de soldats. "Elles étaient en bonnes mains", répondit le galant jeune Français, qui n'en voulut pas rester là et demanda peu de temps après une capitulation plus complète par devant curé, ce dont se félicitent aujourd'hui ses innombrables descendants. Mais nous avançons toujours sur la route humide, et voici que nous avons atteint les Trois-Rivières, fondée par Laviolette et perpétuée par l'honorable Jacques Bureau, le plus "insécrable" des ministres du gouvernement, ainsi que diraient ses adversaires s'il en avait encore. La vieille cité de Laviolette présente un pittoresque spectacle ainsi vue du fleuve, avec sa belle cathédrale, ses grandes usines et ce beau vieux couvent des Dames Ursulines dont le corps principal date "du temps des Français" comme on dit encore. Les passagers anglais nous le désignent et s'en informent avec curiosité, cependant que le cœur nous bat plus vite à les renseigner sur cette autre page émouvante de notre histoire nationale. Et nous avançons toujours, laissant à regret ce que je suis porté à appeler "le Rouen canadien" à cause de certains points de ressemblance, ou des rappels subconscients d'une mémoire de voyageur incorrigible.

L'un de nous ne cessait de s'agiter à bord et de harceler les officiers d'une question toujours la même: "Arrivons-nous bientôt à Deschambault?" Tous les jolis villages, tous les clochers élancés, toutes les belles fermes qui passaient sous nos yeux de chaque côté du fleuve laissaient indifférent cet homme unique en ses amours. Peut-être avait-il pour cela quelque romanesque raison que nous tâcherons de découvrir. Et d'abord, pourquoi Deschambault plutôt que Saint-Pierre-les-Becquets, St-Jean Deschaillons, Portneuf ou Cap-Santé? Il est bien vrai que Deschambault, avec son joli nom si français, avec la beauté naturelle que lui font ses vieilles maisons ombragées de grands ormes, au bord de la route sinueuse parallèle au grand fleuve, avec sa vieille église aux doubles clochers et les vieux tableaux qu'elle conserve du temps passé, avec ses légendes d'invasions iroquoises et de cantonnements anglais après la conquête, que Deschambault, enfin, est l'un des plus attachants joyaux des rives du Saint-Laurent; cependant lequel de ces aspects divers retenait surtout l'attention de notre persistant compagnon de voyage? Mais écoutons-le plutôt en faire la confidence

à l'indulgent directeur spirituel—doublement—du pèlerinage, le bon père Lault, supérieur des Pères du Très-Saint-Sacrement à Montréal.

—Mon père, disait-il comme à confesse, vous ne sauriez imaginer toutes les raisons que j'ai d'aimer cette paroisse autrement et plus profondément que ne font les touristes qui l'admirent en passant. Bien que je ne l'aie "vue", de mes yeux vue, que l'espace d'une heure ou deux, l'année dernière, en une rapide et charmante excursion aux lieux qui m'ont vu naître..

—Vraiment?

—Eh oui, c'est là que j'ai voulu naître, et là que je voudrais vivre, au moins durant quelques semaines de l'année, car l'endroit natal ne détruit nullement mon attachement envers l'admirable Lac-Saint-Jean qui m'a vu grandir à défaut de me voir prospérer. Mais quand j'ai obéi l'été dernier à l'affectueuse injonction de la voix maternelle qui devait se taire à jamais le lendemain même.. quand j'ai pénétré, par un beau dimanche d'été, dans la petite église recueillie où l'on pria pour moi dès avant ma naissance, où je fus apporté, délicieux chérubin comme on peut voir encore..

—En cherchant bien, peut-être..

—Si vous voulez; apporté au baptême en traversant l'église toute ornée à cause de ses **Quarante-Heures** de cette année-là qui avaient justement lieu; lorsque j'y suis entré pour la première fois après quarante ans, venant de perdre celle qui ne se remplace pas, je me suis senti "renaître" comme enfant de Deschambault pour le reste de mes jours. L'endroit natal vous tient par des fibres dont on peut oublier l'existence, mais qui reprennent un jour toute leur force indestructible. Et nous allons y passer tout à l'heure; je reverrai la petite église aux deux clochers pimpants, juchée sur la haute falaise et regardant le fleuve où glissent les grands vapeurs solennels en route pour de lointains climats. Ceux qui m'ont donné le jour les voyaient passer sans espérer y monter eux-mêmes, mais me voici pourtant à bord de l'un d'eux,

> Ainsi toujours poussé vers de nouveaux rivages,
> Dans la nuit éternelle emporté sans retour..

et voilà que je vais y passer encore, moi,

—Le chérubin..

—J'allais le dire. Mais vous m'avez coupé l'inspiration. Je ne sais plus comment vous parler de mon île..

—Votre île ? Monte-Christo, alors ? Le château d'If ?

—Voue le verrez tout à l'heure, si le géographe officiel ne m'a pas trompé. Il est en effet devant Deschambault un îlot fleuri, dont les annales de ma famille font mention à chaque instant avec les plus laudatives expressions. On y faisait alors des pique-niques charmants au pied de la tour de pierre élevée, notez bien cette date, en 1816. Bonaparte vivait alors sur la sienne, comme pour me tracer ma propre destinée. La tour contenait un phare secourable aux navigateurs, et je crois bien qu'il n'y avait pas place pour vingt personnes sur le reste de l'îlot Richelieu, ainsi qu'il s'appelle. Mais un siècle est vite passé et lorsque vint 1916, le phare fut désaffecté au bénéfice d'une île voisine et plus considérable, de sorte que l'îlot resta sans utilité. Il en aura une pour moi, car de bienveillantes autorités m'en ont accordé tout récemment le droit de propriété locative pour le cours d'un autre siècle, au bout duquel je compte bien faire renouveler le bail ; et tel que vous me voyez, je suis le seigneur et maître de l'îlot Richelieu, où je ne doute pas que mes censitaires ne soient tantôt assemblés pour m'acclamer au passage. On m'assure en tout cas qu'une vache ou deux y trouvent en cette saison quelque grain pour subsister ; je veux goûter des yeux ce spectacle agreste, qui me reposera du parlement, et recueillir en mon cœur les acclamations de cette brave et intelligente population. Plus tard, si le Vésuve et le macaroni nous épargnent, je veux revenir ici écrire pour les générations futures des "Lettres de mon patelin", qui feront frémir Daudet dans sa tombe du Père-Lachaise.

Et le reste se perdit dans le bruit de la sirène saluant d'un coup bref le grand paquebot "Montcalm", qui rentrait majestueusement vers Montréal, en revenant de Liverpool. Et du reste du voyage, on n'entendit plus parler de l'îlot Richelieu ni de son emphythéotique seigneur.

DEUXIÈME LETTRE

Le dimanche à bord.—Dans le golfe.—La messe au fumoir.—Le but de notre voyage.

Lundi 8 mai

Notre premier dimanche à bord s'est passé, comme il convenait, dans la paix de l'âme et l'adaptation de chacun aux conditions de sa nouvelle existence. On a trouvé sa place à table et ses habitudes de promenade, auxquelles le bateau se prête tout particulièrement.. Dans ce grand et commode véhicule nous sommes descendus toute la journée à belle vitesse entre les rives de la Gaspésie et du Saguenay, distantes l'une de l'autre de trente, quarante et cinquante milles, à mesure que nous approchons du golfe. C'est à huit heures du matin que nous avons laissé le pilote à la Pointe-aux-Pères, que les journaux parisiens ont toujours appelés **Father-Point**, sans qu'on puisse comprendre pourquoi. Ce moment impressionne toujours un peu, car c'est là le dernier lien, l'ultime point de contact avec la terre canadienne, que nous ne verrons maintenant que de loin et sans plus nous approcher, pendant toute la journée. A la soirée, nous avons contourné la pointe extrême de la péninsule gaspésienne, et l'île d'Anticosti, rendue légendaire autrefois par les exploits de notre Gamache, a pu apparaître dans la brume sans que nous l'ayons aperçue, à cause de la nuit. Au matin, nous avions traversé les deux-tiers du golfe environ, en descendant vers le sud et la Nouvelle-Ecosse, avec Terre-Neuve à notre gauche. Nous en sortirons vers midi, ayant aperçu peut-être la silhouette lointaine du Cap-Breton sur notre droite. Et l'île de Saint-Pierre et Miquelon nous restera seule à apercevoir à la fin de la journée, avant d'entrer dans l'océan proprement dit comme dans une éternité.

"Le moral des troupes", pour employer une expression devenue familière, est tout ce qu'on peut souhaiter de meilleur. La descente du Saint-Laurent constitue la meilleure préparation possible à une traversée océanique, en ce qu'on y trouve le temps de s'habituer à l'atmosphère et à la vie du bord avant de subir les premiers assauts de Neptune. Trois jours de navigation fluviale forment un apprentissage excellent pour les débutants de tout âge. Et nous avons des pèlerins de toutes catégories, sauf de la mauvaise. On l'a constaté avec satisfaction à la messe de dimanche, puis ce matin, où quatre messes basses dans le sobre fumoir d'arrière ont été entendues par un nombre croissant de fidèles, et de communiants. Ai-je

besoin d'insister sur ce qu'il y a d'infiniment émouvant et consolant à recevoir en mer, loin de tous ceux qui nous sont chers, le Pain eucharistique, à retrouver la Présence divine qui nous relie si intimement à eux et même à ceux qui nous attendent dans l'au-delà? Trois fois sacré, le moment qui nous élève au-dessus des fatigues et des dangers du moment et du lendemain, pour faire descendre en nous l'infinie réalisation des promesses éternelles, en même temps que l'évocation immédiate et précise des cœurs aimants que nous avons laissés au foyer et sur la terre ancestrale. Le prêtre s'incline en prononçant les augustes paroles, la clochette tinte comme en un coin discret du paradis, et nos humbles prières s'élèvent ainsi qu'un encens implorateur.

Le navire poursuit toujours sa route, nous emmenant vers les grandes heures qui nous attendent, s'il plaît à Dieu, et les deux rives lointaines se séparent et s'étendent comme les bras maternels de la patrie canadienne, s'ouvrant pour nous confier aux flots obéissants qui nous amèneront aux pieds du Père et du chef auguste de l'Eglise universelle.

Outre notre pieux Père Directeur et son éminent compagnon, le Révd Père Alp. Pelletier, supérieur de la maison des Pères du Très-Saint-Sacrement, de New-York, nous avons la messe d'un digne représentant de nos bons curés de campagne canadienne, M. l'abbé Lefebvre, du comté de Mégantic, puis un prêtre américain et un jeune missionnaire lithuanien, qui va poursuivre ses études à Rome, comme s'il n'en avait pas assez de savoir l'hébreu, le français et les langues mortes en sus de celle de son pays. Et la messe a été servie par un admirable juge du Nouveau-Brunswick, dont les quatre-vingts ans approchants n'affaiblissent en rien la piété et le dévouement. M. Ritchie a entendu l'appel eucharistique de Rome et comme nous tous, plus jeunes, dans ce navire favorisé:

"Il s'en vient, soulevant les flots vers les étoiles",

comme a dit Louis Mercier dans son beau poème "Vox de abyssis."

A la messe de dimanche matin, l'un des deux prédicateurs nous a donné quelques notions sur les débuts et les progrès de l'institution des congrès eucharistiques internationaux. Comme beaucoup d'autres grandes choses, ils ont eu les débuts les plus modestes. Une personne perdue dans la foule, et dont le nom resta caché tant qu'elle vécut, Mlle Tamisier, avait trouvé dans sa dévotion au Dieu-Eucharistie le désir de lui ménager des triomphes publics. D'où venait humainement à cette simple demoiselle une idée qui devait atteindre de si grands développements? N'y

avait-il pas eu avant elle des saints d'un plus grand mérite, et, qui n'avaient apparemment songé à rien de semblable? Mais leur vocation était autre, et l'Esprit souffle où et comme il le veut. Mlle Tamisier s'ouvrit de son projet à son directeur de conscience, le vénérable Père Eymard, fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement, qui la prépara, dit un biographe, à devenir entre les mains de Notre-Seigneur un instrument de choix".

"Commencez, lui écrivait un autre apôtre inspiré, le Père Chevrier, de Lyon, par accepter complètement l'état de souffrance où Dieu vous met. Pour le reste, pour le Saint-Sacrement, la Providence de Dieu est là....."

Quelles paroles de sagesse, et comme l'humble obéissance donne plus de clairvoyance que les dons les plus brillants de l'esprit. Accepter, savoir accepter les tâches que Dieu nous donne, après avoir reçu dans le même esprit les retards, les contrariétés, les contradictions, voilà la règle et le devoir, que l'on a pourtant tant de mal à observer, avec notre pauvre nature toujours cabrée et révoltée. Mlle Tamisier connut les contradictions les plus douloureuses, et des retards qui se prolongeaient d'année en année. Elle pria et elle persévéra, offrant à mesure les mérites de ses nombreuses souffrances physiques, car sa santé n'était guère bonne. Le récit de ses épreuves est édifiant au possible. Elle finit cependant par obtenir un commencement de réalisation de son vœu: un pèlerinage eucharistique eut lieu à une chapelle d'Avignon en 1874; quatre ans plus tard, un autre à Faverney permit d'entrevoir le succès promis ultérieurement. Il fallut cependant encore plusieurs années d'efforts laborieux, mais soutenus des encouragements d'autres hommes d'œuvres parmi lesquels Mgr de Ségur et M. Philibert Vrau, industriel de Lille et père du directeur actuel de la féconde Maison de la Bonne Presse, qui répand une si abondante semence catholique de par tout l'univers. C'est sans doute à cause de M. Vrau que le premier grand congrès eucharistique eut lieu à Lille, où il habitait. Ce fut en 1881, année qui mérite bien à cause de cela d'être appelée bien heureuse. "D'autres congrès, écrit le Père J. Papin Archambault, de Montréal, offriront dans la suite des cérémonies plus grandioses, une affluence de fidèles plus élevée, la présence de personnages plus éminents, mais aucun, de l'aveu de ceux qui en ont écrit l'histoire, ne fut plus pieux, plus recueilli, plus émouvant. Les assistants sentaient, pour ainsi dire, qu'ils étaient des pionniers; qu'un vaste mouvement, aux répercussions incalculables, pouvait naître de cette première initiative; que son succès dépen-

dait en quelque sorte de leur ferveur, d'où cette ardente piété dont chacun fit preuve aux différentes cérémonies. Ils devaient en être récompensés au-delà même de leurs prévisions''.

Ardente piété: **ignis ardens.** Telle devrait être la devise de tous les ''croisés'' du vingt-sixième congrès eucharistique auquel nous aspirons tous à assister malgré notre indignité. Heureusement que nos aumôniers sont là, avec leur constant souci de notre bien spirituel.

La planète n'est pas si grande, en effet, qu'un événement de cette envergure puisse s'y produire sans causer des répercussions un peu dans toutes ses diverses parties. Il est facile d'affecter l'indifférence ou une indulgence bienveillante et un peu railleuse, à l'endroit d'une manifestation purement religieuse, susceptible d'intéresser seulement ''le clergé et les vieilles femmes''. Mais bien naïf et bien arriéré qui refuserait de voir les conséquences, même matérielles, pouvant résulter d'une grande assemblée **internationale,** surtout tenue au centre même du monde chrétien. Et quant aux conséquences d'ordre surnaturel, il suffit de se reporter aux congrès eucharistiques antérieurs pour comprendre que celui-ci ne peut manquer d'en avoir de très salutaires pour le bien des peuples si fortement secoués et éprouvés par la dernière guerre. C'est un fait reconnu, dans le monde catholique renseigné, que chacun des 25 congrès passés a eu sa physionomie spéciale et ses résultats particuliers. Citons de mémoire celui de Jérusalem, en 1893. Il faillit n'avoir pas lieu, à cause des complications diplomatiques que craignaient les esprits timorés. Le sultan intervint même dans ce sens auprès de Léon XIII. Mais le grand Pape resta ferme dans sa confiance au Roi des rois, et loin de paralyser le mouvement, il se mit lui-même à sa tête. ''Pour la première fois un Légat pontifical intervint, chargé de mission, qui tiendrait la place du Pape, parlerait en son nom et agirait avec son autorité''. Ainsi parlait en propres termes le Bref de Léon XIII au cardinal Langénieux, qu'il nommait légat, en novembre 1892.

'' C'est que, dit le rapport de la **Bonne Presse,** que nous avons sous les yeux, dans la pensée de Léon XIII, ce congrès de Jérusalem allait rouvrir dans l'histoire de l'église le chapitre douloureux et délicat du schisme d'Orient, pour y écrire une page nouvelle qui se rattacherait, après de longs siècles de malentendus, aux actes du Concile de Florence (1439).

''On fêterait l'Eucharistie là même où elle fut instituée. Ce serait l'action de grâces et la réparation comme ailleurs, avec l'indicible émotion

des souvenirs évangéliques, de la vue et du contact des Lieux Saints. Mais on ferait autre chose, qu'ailleurs on n'avait point eu à faire: on relirait sur place le discours de Jésus après la Cène: on irait, par ces mêmes sentiers qui mènent du Cénacle à Gethsémani, réveiller, dans la prière, l'écho du **Sint unum**, l'appel à l'union, si intimement lié au Sacrement.

"On n'aborderait plus les églises séparées d'Orient pour discuter avec elles les questions qui divisent. On se rencontrerait sur un terrain commun où les esprits concordent, où les cœurs fraternisent: la foi au Très-Saint-Sacrement, qu'elles ont conservée intacte.

"Et voilà la portée exceptionnelle du Congrès de Jérusalem, sa physionomie spéciale, son caractère transcendant: il fournirait l'occasion de renouer des relations, et ce serait par la main de la France que l'Eglise offrirait le rameau d'olivier." (Abbé Maurice Landrieux, futur évêque de Dijon).

Qui ne voit, après cela, l'importance extrême des résultats que peut avoir le premier congrès eucharistique international succédant aux bouleversements de la guerre mondiale et rassemblant dans la Ville Eternelle, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, ses fils venus de toutes les extrémités de la terre, pour recevoir sa pacifique bénédiction, et prier au tombeau de Pierre et à ceux entre autres de ces augustes victimes de la grande guerre, Pie X et Benoît XV?

Au reste, nous serions bien ingrats, nous les fils canadiens de l'Eglise universelle, d'ignorer ou dédaigner les grâces abondantes qu'apportent dans leur sillage les grandes manifestations eucharistiques: le congrès de Montréal ne nous a-t-il pas révélés aux yeux stupéfaits de nos frères d'Europe, et n'est-ce pas l'année suivante, pour ne mentionner que ce seul fait, qu'un jeune écrivain de grand talent vint arrêter ses pas errants et son regard attentif aux bords de notre lac Saint-Jean, pour de là faire connaître à la France entière et à bien d'autres, les âmes simples, droites et courageuses de nos pionniers et de nos défricheurs? Mais à quoi bon énumérer des faveurs visibles, lorsque tant d'autres restées secrètes mais non moins précieuses, nous ont été faites aussi. Et qui niera nos immenses besoins de la protection d'En Haut, dans notre situation de pauvre minorité sans cesse menacée dans le principe même de son existence, et à cause de ce "témoignage" de durée dont nous fait de si beaux compliments, mais que nous devons payer sans cesse d'une si rigoureuse vigilance? Le Pape, en traçant bientôt avec l'Ostensoir le signe de la croix vers les quatre coins de l'uni-

vers, en ouvrant ainsi les écluses des fécondantes bénédictions du Seigneur ne pourra manquer d'avoir une pensée et une prière pour ses fidèles enfants du Canada; et c'est pour le demander, comme pour mériter dans notre humble mesure cette grâce mère de tant d'autres, que nous traversons les mers en assistant humblement chaque matin au divin sacrifice du Calvaire, perpétué pour nous, qui passons comme une ombre vaine ou comme le souffle léger qui ride un instant la surface des eaux.

TROISIÈME LETTRE

Un vieil ami qui reparaît.—M. Pomerleau, philosophe villageois.—Ses impressions du Parlement canadien.—Le nouveau parti agraire et la situation qu'il crée.—Mais écoutons M. Pomerleau, devenu pèlerin de Rome.

Mercredi, 10 mai

M. Pomerleau ne pouvait se faire à l'idée qu'il était lui-même en route pour l'Europe. Dans le fumoir du bateau aux meubles de cuir foncé, surmonté d'une coupole de verre aux rudes dessins allemands, il s'entretenait à voix haute avec quelques compagnons de voyage, visiblement intéressés par sa conversation. Depuis les cinq ou six années que nous avons cessé, bien à regret, de nous faire l'écho de ses paroles pleines de sagesse et chargées d'une pénétrante observation du cours des temps dans l'humble sphère de son village, M. Pomerleau avait peu vieilli et les années n'avaient rien enlevé à sa bonhomie pleine de franchise et de perspicacité. Son aspect physique n'avait pas changé non plus: tel nous l'avons connu pendant les années de la guerre, tel nous le retrouvons près de quatre années après les victoires du grand Foch. Sa taille longue et mince ne s'était que peu courbée davantage, et il avait toujours son honnête visage aux traits anguleux, avec des yeux aigus cachés derrière de bonnes lunettes et abrités sous d'épais sourcils dont le rapprochement fréquent indiquait alors une intense concentration de la pensée de notre vieil ami. Sa voix était restée la même: un peu couverte mais expressive, et plutôt lente dans ses modulations. Et la main gauche séjournait toujours volontiers dans la poche située sur le devant du pantalon, tandis que la droite maniait presque continuellement la pipe noire et courte qu'il ne retirait de sa bouche que pour ponctuer du geste quelque parole essentielle, quelque définition finale du sujet qui avait engagé son attention. Et c'est à bord du "Montréal", que nous le retrouvons, toujours accompagné de son fidèle neveu Séraphin, resté court, gros et replet, et de plus en plus curieux et naif, comme au temps où il l'interrogeait sans cesse sur certains épisodes de l'histoire constitutionnelle du Canada.

—Veux-tu bien me dire, lui demandait songeusement M. Pomerleau au moment où nous pénétrions dans le fumoir, et comme il allongeait sans façon sa longue jambe par-dessus le bras de son 'fauteuil de cuir, veux-tu me dire quelle mouche à bien pu me piquer, à mon âge, pour me décider

à m'embarquer pour traverser l'océan? Mais je 'jouis" depuis déjà longtemps de toutes les infirmités de la vieillesse, j'ai l'œil affaibli et l'oreille dure, et ma vieille tête, qui n'a jamais été bien solide, se sent chavirer chaque jour un peu plus que la veille. Oui, pourquoi n'ai-je pas pu rester tranquille à la maison, planter mes choux et me laisser soigner par ma bonne femme, qui méritait bien mieux qu'une vieille bête comme moi...

—Voyons, voyons, mon oncle, fit entendre Séraphin de sa voix doucereuse, vous savez bien que c'est en revenant d'Ottawa que vous avez entendu parler du Congrès de Rome...

—Ah oui, Ottawa, parlons-en d'Ottawa, fit M. Pomerleau, tous ses traits prenant une expression d'impatience et de mécontentement; ils nous en font du beau travail cette année, au Parlement, avec leur triangle infernal à la place des deux bons vieux partis d'autrefois, qui ne s'accordaient pas souvent, mais dont le plus faible, au moins, laissait forcément travailler l'autre en paix. Aujourd'hui, avec ces soi-disant fermiers qui sont cultivateurs comme je suis orfèvre, on ne peut seulement pas prononcer le mot "budget" sans faire bondir une douzaine de faux maîtres d'école qui récitent en perroquets ce qu'il ont lu dans tous les livres qu'on a eu l'imprudence de laisser traîner à leur portée.

—Voulez-vous dire, demanda un des assistants, que les progressistes ne sont pas des agriculteurs de bonne foi?

—Oh, je ne doute pas de la bonne foi de ces nouveaux-nés politiques, répondit M. Pomerleau, qui s'était redressé dans sa chaise et scandait ses phrases lentes de sa bonne pipe, qu'il tenait par la tête à son habitude, mais je trouve ce groupe composé en grande partie de visionnaires, de visionnaires et d'égoïstes inconscients. Ils cherchent tout le temps à tirer la "couverte" de leur côté, c'est-à-dire que, venus de nos prairies lointaines de l'Ouest, ils ne songent qu'à leur Ouest, et ne se font pas faute, au surplus de grappiller dans nos champs, de piger dans notre assiette...

—L'assiette économique? demanda innocemment Séraphin.

—Elle ne sera pas longtemps "économique" avec eux si ça continue, répondit M. Pomeleau, avec leur manie de supprimer les revenus des douanes pour laisser entrer librement chez nous les manufacturiers américains, anglais, allemands, chinois si tu veux, et leurs produits de camelote. D'où viendront nos revenus, alors, et que deviendront nos industries, avec les centaines de milliers d'artisans et d'ouvriers qu'elles font vivre? Et dire qu'il y a au parlement plus de soixante illuminés pareils, qui mettent tout

le temps des bâtons dans les roues du gouvernement de l'honorable Jacques Bureau...

—C'est-y lui qu'est premier ministre? demanda encore Séraphin, dont le langage n'était pas toujours académique.

—T'inquiète point de ça, répondit M. Pomerleau, c'est une parabole que je t'ai faite pour ne pas courir le risque de m'enfarger dans les autres ministres, en cas que ce soit un jour où ils seraient portés à se regarder un peu de travers entre eux, ainsi qu'il peut arriver dans les plus braves familles. Sans compter que si l'honorable Jacques n'est pas premier ministre à Ottawa, il l'est sans conteste aux Trois-Rivières, une belle ville de vingt-cinq mille âmes et plusieurs Américains. Mais tu m'as fait perdre le fil, avec ta question d'enfant. Je disais que le parti des progressistes paralyse le gouvernement du pays, en détenant la balance du pouvoir, et que ça ne peut pas durer comme ça. Il faudra "faire un maître" comme dans tous les jeunes ménages; si ce n'est pas l'un qui mène, ce sera l'autre, mais pas tous les deux à la fois, c'est contraire au bon sens.

—De même, dit Séraphin, les sourcils froncés, il va y avoir d'autres élections ?

—Doutes-en point, mon garçon, fit M. Pomerleau, qui affectionnait cette locution populaire, doutes-en point, qu'il y aura de nouvelles élections générales avant qu'il soit bien longtemps, à moins que ces enfants des prairies, yankees, "blokes" (Anglais d'outre-mer) et le reste, ne mettent pas, comme dirait M. Jean Guiraud, une cruche d'eau dans leur verre de vin, ou si tu veux, une livre de protection industrielle dans trois onces de libre-échange. Autrement, le pays sera ruiné, et ce ne sera pas le vieux Michael Clark qui le relèvera.

—Il n'est plus député, celui-là, n'est-ce pas? demanda l'un des fumeurs qui suivait attentivement la conversation.

—Il n'est plus à la Chambre des Communes, en effet, mais ses idées y flottent encore. Il parlait si bien et se montrait tellement versé dans l'histoire d'Angleterre, et bien qu'il fût plutôt nasillard, il citait avec tant d'assurance Gladstone, Palmerston, Disraeli, Bright et Cobden, citoyens anglais dont la plupart des députés n'avaient jamais entendu parler, que ces noms sont restés accrochés dans toutes les mémoires, avec l'impression que si l'Angleterre est devenue riche et puissante, c'est au libre-échange économique qu'elle le doit. Mais tout le monde n'est pas d'accord là-dessus

et j'entends dire que l'Angleterre, comme les autres, s'efforce maintenant de protéger ses propres industries au moyen d'une barrière douanière efficace et bien conditionnée. Mais de cette façon ou autrement, je crois bien que la vieille A bion n'est pas encore rendue au bout de son fuseau.

—Elle a beaucoup à expier, fit entendre quelqu'un, un peu sentencieusement.

—Croyez-vous qu'elle soit la seule? demanda M. Pomerleau. Je ne cherche pas à innocenter les Anglais de leurs péchés qui sont nombreux et connus, mais j'admettrai éprouver une certaine hésitation à me poser en juge entre les nations de la terre. J'ai beau faire, il ne me part pas de l'idée qu'il y a quelqu'un par-delà les nuages qui s'y entend mieux que moi là-dedans. Et j'ai comme un pressentiment que, tout compte fait, il sera trouvé que les grands empires qui se sont succédé dans le monde n'auront pas accompli que du mal et des injustices. Dieu sait toujours tirer du bien de nos entreprises, mêmes les plus humaines et les plus égoïstes. On peut bien me dire, par exemple, que les Anglais cherchent avant tout leur avantage matériel, et c'est bien aussi mon opinion. Mais n'est-ce pas pour eux la condition rigoureuse du maintien de leur situation dans le monde? Qu'ils cherchent d'instinct à tout accaparer, c'est connu, et ils nous la baillent belle avec l'égalité supposée exister entre eux et chacune de leurs colonies, habilement flattée du titre de Dominion ou autre étiquette de papier mâché; mais ceci reconnu, qui peut dire que nous soyons plus mal traités par ce grand pays-là que par un autre? L'Anglais a ses défauts, très grands, hélas, mais il est homme d'action, et de sens pratique, et l'on obtient beaucoup de lui en lui faisant face avec détermination.

—On dirait que les Français commencent à le comprendre, dit un auditeur.

—Ils y auront mis le temps, reprit M. Pomerleau, et nous le leur avons assez dit et prédit, nous Canadiens, pendant la guerre, sans qu'ils voulussent prêter attention à nos paroles d'humbles coloniaux supposés, pis que cela encore, d'Anglais des colonies. Il aura fallu ce joli roman de l'un d'eux, le jeune Hémon, pour leur apprendre que nous existons véritablement, et non pas seulement au nombre d'une poignée dans un quartier du vieux Québec, comme beaucoup le supposaient. Ils sont charmants, nos cousins de France, mais qu'ils avaient de choses à apprendre lorsqu'est survenue la guerre! L'univers se bornait pour eux aux châteaux de Touraine et aux grèves de Marseille. Et pendant que l'Anglais et l'Allemand se partageaient commercialement le monde, ils étaient encore

à en découvrir l'existence, tellement occupés qu'ils étaient à chasser les religieuses des hôpitaux... Voilà qui les relevait dans l'opinion du reste de l'univers !

—Ils ont pourtant du bien bon vin, soupira Séraphin.

—Eh! qui te dit qu'ils n'aient pas de qualités, s'exclama M. Pomerleau. Avec toutes ses inconséquences, c'est encore le peuple le plus noble et le plus éclairé de l'Europe. Seulement, les autres semblent être plus pratiques, et parfois le sont trop. Et quand je dis: la France, à propos des haines religieuses, il faut bien se comprendre: ce n'est que du monde officiel français que je veux parler ; c'est le petit nombre, heureusement, mais quel mal on lui a laissé faire! Vous allez me demander pourquoi les bons se sont laissés bousculer aussi, car les catholiques français sont peut-être les meilleurs catholiques du monde. Seulement, il se sont divisés entre eux, et de plus ce pays n'a pas encore assimilé autant que nous le système parlementaire de représentation. Les Français importants ne votent pas et ne se mêlent pas d'élections, d'une façon générale: leurs classes appelées dirigeantes dédaignent cette invention qui a démocratisé l'influence, et elles refusent, aux jours d'élection, de se mêler sur la place publique aux petites gens venues déposer leur papier dans la boîte. En d'autres termes, l'abstention électorale des classes supérieures a été pour beaucoup dans l'histoire incompréhensible des persécutions religieuses d'avant la guerre. On est guéri de cela maintenant, et les dernières élections l'ont bien prouvé, avec la grande amélioration qu'elles ont apportée dans la composition de la Chambre des Députés.

—De même, résuma Séraphin qui réfléchissait laborieusement, vous trouvez que la guerre a eu de bons effets un peu partout?

—Doutes-en point, mon garçon, répondit M. Pomerleau avec gravité: quand le bon Dieu se met en frais de faire comprendre quelque chose aux hommes, c'est bien rare qu'il n'en vienne pas à bout d'une façon ou de l'autre.

LETTRE D'UN PÉLERIN DE ROME

A son frère, cultivateur au Lac Saint-Jean.

Jeudi et vendredi, 11 et 12 mai

Mon cher Alexandre, je trouve qu'il n'est que juste que je t'écrive un mot ce matin, à toi qui n'as pas, comme moi, la chance de faire cette année l'un des plus beaux voyages que l'on puisse souhaiter au cours d'une existence humaine. Mais quand je dis "la chance", je ne suis pas très sûr que ce serait ainsi que tu qualifierais ton sort, si tu étais ce matin avec nous. Car nous sommes au beau milieu de l'océan, et les vagues bondissent comme le cerf altéré dont parle l'Ecriture. C'est au point que le bateau tangue et roule comme un matelot en goguette, et qu'il faut se tenir aux murs et aux bastingages lorsqu'on a besoin de circuler. Les vagues ont à peu près la hauteur des collines de nos villages, et le navire les gravit et les descend comme autrefois nous glissions ensemble dans nos routes enneigées de l'hiver. Le mal de mer a naturellement fait son apparition à bord mais les "atteints' sont en petit nombre, heureusement, grâce au soleil qui vivifie et répand une lumière réconfortante sur la plaine humide et moutonnante. Nous avons quitté depuis une couple de jours la région des banquises de glace, et le climat est déjà tout amélioré ; ce matin, je suis sorti sans mettre ni le paletot, ni le gilet de laine qui se sont imposés pendant toute la descente du fleuve et la traversée du golfe, qui ont duré plus de trois jours. Et après avoir entendu la messe,—ainsi que nous faisons, grâce à Dieu, chaque matin,—et pris un bon déjeuner, également comme chaque matin, je suis sorti faire une promenade sur les grands ponts affectés à cette fin. Les dames du pèlerinage ont fait leur apparition une à une, ce qui ne nuisait en rien au paysage, comme tu l'auras deviné, et les conversations se sont engagées de toutes parts, chacun s'informant avec une pointe de taquinerie, de la santé des autres. Car le mal de mer reste la grande préoccupation locale. L'aura-t-on ou ne l'aura-t-on pas? C'est toute la question du moment. Les enfants s'amusent avec insouciance, mais les personnes plus âgées sont parfois moins favorisées. Heureusement, la plupart ont pu quitter leur cabine et se rendre au grand air, et une fois là, on est presque toujours sauvé, grâce aux caresses du vent et du soleil. Pour ma part, j'ai suivi, ou dirigé si tu veux, car je commence à faire un peu figure de vétéran de ce genre d'excursions, ce qui ne me rajeunit pas, une promenade d'exploration vers la poupe, ou l'arrière du navire, où le balan-

cement des vagues se fait particulièrement sentir. Quelques jeunes filles se sont jointes à notre groupe, ainsi que leurs mamans protectrices, et nous avons fait de la photographie improvisée sous le regard intéressé de plusieurs matelots et chauffeurs en rupture de chaudière, ou pour être plus charitable, se reposant de leur rude besogne. Au retour, j'ai eu l'idée de faire voir les cabines d'entrepont à nos compagnes, et j'ai pris la tête de la caravane pour descendre par un escalier de service dans l'intérieur du navire. Tu peux croire qu'il n'y avait rien là de luxueux, car nous avions à traverser les quartiers des matelots et ceux des passagers de troisième classe, presque tous Italiens, des classes populaires et peu argentées. Ils sont peu nombreux cette fois-ci, mais j'ai déjà traversé l'océan avec des centaines de leurs semblables, dont les chants et la musique n'étaient pas l'un des moindres attraits du voyage, toujours un peu monotone, qu'est une traversée en mer. En tout cas, ceux qui se trouvaient là n'ont pas été ents à apprendre la nouvelle que des jeunes dames allaient traverser leur quartiers, et de toutes les portes, aperçues dans le demi-jour qu'il fait par là, sont sortis des curieux d'une élégance discutable, et dont la vue portait nos charmantes compagnes à ne pas s'éloigner de nous outre mesure. Mais les hommes ont été la courtoisie même, et nous ont même fait cadeau de petits pains tout chauds lorsque nous sommes passés auprès de la boulangerie. Nous avons accepté du même cœur, car qui pourrait dire où était la plus grande valeur humaine, de nous touristes ou de ces hommes au rude travail, à quelque nationalité que chacun pût appartenir ? Sur les grands navires luxueux, comme il en est tant sur l'océan, ce ne serait pas une mauvaise leçon d'humilité à donner aux passagers les plus fortunés, qui sont souvent les plus dédaigneux, que de leur faire passer quelques heures en la compagnie de leurs humbles frères des soutes, afin qu'ils comprennent que le Maître de la vie ne mesure pas ses faveurs et son estime à la blancheur des mains ou à la préciosité des manières et du langage.

Nous nous sommes rendus ensuite jusqu'à l'avant du bateau, où se trouve un espace libre et nous nous sommes assis pour mieux admirer l'indescriptible beauté du spectacle. Je n'essaierai pas de te le décrire, tant les chefs-d'œuvre du Créateur dépassent les moyens d'expression de l'homme. Te figures-tu le vaste désert mouvant, habité seulement par le navire hardi fendant les flots dorés par le soleil et soulevés par un vent régulier et persistant? Ce n'était pas une tempête, mais la brise était cependant plus forte que nous n'en avions connues encore, et plusieurs estomacs n'étaient pas sans inquiétude. Le vaisseau n'en continuait pas

moins sa marche impassible à travers les vertes montagnes qui semblaient s'avancer vers lui, il les rencontrait courageusement, gravissait leurs flancs soulevés, pour redescendre de l'autre côté d'un mouvement plein de force et de noblesse, tandis, que la crête irrisée de la vague suivante s'élançait dans les airs et venait retomber en pluie salée sur nos visages et nos habits. Et ce qui ne se peut rendre, c'est l'impression d'infini que l'on éprouve ainsi, suspendu entre les deux abîmes sans fond du ciel et de la mer; ainsi que la poitrine, sous les souffles vivifiants qui la caressent et la fortifient, l'âme s'agrandit et semble s'élancer plus haut vers le Maître souverain comme pour lui demander le secret de nos mystérieuses destinées. Mais ici comme à terre la réponse est en nous-mêmes et dans l'obéissance aux préceptes sacrés qui nous furent enjoints: accomplir son devoir et vider son calice ainsi qu'il nous est présenté par le Seigneur. **Calicem accipiam...** Tu fais le tien, mon cher frère, en continuant d'élever dans la crainte de Dieu ta fille et tes huit garçonnets pleins de promesses, et j'essaie, moi aussi, d'obéir à mon destin, de la même façon et même en ces vacances où alternent les heures de conversation et de promenade dans un air vivifiant, avec des heures de travail comme celle que j'emploie présentement à te tracer ces mots, dans l'affection fraternelle qui nous a toujours unis. Sans doute nos carrières sont-elles différentes, et notre père avait-il raison de dire parfois que tu étais libre comme un roi sur ta terre tandis que j'étais moi, comme un esclave dans mon bureau. Seulement, à effort égal, je crois que nous aurons eu tous deux une somme à peu près égale de bonheur terrestre, et l'"esclave" ne songe pas à se plaindre de son destin plus ou moins mouvementé.

Et nous allons à Rome, du train où je te parle, à Rome, la ville du Pape et des défunts empereurs, la Cité qui domina le monde par la force des armes, du temps des dieux païens, et le domine maintenant par le commandement d'amour et de fraternité de celui dont il a été dit:

"Il voit un frère où n'était qu'un esclave,
L'amour unit ce qu'enchaînait le fer".

Tu connais comme moi le Noël d'Adam, que notre père a si longtemps chanté chaque année dans notre chère église de Notre-Dame du Lac-Saint-Jean, où se trouve une Madone admirable et compatissante qui a comblé cette région de tant de grâces et de protections, qu'on devrait de partout autour du grand lac venir la remercier et l'implorer de nouveau, et je

m'étonne que cette dévotion locale ne soit pas plus répandue. Mais revenons à Rome et tâchons d'évoquer une parcelle des sentiments qu'elle doit inspirer à tous les catholiques attentifs aux incomparables beautés de notre sainte religion. Un grand écrivain français, Châteaubriand, a écrit sur Rome des pages que tu aimeras, je n'en doute pas, à relire avec moi:

"Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui les terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome: le côteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires: il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelle il ne s'insinue toujours un peu de lumière.

"Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux; toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré, dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien, c'est la lumière de Rome !"

Et plus loin Châteaubriand ajoute encore:

"On s'attache prodigieusement à ce sol fameux...On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie...Quiconque s'occupe de l'étude de l'antiquité ou des arts... doit venir demeurer à Rome.

"Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera renfermera quelque grandeur humaine... Avec quel charme ne passera-t-il pas du Sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de Cecilia Metella au modeste cercueil d'une femme infortunée! S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé, de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec

les martyres aux catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière et semblent plus voisins des cieux?"

Tu viens de voir, mon frère, que cet écrivain fait allusion à l'empire romain qui domina le monde connu dès avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous sommes portés à oublier les longs siècles d'histoire qui se déroulèrent avant cette date immortelle, mais ils n'en ont pas moins existé. Ils virent le règne de la force et de la cruauté, auquel devait mettre fin la mission et la Passion du Fils de Dieu incarné pour nous sauver. Peut-être aimeras-tu avoir une idée de ce qu'était cette puissance romaine au temps de son apogée. Le même auteur nous en parle dans son beau livre des Martyrs, que je lisais déjà avec émerveillement chez nous vers ma dixième année. Ecoute Eudore, le héros gaulois du poème, raconter ses impressions d'arrivée à Rome, alors capitale et maîtresse du monde:

"En mettant le pied sur cette terre d'où partent le décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'était alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédaient des monuments plus vastes, marqués de l'empreinte d'un autre génie. Ma surprise allait toujours croissant, à mesure que je m'avançais sur la voie Appienne. Ce chemin, pavé de larges quartiers de roche, semble être fait pour résister au passage du genre humain: à travers les monts de l'Apuie, le long du golfe de Naples, au milieu de la campagne romaine, il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se terminer à la ville éternelle, métropole de l'univers.

"J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ de Mars; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa; je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue."

Tu as là une idée, mon cher frère, du spectacle que présentait la puissante ville de Rome à l'époque où la religion chrétienne ne faisait que commencer à se répandre. Le chef des apôtres, saint Pierre, s'était établi dans cette ville parce qu'elle était comme le centre du monde, et sachant bien que de là le mouvement de paix et de salut qu'il avait à mettre en marche se répandrait ensuite dans tout l'univers. Ce n'était pas chose

facile, cependant, et saint Pierre savait bien qu'il serait persécuté et mis à mort, mais cette perspective ne faisait qu'enflammer son courage. Aujourd'hui ses cendres reposent dans la crypte d'une majestueuse basilique à côté du palais où habite son successeur; et nous savons par la parole divine qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Il faut toujours savoir accomplir fidèlement les tâches que le bon Dieu nous confie, même lorsqu'elles s'entourent de difficultés qui nous paraissent insurmontables. "Ma grâce te suffit", a-t-il dit à l'un de ses privilégiés, mais en s'adressant secrètement par là à chacun de nous en particulier.

Mais Rome et le monde qui existaient avant Notre-Seigneur étaient conduits par la force, et la force n'est jamais loin de l'injustice et de la cruauté. L'empire ne se maintenait que par les armes, et Rome voyait à chaque instant passer dans ses rues les cortèges triomphaux de quelque général, victorieux dans des guerres lontaines mais constantes. Et des milliers d'esclaves nouveaux étaient à chaque fois jetés aux fers ou aux dents des bêtes féroces. Après la venue et l'ascension de Notre-Seigneur, ceux qui crurent en lui, et dont le nombre augmentait chaque jour, furent obligés de se cacher pour ne pas être mis à mort par les empereurs païens, et le jour vint où ils furent si nombreux qu'il leur fallut se cacher dans des souterrains pour entendre la messe et accomplir leurs devoirs religieux selon leur piété, si grande et si belle en ces premières années de l'Eglise. Il n'était pas besoin alors de congrès internationaux pour réchauffer l'amour des fidèles envers leur divin Rédempteur présent comme aujourd'hui dans l'Eucharistie. Mais peut-être, mon cher Alexandre, aimeras-tu avoir une idée maintenant de ce qu'étaient ces églises souterraines, qu'on appelle catacombes, et que l'on visite encore à Rome. Voici ce qu'en dit encore Châteaubriand, par la bouche du jeune Gaulois (c'étaient les ancêtres des Français) qui nous parlait tantôt de la Rome païenne. Se promenant dans la campagne, il avait vu des gens descendre sous terre:

"Poussé par la curiosité, je m'avance et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes: je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin en loin, quelques lampes suspendues.

"Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles.

"Les nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités.. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menacaient de s'éteindre.

"Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales; ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour: ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts: je découvre une salle illuminée.

"Sur un tombeau paré de fleurs, Marcelin célébrait le mystère des chrétiens; des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes. (Saint-Sébastien). Un mélange de honte, de repentir, de ravissement s'empare de mon âme. Nouvelle surprise! Je crois voir l'impératrice et sa fille, entre Dorothée et Sébastien, à genoux au milieu de la foule.

"Jamais spectacle plus miraculeux n'a trappé l'œil d'un mortel; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur.

"O puissance d'une religion qui contraint l'épouse d'un empereur romain de quitter furtivement le palais impérial pour courir au rendez-vous des infortunés, pour venir chercher Jésus-Christ à l'autel d'un obscur martyr, parmi des tombeaux et des hommes proscrits et méprisés! Tandis que je m'abandonne à ces réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe: soudain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparaît.

"Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes."

Voilà, mon cher frère, comment on allait à la messe à l'époque des premiers temps de l'église. Nos ancêtres en Jésus-Christ se donnaient souvent plus de peine que nous pour assister au saint sacrifice et leur foi doit bien en tout temps nous servir de modèle. Mais leur courage devant le danger, les persécutions et la mort, n'était pas moindre que leur foi, et peut-être pourrons-nous demain, si la mer continue de nous bercer mollement et sans colère, continuer de nous instrure un peu ensemble sur les débuts pénibles de l'œuvre de salut accomplie sur la terre par la vie et la Passion de Notre-Seigneur Jésu-Christ, éternellement vivant parmi nous,

grâce à son Sacerdoce, et à son Pontife suprême Notre-Saint-Père le Pape, que tous les pélerins auront le bonheur de voir et d'entendre prochainement si le bon Dieu continue de nous protéger comme il l'a fait jusqu'à présent.

'Et qui serais-je, ô mon frère, (comme on disait à cette époque) si ce n'est ton frère affectionné dans le Seigneur et dans le souvenir de nos bons parents.

CINQUIÈME LETTRE

Le village flottant et ses habitants.—La mer est indulgente.— Silhouettes de pèlerins,

Vendredi 12 mai

Notre village flottant continue de s'avancer à travers l'océan. En observant l'imperturbable ténacité du bateau, plusieurs d'entre nous ont formulé la pensée qu'il nous donne un exemple et une formule de conduite dans la vie : persévérer. Que les vagues soient gracieuses ou menaçantes, que le vent souffle d'un côté ou de l'autre, qu'il fasse jour ou qu'il soit nuit, les machines poussent sans relâche, et l'étrave continue de fendre les flots toujours renouvelés. Voilà comment il faut agir au milieu des problèmes et des difficultés de l'existence. Dans un cas comme dans l'autre il est un Pilote suprême, le même et toujours, qui dirige la marche et intervient au bon moment pour atténuer, tout au moins, l'effet de nos maladresses. Ce n'est pas lui qui nous laissera jamais périr.

"Même ceux d'entre nous qui ne sont pas mariés, a-t-il été dit à table l'autre jour, peuvent dire qu'ils ont aujourd'hui une "belle mer". Calembour vieux comme les flots, mais qui obtient toujours son petit effet de sourire. Il servira à nous mieux graver dans la mémoire le souvenir des bontés que Neptune a pour nous. "Excellente traversée jusqu'à présent", avons-nous pu, en effet, télégraphier aujourd'hui à Montréal, dont une douzaine de cents milles nous séparent maintenant. Car la mer s'est montrée tout le temps indulgente envers nos estomacs craintifs ; à peine si le roulis a fait hier matin une légère apparition tandis que le tangage s'accentuait juste assez pour qu'il y ait un vif plaisir à se tenir à l'avant, qui monte et redescend avec de grands mouvements plein de noblesse. Et l'on sentait autour de soi de telles distances et une si grande pureté d'atmosphère !

Cela s'est calmé presque entièrement vers cinq heures, ainsi que l'avait prédit notre bon Père Directeur, le R. P. Lault, S. S. S., qui doit avoir un sans-fil direct avec l'ange des vents du ciel. Et comme nous venions d'entrer dans la sphère d'influence du **Gulf Stream**, ce courant d'eau chaude venu du Mexique et qui remonte à travers l'océan jusqu'aux côtes d'Europe, le temps est devenu à la fois plus chaud et plus humide. Les promenades et les causeries en chaise longue, au grand air marin, n'en sont que plus agréables. Et la Triple Alliance a fait un nouveau pas en avant.

Nous sommes en effet trois groupes principaux de passagers : Italiens, Anglais et Canadiens, les Anglais comprenant quelques Américains. Les premiers jours, les frontières étaient élevées comme le défunt tarif de M. Arthur Meighen ; mais les premières vagues ont effectué un tassement salutaire dans tout cela, et des relations d'une grandissante cordialité se sont établies entre les postes les plus avancés. Tout d'abord, la messe ou plutôt, les messes du matin ont commencé le mouvement : chacun des groupements a toujours été représenté par un certain nombre d'unités, un peu engourdies, un peu ensommeillées encore parfois, mais courageuses et fidèles en dépit des vents et des marées. Et ce sujet de la messe à bord vaut bien qu'on s'y arrête un peu.

Elle nous est célébrée chaque matin en plusieurs éditions, et ce n'est pas une mince nouveauté, pour les habitués de l'océan, que cette façon de commencer la journée. Il faut songer qu'il n'y a pas longtemps encore l'idée d'entendre la messe à bord d'un transatlantique aurait été trouvée extravagante et irréalisable. Je me souviens nettement des pauvres réunions de chapelet dont il fallait se contenter le dimanche matin dans la salle à manger des paquebots de la Cie Allan, par exemple. Mais les choses ont changé, depuis le congrès eucharistique de Montréal, en 1910. C'est en effet en cette inoubliable occasion qu'un voeu fut émis à l'une des réunions sacerdotales, demandant l'installation d'autels portatifs sur les paquebots et l'autorisation de s'en servir à volonté. Il y eut d'abord des objections de détail : pourquoi célébrer la messe sur semaine à bord ? Ne suffisait-il pas du dimanche ? En un mot, il en allait de cette idée comme de toutes les innovations, il fallait l'assaisonner de persévérance et d'un peu de contretemps. Il n'est que juste de dire cependant, à la louange de la largeur d'esprit des principaux intéressés, que la bataille ne fut ni bien rude ni bien longue à gagner. Il se trouvait aussi que des influences intérieures extrêmement bien disposées agissaient en notre faveur. Fuyons l'indiscrétion, mais on me comprendra peut-être si je note simplement que la Compagnie du Pacifique-Canadien fut la première à obtempérer gracieusement au voeu du Congrès eucharistique, et qu'il se trouve, parmi la direction et le haut personnel de cette vaste entreprise de transports, d'éminents et influents représentants de notre race et de notre religion. Je crois en avoir assez dit. L'Atlantique ne serait peut-être pas assez large pour me défendre de la colère de certains hommes de mérite si j'osais mettre en péril leur modestie.

Nous avons donc la messe chaque matin. Je ne dis pas que notre paresse à tous s'en accomode volontiers, et qu'on ne souhaiterait pas parfois rester un peu plus longtemps dans la couchette-tiroir. Mais une fois secoué et débarbouillé, c'est le meilleur moment de la journée. En sortant de la cabine au plancher un peu instable, on passe respirer un peu de grand air sur le pont, et quelle sensation que de sentir l'océan entier vous insinuer ses énergies et la pureté vivifiante de son grand souffle ! On se dirige donc tout rafraîchi vers le fumoir, à chaque bout duquel est dressé un autel portatif. Un prêtre célèbre à chacun d'eux, soit le R. P. Pelletier, de New-York, le R. P. Lault, de Montréal, M. l'abbé Lefebvre, curé d'une paroisse de Mégantic, ou l'un des trois ou quatre prêtres américains qui se trouvent aussi à bord. L'un des servants de messe mérite bien notre attention : il est âgé de 79 ans et fait sa première traversée avec un intérêt toujours en éveil : c'est M. le juge Ritchie, du Nouveau-Brunswick. Sec, alerte, affable, la voix forte et l'allure active, il sert pieusement la messe chaque matin et préside avec dignité un tribunal pour rire, presque chaque soir. Pour l'instant, M. le juge sert la messe d'un bon jeune père lithuanien et il nous dira tantôt qu'il n'a jamais été plus honoré de sa vie. Mais ce sera bien mieux encore à la grand'messe de dimanche, dont nous conserverons tous un souvenir plein d'émotion. Mais procédons méthodiquement.

SIXIÈME LETTRE

Toujours du beau temps.—On s'amuse en paix.—Les baleines apparaissent.—Le Canada s'éloigne et le Congrès approche.

Dimanche 14 mai

Beau temps persistant. Nous avons dû sortir du courant du **Gulf Stream** qui nous réchauffait, et nous humectait, depuis près de deux jours, car il fait moins chaud et moins humide. Hier soir, nouveau procès pour rire au salon, sous la direction experte de M. le juge Ritchie : le bon docteur Wingertner s'y taille de nouveaux lauriers dans l'art oratoire. C'est un bon grand garçon d'âge mûr, qui apprit jadis le français chez les Pères Jésuites de Montréal, et habite présentement dans l'Etat de Virginie, E.-U. On s'est fort amusé au procès, mais il n'a nui en rien aux confessions-annoncées par nos pères à la messe du matin. C'est pourquoi dimanche, les communions furent si nombreuses aux diverses messes que le "clergé local" en a fait tous ses remerciements aux paroissiens, dont quelques-uns viennent de l'autre bout du continent, mais ça ne fait rien: une, catholique et apostolique, telle est notre foi à tous.

Sans être tout à fait celle du capitaine Lewis, l'athlétique et affable jeune commandant du bord, elle ne l'a pas empêché d'accepter cordialement l'invitation d'assister à notre grand'messe de neuf heures. Cette attention de la part du représentant officiel de la Compagnie qui nous transporte a été vivement appréciée. La messe fut célébrée par M. le curé F.-X. Lefebvre, de Saint-Pierre le Baptiste, et fut servie par le juge Ritchie et le docteur Wingertner. Au piano, le R.-P. Lault accompagnait solistes et chœurs, qui tous et toutes se montrèrent à la hauteur des circonstances. Que des mentions d'honneur bien méritées aillent à Mme L. Pouliot et à Mlles Jeanne-Marie L'Heureux et Marie-Jeanne Doré, de Québec, pour leur participation au programme musical.

Sermon français du R.-P. Lault, et anglais du R.-P. Pelletier, qui disent tous deux les paroles les plus appropriées, sans oublier le geste reconnaissant qu'imposait la courtoisie envers l'invité d'honneur. On nous évoque dans les deux langues la pensée des grands événements auxquels nous allons prochainement assister, des spectacles grandioses qui nous attendent au sein de la Ville éternelle et aux pieds du Saint-Père. C'est

entr'ouvrir à nos yeux des perspectives émouvantes, et de même qu'il paraît que nous ne serons plus tout à fait les mêmes après le congrès eucharistique, de même commençons-nous déjà à sentir les premiers symtômes de la transformation qui nous attend. Et que le ciel soit béni d'avoir inspiré à Mlle Tamisier et au Vén. P. Eymard la pensée de ces sollennelles assises eucharistiques, semblables à une digue ouverte laissant couler sur le monde des flots de grâces et de faveurs surnaturelles.

Il paraît que les prédications en langue française auront lieu à l'église Saint-Louis des Français, et les sermons anglais à Sainte-Suzanne. Et le seul pressentiment de la belle éloquence qui nous attend là, ainsi qu'aux séances d'étude et de prière, nous fait déjà passer sur l'âme un frisson d'attente et de joie anticipée.

Au moment d'entrer à la messe ce matin, le reporter du bord a aperçu, de son œil accoutumé aux grosses personnalités, deux baleines magnifiques qui s'ébattaient à la surface de l'océan. Comme nous allions les inviter à nous faire visite dans quelques semaines aux bords de l'îlot Richelieu, ces dames nous ont fait une révérence plongeante terminée par un geste d'adieu de leurs grosses queues frétillantes et sont parties tenir une enquête personnelle sur les dessous de la politique neptunienne. Mais plusieurs jeunes yeux les avaient aperçues en même temps que nous, et plusieurs jeunes langues en parlaient encore au moment du dîner.

La chère continue d'être excellente, ce qui n'est pas sans mérite dans une si longue traversée: des vins de table italiens et français des meilleurs crus nous donnent l'illusion de goûter déjà aux délices gastronomiques qui nous attendent chez Boulant ou chez Marinese. Tout n'est pas pénitences et privations dans un pèlerinage à Rome, mais nous tâcherons de nous modérer en pensant à la dette publique du Canada, dont M. Fielding a tant de mérite à contenter les exigences !

Un autre motif de satisfaction générale, c'est le confort et la solidité dont nous jouissons à bord du "Montréal". Des salons, des chambres et des promenades de luxe, et une assiette imperturbable sur l'instable élément. Le bateau est en effet accroché aux flots comme une poule couveuse à son nid, et ne consentirait pas à rouler pour endormir un enfant. Quant au tangage, il se contente de suivre nonchalamment le mouvement des vagues, au lieu de les contrarier comme les paquebots d'un plus fort tonnage, et ne nous offre en conséquence qu'un long et agréable bercement, auquel tout le monde s'est promptement accoutumé. On se laisse vivre en causant, l'âme d'autant plus paisible si l'on s'est approché le

matin, comme c'est le cas d'un grand nombre, du banquet sacré où l'on reçoit le Pain de la vraie vie. Et pendant tout ce temps les deux hélices vrillent les flots salés et nous poussent vers les heures fécondes qui nous attendent sous des cieux lointains.

Nous n'avons rencontré qu'un seul bateau, dans l'Atlantique, un charbonnier américain paraît-il: il paraît qu'aujourd'hui nous ne sommes pas éloignés des îles Açores, et quelques alouettes aperçues portent en effet à croire qu'il y a de la terre assez près. Mais deux jours de marche nous séparent encore des côtes du Portugal, que nous apercevrons mardi: puis ce sera Gibraltar, "Gib" comme disent les officiers: et bientôt nous aborderons, comme jadis le chef des Apôtres ou bien Saint Paul, aux côtes d'Italie, où nous comptons bien cependant ne pas subir le martyre à notre tour.

SEPTIÈME LETTRE

Beaucoup d'eau.—Pourquoi sommes-nous ici —Vers le Pape et la paix sociale.—Les martyrs de Rome.—Une belle page de Veuillot.

Mardi, 16 mai

"J'ai envie de télégraphier à la Compagnie, a dit ce matin un loustic, que pour ce qui est de l'eau, en tout cas, nous n'avons pas été trompés: il y en avait à traverser !"

Que d'eau, Seigneur, que d'eau, nous avons rencontrée depuis une couple de siècles que nous sommes partis! Rien d'autre n'est venu reposer nos regards depuis que nous avons quitté la Gaspésie, il y a eu huit jours dimanche, et il nous semble que, du reste de notre vie, nous ne pourrons plus nous assécher la mémoire. Ces flots infinis ne cesseront jamais de s'y balancer à perte de souffle. Ce n'est pas, cependant, que nous leur gardions rancune, car ils nous ont bercés avec douceur, et pour en être incommodés, quelques-uns ont dû y mettre beaucoup de bonne volonté. De plus belle et favorable traversée, oncques ne s'est vue sur l'océan, au dire des vétérans de ce voyage, dont nous pourrions nommer plusieurs. Et comment dire cela? Les plaisirs du bord ont été d'autant plus goûtés que le but de notre voyage est sérieux, disons le mot, religieux. Et cela est simple à comprendre. Dans la traversée de l'Atlantique-nord, il est invariable que la majorité des passagers appartienne à une certaine race et à une certaine religion (**you know what I mean,** comme dit l'autre), tandis que les autres ne forment qu'une minorité, toujours un peu gênée, pour ne pas dire inconsciemment bousculée, par la grosse masse. Dans notre "Montréal", au contraire, nous sommes sans doute originaires de différents pays, tels que l'Allemagne, la France, l'Irlande, l'Italie, la Syrie. etc., etc., mais le grand nombre sont venus dans un même but, le Congrès eucharistique, et par conséquent ce sont des catholiques. Une majorité catholique à bord d'un transatlantique ! Nous ne reverrons probablement jamais cela, la plupart d'entre nous. En attendant nous en jouissons tout bonnement, nous en jouissons dans la plus belle union, dans la plus agréable fraternité. Comment trouver longtemps, par exemple, que tel grand diable américain n'a pas l'air sympathique, lorsque vous l'avez vu arriver discrètement à la chapelle, à sept heures du matin, et y rester jusqu'après

la dernière messe, une heure plus tard? Comment ne pas saluer cordialement le médicus, d'ailleurs charmant, après qu'il a servi une messe ou deux avec le vieux juge? Comment tenir rigueur à de minces jeunes Yankees aux cheveux "bobbés", quand elles ont pieusement communié plusieurs fois dans la semaine? Car telle est la vie que nous menons dans cette inoubliable traversée, grâce à nos bons Pères, qui font l'édification de tous, y compris nos frères séparés, malgré la surprise de ces derniers de se trouver en minorité cette fois-ci. Les réunions sociales se ressentent nécessairement de la bonne humeur générale; on se retrouve dans l'un des deux salons, après les repas par exemple, et de questions de races il ne saurait être question: tous unis dans le Seigneur. C'est comme une miniature de ce que serait le monde si l'orgueil de quelques esprits montés n'avait pas déchiré la chrétienté naguère en lui infligeant les blessures les plus profondes, et les plus longues à se cicatriser. Mais cela viendra, le Maître est toujours en marche avec la lanterne qui éclaire le monde, et les ténèbres finiront par reculer définitivement. Et alors l'univers entier sera comme les pèlerins de 1922: il regardera vers Rome avec des yeux d'amour filial et des cœurs unis dans la paix.

La paix dans l'univers par la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tel est encore une fois l'objet des prières et des efforts du Pape en convoquant tous les fidèles à la prière eucharistique dans la ville de saint Pierre. Nous venons tous participer à cette grande oeuvre malgré l'impuissance et l'indignité de chacun en particulier; mais nous prierons en commun, avec le Père des fidèles, et nous obtiendrons de grandes choses, nous le sentons fortement, au milieu des flots où les vains bruits du monde ne nous parviennent pas, par une autre faveur particulière. En effet nous n'avons pas voulu demander à la télégraphie aérienne de nous faire part des rumeurs puériles qu'elle transmet chaque jour, et c'est peut-être pour cela que nous avons goûté une telle tranquillité d'esprit. Les discours des hommes publics, comme ils apparaissent futiles et sans importance, lorsqu'on écoute la voix du Créateur accompagnée par les flots de la mer! Et la puérile diplomatie humaine, lorsqu'on s'en va prier au tombeau des Apôtres!

Ce congrès eucharistique pour la paix, devant les efforts impuissants des politiques, ce sera dans l'histoire, comme on a dit en une autre circonstance, "la plus grande pensée du siècle". Et cette pensée aura été signée de Benoît XV et de Pie XI, qui tous deux auront mis leur âme entière dans l'effort donné pour sa pleine et fructueuse réalisation. Ainsi faisant

les deux pontifes n'auront fait du reste que se tenir dans la tradition de leurs glorieux prédécesseurs, depuis celui qui fut crucifié la tête en bas jusqu'à celui qui accepta tranquillement, l'an dernier, de mourir prématurément si cela était au mieux des intérêt de l'Eglise, ayant conscience d'avoir accompli les plus pénibles devoirs "en se tenant toujours bien docile aux inspirations de Notre-Seigneur Jésus-Christ", selon ses propres paroles prononcées devant deux canadiens quelques mois avant la fin de sa vie mortelle.

*

* *

Que l'Eglise ait toujours été, depuis le commencement, la mère des peuples et la pacificatrice des nations, on le comprend mieux en se reportant à la première époque, celle des débuts et même plus loin encore, au temps où le paganisme triomphait par la domination romaine universelle. Que serait le monde sans l'Eglise de Rome, voilà ce qu'il est nécessaire de se demander, et d'étudier aux bonnes sources. Je trouve à ce propos une page de Louis Veuillot, avec son sens catholique impeccable et son jugement toujours sûr, des lignes que je ne puis m'empêcher de reproduire en attendant que les grands flots moutonnants que nous traversons ce matin nous amènent tantôt en vue des côtes du Portugal, que nous ne ferons qu'effleurer avant d'entrer dans la Méditerranée.

Veuillot écrit un chapitre sur le Colisée, dans ses **Parfums de Rome,** au cours de l'un des neuf voyages qu'il y fit, de plus en plus pieusement. A propos du martyre de saint Ignace, évêque, livré aux bêtes dans l'arène du Colisée, que nous pèlerins du Canada, verrons bientôt, le grand penseur catholique écrit les considérations suivantes sur la cruauté païenne avant l'ère chrétienne; nous trouverons profit et agrément à les méditer:

"Ignace, débarqué le jour même à Ostie, est amené précipitamment, car les jeux allaient finir.

"Dix mille hommes avaient paru sur l'arène. l'arène avait bu le sang de dix mille hommes. Les bêtes étaient repues, le peuple avait encore soif. Le saint évêque, Ignace Porte-Dieu, entre dans le cirque, passant sous le fouet des **venatores.** Il est salué par les huées de cent mille voix, chevaliers, sénateurs, matrones, prêtres, vestales, peuple, toute la canaille romaine, qui venait de dévorer la chair de dix mille hommes, et qui n'était pas repue. Le vieillard se met à genoux.

"Il dit: "Je suis le froment du Seigneur. Que je sois donc moulu par la dent des bêtes et que je devienne le pain du Christ !" Et le pain

du Christ, sans cesse renouvelé et prodigué sous cette forme, a tué la bête. La bête païenne a bu et mangé sa condamantion. Le sang des martyrs, produisant des moissons toujours plus fécondes, a étouffé les tigres et les empereurs.

"Les jeux romains sont une chose qui passe l'imagination. Champagny a raison de le dire: "Il faut que les témoignages soient sans nombre et unanimes, il faut que toutes ces horreurs nous soient racontées par ceux qui les voyaient tous les jours, pour que nous autres chrétiens nous puissions les croire et reconnaître dans le cœur de l'homme l'instinct hideux qui aime le sang pour le sang."

"Ce qui étonne davantage, ce n'est pas la monstruosité du fait. L'homme sous la puissance du démon n'a pas de sentiments plus durables que la haine de l'homme. Il aime à broyer l'homme, à l'humilier, à l'avilir, à le torturer longuement...

"Le mystère formidable, c'est la stupidité de ces troupeaux qu'on amenait pour être égorgés, et qui se laissaient égorger: à qui l'on commandait de s'entr'égorger dans un combat sans merci, et qui s'entr'égorgeaient sans merci: qui ne pouvant sauver leur vie, ne songeaient pas à la vendre, ne tentaient pas de se venger.

"On les rassemblait dix mille et plus qui devaient mourir. Un grand nombre étaient munis d'armes, forts, adroits en tout combat: ils avaient souvent affronté les cohortes romaines, parfois ils les avaient fait plier. Or, il n'est jamais arrivé que les gladiateurs ni les bestiaires aient essayé de bondir sur les spectateurs, de jeter dans le cirque prince, sénat, vestales et peuple, de se donner ce jeu à eux-mêmes.

"Etrange effet de la peur, effrayante abjection de l'homme ! Ces victimes ne pardonnaient pas, ne se résignaient pas, ne se défendaient pas. Bien plus, elles se pliaient au cérémonial des jeux, s'acquittant de mourir comme d'un office. Ceux qui allaient être dévorés sans combattre, pour mettre les bêtes en appétit, entraient les premiers. Nus, ils devaient passer entre deux files de **venatores** armés de fouet qui frappaient chacun un coup, faire le tour de l'arène, s'arrêter devant l'empereur et lui adresser le fameux **Ave. (Ceux qui vont mourir te saluent)**. Ils accomplissaient ce cérémonial....

"... Le gladiateur devait apprendre à tuer et à être tué: il apprenait! C'était une chance de salut.

"Le combat a été prolongé, élégant, selon les règles.—L'un des deux gladiateurs tombe. Genou en terre, il demande la vie. Le vainqueur,

promenant les yeux sur l'amphithéâtre, attend la sentence du peuple. Le peuple quelquefois veut conserver un artiste! Mais le peuple, aujourd'hui, veut voir comment l'artiste saura mourir, et le vaincu joue une dernière scène. Son honneur exige qu'il tende la gorge à l'épée, qu'il en pose lui-même la pointe: il observe ce programme, il flatte le peuple de ce dernier respect, et il reçoit sa récompense: les applaudissemements du peuple romain saluent son dernier soupir.

"Et cela dura plus de cinq siècles, empirant toujours... Il y avait des cirques plein l'Empire: partout les esclaves fugitifs, les prisonniers de guerre, les chrétiens, hommes et femmes, enfants et vieillards, étaient dévorés par les bêtes. Et durant plus de cinq siècles, en présence de ces monstrueuses infamies, les politiques et les moralistes païens n'élevèrent que de rares réclamations, aussi froides qu'inutiles!

"A regarder au fond du monde païen, c'est une infernale barbarie, un mensonge ignoble de civilisation, de morale, d'honneur. Mais deux vices y apparaissent plus puissants, passions dominantes poussées jusqu'au délire: la débauche et la peur. Rome est morte de débauche et de peur, surtout de peur. La peur avait été sa force et son art de gouverner, elle devint le plus actif agent de sa ruine. Tout fut cruel dans Rome parce que tout avait peur. La peur tuait et se tuait. Ayant détruit Rome, la peur aurait détruit le monde. Le Christianisme sauva le monde en y apportant la chasteté, l'humanité et le courage.

"Oui, le courage, même le courage matériel de regarder en face et de braver la douleur et la mort, est un don que le Christ nous a fait! Malgré les grandes choses que nous savons de la valeur antique, je dis qu'il y a une plénitude de courage matériel où la moyenne de l'humanité n'a pu se hausser qu'après avoir reçu le christianisme.

"Dans ces cirques toujours abreuvés de leur sang, les chrétiens seuls ne tremblaient pas. Ils n'étaient point gladiateurs; ils avaient leurs raisons pour abandonner leur vie et ne point essayer de la vendre: mais ils transgressaient le cérémonial, et ne craignaient de déplaire ni au peuple ni à l'empereur. Au peuple, ils montraient une contenance assurée; passant devant l'empereur, ils changeaient la formule du salut, lui annonçant qu'un jour les martyrs jugeraient les bourreaux." **Ave, Cœsar,** ceux qui meurent te jugeront!"

"On forçait les gladiateurs à s'entr'égorger en les rouant de coups... mais il n'y avait ni promesses, ni tortures, ni lions ni tourmenteurs expérimentés qui sussent contraindre les enfants et les femmes à brûler un grain

d'encens devant les idoles. Ainsi se forma l'habitude du courage: ainsi la peur fut en même temps vaincue. Par l'exemple et par les triomphes de ses martyrs, le Christ prit possession de l'humanité. L'humanité sans Dieu est une bête féroce et une bête lâche. Si le Christ quittait l'humanité, on reverrait la peur enfanter les bourreaux, et l'humanité se remettre à manger de la chair et à boire du sang.—Oh! que ce Colisée, que cette grande tombe est un grand berceau!

"A la croix du Colisée sont appendus tous nos titres de noblesse: elle est le signe de notre salut, le monument de notre honneur. Comme c'était pour affranchir le genre humain que l'on combattait ici, le Christ y appela partout de ses héros. Foule sainte, de tout âge, de toute condition, de tout pays! Quel chrétien ne peut pas se dire qu'il eut là un ancêtre? Quand je me prosterne sur cette terre, j'y sens frémir mon propre sang!"

Je crois que le lecteur ne me reprochera pas d'avoir ainsi donné la parole au grand écrivain catholique français. Mais tout en méditant ces fortes et consolantes vérités, allons voir sur le pont si les côtes de la vieille Europe sont enfin apparues à l'horizon...

HUITIÈME LETTRE

Terre!—La côte du Portugal en vue.—On se repaît les yeux du Cap Saint-Vincent.—Barques et navires.—La Méditerranée favorable aux pèlerins.—Une nuit étoilée.— L'Afrique de Saint Augustin.—Gibraltar.

Mercredi, 17 nai

Adieu la brigantine,
Dont la voile latine,
Du flot qui se mutine,
Fend les flots amers !

La voile latine, c'est-à dire triangulaire, nous n'en voyons pas d'autres depuis ce matin, sur les flots bleus de la Méditerranée. Des barques de pêche balancées vers l'horizon fermé par les hautes cimes de la **Sierra Nevada.** Rien que cela de Laurentides, aujourd'hui, la Sierra Nevada. Les Andes y seraient aussi que nous ne serions pas plus étonnés. Des morceaux de nos états d'esprit anciens sont restés accrochés à toutes les nouveautés qui nous ont assaillis depuis hier après-midi. D'abord la sensation d'avoir atteint l'autre côté de l'océan Atlantique, et l'espoir que nous verrions bientôt autre chose que la plaine humide, salée et circulaire dans laquelle nous semblions avoir tourné sans fin depuis le départ. Puis, vers quatre heures, la découverte subite par de jeunes yeux d'une silhouette vague, de quelque chose de "solide", dans les brumes de l'horizon. Et ça y était, nous avions traversé l'Atlantique du Cap-Breton au Portugal !

Une autre falaise se dessinait à l'horizon ensoleillé. Du coup l'excitation devint générale, et l'on se rendit joyeusement vers l'avant du navire, pendant que tous les yeux exploraient la trouvaille. Elle se précisa vite et l'on vit que nous en avions une dizaine de milles d'allongée pour le moins, avec des teintes rougeâtres ou grises, un peu de verdure sur le dessus, puis une masse blanchâtre que les gens à lorgnettes déclarèrent être un phare qui finit par devenir un monastère haut perché, avec des murs blancs et des fenêtres carrées; aux pieds des rochers, deux ou trois paquebots se balançaient en prenant la haute mer ou en s'avançant comme nous dans la direction de Gibraltar, distant encore de plus d'une centaine de milles. "Et c'est l'ancien royaume de Manoel, me disais-je, qui reçoit cette année l'hommage de mes regards. Il y aura deux ans bientôt, c'é-

tait Flessingue et la Hollande, avant d'arriver à Anvers. Il y a vraiment des vies sédentaires et dépourvues de toute distraction ! "Le Seigneur m'a donné pour destin une vie errante" écrivait Veuillot, en partant d'Angers pour la ville voisine, ou à peu près. On va plus loin aujourd'hui, sans trop s'en plaindre.

Que dire de plus? Pendant deux bonnes heures nous avons littéralement dévoré des morceaux importants du territoire portugais, au moins des yeux. Des vaisseaux nombreux ajoutaient à la gaieté du moment, et n'allons pas oublier les gros poissons se jouant au-devant du navire au grand amusement de tous, car tout le monde se sent jeune à de certaines heures de la vie. Les dauphins sont un poisson long d'environ trois pieds, très vifs d'allure et dont nous avions à plusieurs reprises traversé des bancs dans l'océan. Ici, ils s'amusaient à bondir hors de l'eau devant l'étrave du "Montréal" comme de jeunes chiens devant une voiture. Et je laisse à penser l'intérêt que portaient les enfants à ces ébats aquatiques. Il y a toujours une colonie enfantine à bord d'un paquebot: mentionnons pour mémoire les sept bambins d'une bonne Acadienne mariée à un brave garçon Italien, venant retrouver son vieux père au foyer natal; et les quatre jeunes orphelins dont le père, Italien de Chicago, les amène à leurs grands-parents à la suite de la mort de leur mère dans un accident d'automobile. Et bien d'autres encore. Cela nous fait à tous quelque chose à caresser et faire étriver un peu au cours des longues journées du voyage.

Retirons aussi les reproches que nous avons faits à notre pauvre "Montréal", assez souvent accusé de lenteur pendant ces dix jours. Nous découvrons maintenant qu'il rattrape tout ce que nous apercevons de flottant à l'horizon. Les lorgnettes n'ont pas plutôt signalé un navire voguant comme nous vers la Méditerrannée que celui-ci commence de grossir et que bientôt nous l'apercevons nettement, pour le rejoindre et le dépasser sans effort apparent. Hommages et excuses aux deux diligentes hélices qui nous ont tout le temps poussé avec tant de persévérance. Elles nous donnent une belle leçon d'humilité et d'accomplissement obstiné des tâches voulues par le Mécanicien éternel. Portugal, cap Saint-Vincent, monastère, forteresses ou campagnes peuplées de curieuses haciendas—sortons notre espagnol—tout a défilé sous nos yeux sans qu'un tour de roue se fût seulement ralenti. Va comme je te pousse, c'est à Naples qu'est le bout de la course, et c'est à Naples que nous arrêterons. On regardera les images ensuite, "si qu'on a le temps".

On s'est couché tard, malgré l'envie de voir le rocher de Gibraltar, annoncé pour le lendemain matin à bonne heure. On ne se lassait pas de regarder défiler la Sierra....Et puis autre chose aussi: le ciel déjà méditerranéen, la nuit constellée d'une profusion d'étoiles comme jamais n'en connurent nos climats septentrionaux. Dans le firmament nocturne, d'un bleu foncé intense, c'était comme un fourmillement lumineux aux dessins les plus variés, les plus nouveaux à nos yeux, et du haut de la voûte miraculeuse, cela s'étendait dans toutes les directions et sous toutes les formes, par groupes, par familles, par formes géométriques sans limites. Et nous essayions en vain de faire entrer tout cela dans nos yeux, dans nos âmes, pendant qu'une brise chaude nous enveloppait de sa caresse. Changement de pays? On eût cru que c'était plutôt dans une autre planète que nous étions passés.

"Dieu est grand, mes Frères", prononça près de nous un bon Père à mi-voix. Le fait est que nous n'osions pas troubler par quelque parole discordante tant de beauté, de grandeur et d'harmonie..

"Langue de la douleur, harmonie, harmonie.
Qui nous vint d'Italie et qui lui vint des cieux.."

Elle flotte en effet dans cet air et dans ce ciel comme en son lieu natal et prédestiné; et les chants doux des matelots italiens qui nous ont rejoints un à un ne sont pas pour diminuer cette impression inoubliable.

—Ce dut être par une nuit semblable, nous dit la même voix paternelle, que saint Augustin eut avec sa vieille mère, sainte Monique, cet entretien d'une élévation telle que jamais lèvres humaines ne le pourront sans doute dépasser. De fait, ce n'était pas loin de l'endroit du monde où nous sommes, car l'ancienne ville d'Ostie était située à une distance d'ici relativement faible, sous le même ciel en tout cas; on conçoit qu'il ait aidé à cette extase toute pieuse et tellement supérieure à toute autre conversation humaine que les plus grands écrivains, y compris M. Louis Bertrand qui aime tant le grand évêque d'Hippone, se soient attachés à en rendre l'élévation, le "climat" vraiment céleste, comme aurait dit Péguy. Faisons donc de même, parlons peu et adorons beaucoup dans nos cœurs."

Goûtons cependant ensemble la belle page de Saint-Augustin sur le quasi-céleste entretien d'Ostie.

"A l'approche du jour où ma mère devait sortir de cette vie, jour que tu connaissais, mon Dieu, et que nous ignorions, il arriva, sans doute par une disposition secrète de ta Providence, que nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés à une fenêtre, d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison que nous habitions à Ostie, et dans laquelle, loin des bruits de la foule, après les fatigues d'un long voyage, nous attendions le moment de nous embarquer. Dans cette solitude nous causions donc très doucement, et, oubliant le passé, pour nous élancer vers l'avenir, nous cherchions ensemble, à la lumière de cette Vérité qui est toi-même, quelle devait être cette vie éternelle des saints "que l'œil de l'homme n'a point vue, que son oreille n'a point entendue, et que son cœur ne peut comprendre". (I Cor., 11, 9.) Or, nous aspirions des lèvres du cœur aux célestes courants de tes fontaines, "fontaines de vie qui résident en toi", (Ps. XXXV), pour nous y désaltérer autant que nous pourrions, et ainsi nous élever de quelque manière à une pensée si haute.

Comme notre entretien nous avait conduits à cette conclusion que les plaisirs humains, si grands qu'ils soient, et dans n'importe quelle splendeur de lumière corporelle, loin de soutenir la comparaison avec la joie de cette autre vie, ne méritaient pas même un souvenir, un élan d'amour nous enleva vers cette félicité, et nous parcourûmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles, jusqu'au ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles répandent leur lumière sur la terre. Et nous montions toujours en nous-mêmes par nos pensées et nos paroles, et nous admirions tes œuvres. Et nous parvînmes à nos âmes, et nous les dépassâmes pour atteindre cette région d'inépuisables délices, où tu rassasies éternellement Israël du pain de vérité, où la vie se confond avec la sagesse même, principe de tout ce qui existe, de tout ce qui a existé et de tout ce qui existera; Sagesse qui n'a point été faite, mais qui existe aujourdh'ui telle qu'elle a été, et telle qu'elle sera toujours: ou plutôt, on ne peut dire d'elle ni qu'elle a été, ni qu'elle sera, mais seulement qu'elle est, parce qu'elle est éternelle: car avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Or , tandis que nous parlions, et que nous nous élancions vers elle, par un bond de tout notre cœur, nous y touchâmes un instant: puis en soupirant, nous retombâmes, y laissant attachées les prémices de notre esprit, et nous redescendîmes à ces vains bruits de nos lèvres, à cette parole mortelle qui commence et qui finit. Car, qui est semblable à ta Parole, Seigneur, à ton Verbe qui demeure toujours en lui-même, sans vieillir jamais, et qui en toutes choses se renouvelle?

Nous disions donc: Supposons un être en qui se taisent les fantômes de la terre et des eaux et de l'air. Silence aussi des cieux, silence intérieur de l'âme, qui se dépasse, en cessant de penser à elle-même ; silence des rêves et des

mirages de l'imagination, silence de toutes les langues et de tous les signes et de tout ces qui est transitoire, silence absolu de tout cela. (Car, pour quiconque entend, toutes ces choses nous disent: "Ce n'est pas nous-mêmes qui nous sommes faits, c'est Celui qui demeure éternellement.") Supposons que nous ayons dit cela, les choses fassent silence, et qu'elles dressent notre oreille vers Celui qui les a créées,—et que Celui-là nous parle seul à seul, non par elles, mais par lui-même, et que nous entendions sa parole, non par l'organe d'une langue charnelle, ni par la voix d'un ange, ni par le grondement de la nuée, ni par énigme, ni par similitude, mais que ce soit lui-même que nous entendions, lui que nous aimons dans les créatures, et que nous l'entendions sans les entendre elles-mêmes, comme en ce moment, où nous nous élançons, et où, dans un rapide éclair de notre pensée, nous touchons l'éternelle Sagesse, immuable et souveraine; supposons que cet état puisse se continuer, et les autres visions, si inférieures, s'évanouir, et cette vision unique emporter l'âme, l'absorber et l'abîmer dans la joie de la contemplation,—de telle sorte que la vie éternelle soit semblable à cet instant d'intelligence, qui nous a fait soupirer d'amour,—ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : "Et quand y entrerons-nous ? N'est-ce point le jour, où, tous, nous ressusciterons d'entre les morts, sans que, pourtant, nous soyons tous renouvelés ?" (Ibid, liv. IX. ch. x.)

Voilà ce que je disais, sinon de la même manière et avec les mêmes mots. Cependant, Seigneur, tu sais combien, ce jour-là, pendant que nous parlions, le monde et tous ses plaisirs nous paraissaient méprisables. Ma mère ajouta encore:

—Mon fils, pour moi, il n'y a plus rien qui me charme en cette vie. Je ne sais, en vérité, ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis encore, moi qui n'ai plus rien à espérer du siècle. Il n'y avait qu'une seule chose qui me fît souhaiter d'y rester encore un peu de temps, c'était le désir de te voir, avant de mourir, chrétien et catholique. Mon Dieu a comblé ce désir au delà de mes vœux, puisque je te vois mépriser les félicités terrestres, pour te consacrer à son service: que fais-je donc ici ?...."

*
* *

Nous voguons toujours en pleine Méditerranée, sous un vif soleil et par un grand vent chaud qui laisse cependant le navire impassible ; nous avançons là-dedans comme dans une rivière, sans le moindre roulis à bord, et sans tangage, ce qui étonne un peu nos pieds accoutumés à se poser avec précaution sur un plancher instable. Nous avons en ce moment Marseille

à gauche et l'Algérie à droite, mais à des centaines de milles, et c'est encore la haute mer dans toute sa solitude. Il n'y a même pas de bateaux en vue et les "voiles latines" se sont enfuies. Ce n'est plus qu'à Naples, ou envue de la Sardaigne, demain, que nous retrouverons ces legs d'anciennes civilisations à peu près disparues. Puis nous atteindrons Naples et la traversée aura pris fin. Maintenant que ce moment approche, nous commençons presque à le regretter. Nous nous sommes attachés à notre maison flottante et à ceux qui la dirigent et l'habitent. Le plus jeune d'entre nous, à sa façon, M. le juge Ritchie, qui n'a pas pas encore quatre-vingts ans et dont l'éloquence, comme la vitalité, est parfois débordante, m'a tenu dans un coin à peu près ce langage :

—Je n'aurais jamais cru qu'il pût être aussi agréable de passer deux semaines dans un bateau. Regardez-moi, **hale and hearty**, comme disait sir Wilfrid, fort et vigoureux, sain comme un sou après cette longue traversée, **thanks be to the Lord** (Dieu soit loué). Et nous sommes tous ainsi : en meilleure santé à l'arrivée qu'au départ. Mais je sais bien à qui nous devons cela, après le capitaine et l'équipage..

—Au bateau ? ai-je suggéré innocemment.

—**Sure,** mais aussi à nos bons prêtres, qui nous ont célébré jusqu'à six messes ce matin, par exemple..

—Dont vous en avez servi trois, **judge**..

—**Never mind that.** Je vous dis que c'est eux, avec l'atmosphère de réserve, de bonne tenue et de piété qu'ils ont créée, par leur exemple et leur enseignement, qui sont cause du beau temps et de l'agréable voyage que nous avons eus. Six messes le matin ! Je n'en ai pas davantage chez nous, à la cathédrale.

Puisque c'est un juge qui le dit, ce doit être vrai, même si c'est un juge irlandais.. Il y a au parlement de bien bons députés, de cette race-là...

Ai-je oublié de rendre hommage à Sa Majesté l'empire britannique, représenté par son majestueux rocher de Gibraltar ? Celui-ci mérite pourtant un peu d'attention. Mais je garde quelque rancune à l'ami révérend et obligeant qui m'a tiré d'un sommeil réparateur, hier matin, à six heures à peine, en criant "Gibraltar" du ton qu'emploiera son collègue l'archange Gabriel pour réveiller les justes et repousser les torys d'un pied vengeur. Il fallut en tout cas obtempérer, et descendre à l'avant du bateau, où la promenade est commode et le coup d'œil circulaire. A droite et à quelques milles de distance seulement s'élevaient de hautes montagnes, précédées d'une grève de sable, et égayées de quelques clairières verdoyantes, d'un

vert foncé particulier: la terre d'Afrique se montrait à nos yeux, le "continent noir" de nos pères, et l'Afrique sainte de l'évêque d'Hippone, celle qu'après bien d'autres M. Bertrand a chantée, et dont Psichari a dit au commencement du livre majestueux où il récite sa conversion: "Ah! je la reconnais ce soir, cette odeur de l'Afrique que j'ai tant aimée! Je reconnais cette brise vivifiante qui exalte ce que nous avons de meilleur en nous... Il faut que l'Afrique retrouvée me donne d'utiles conseils... Je ne traverserai pas en amateur la terre de toutes les vertus, mais à toute heure je lui demanderai la force, la droiture, la pureté du cœur, la noblesse et la candeur. Parce que je sais que de grandes choses se font par l'Afrique, je peux tout exiger d'elle, et je peux tout, par elle, exiger de moi. Parce qu'elle est la figuration de l'éternité, j'exige qu'elle me donne le vrai, le bien, le beau, et rien moins..."

Saluons donc avec respect, en passant, le souvenir de l'ancienne Eglise de Carthage et des travaux apostoliques de Saint Augustin, et revenons à Gibraltar, puisque c'était là notre sujet.

Nous l'avons aperçu vers notre gauche assez longtemps avant d'y arriver, ce qui eut lieu vers sept heures du matin, le soleil ayant réussi à sortir des nuages qui cherchaient à lui enlever la suprématie des mers. Le rocher est tout aussi imposant que le montrent les gravures, et leur ressemble tellement, vu d'un certain angle, que l'on cherche instinctivement les grosses lettres qui formeraient le nom d'une certaine compagnie d'assurance dont la publicité exploite cette forteresse naturelle, vraiment formidable. Le haut rocher, qui rappelle notre cap Eternité, est littéralement hérissé de canons, dont le plus gros se trouve, paraît-il, sur la crête la plus élevée, où on l'aperçoit comme un dogue menaçant ou comme le lion britannique montrant les dents...pendant qu'on lui rogne les griffes, pourrait-on peut-être dire.

Il y a une petite ville, et un havre cachés en arrière du rocher, et l'on défile sans s'arrêter par le goulot relativement étroit par où l'on entre dans la Méditerranée; le détroit semble avoir une largeur approximative de trois ou quatre milles, ce qui laisse tout de même quelque chance à une flotte ennemie qui oserait un coup d'audace, et il paraît que les Allemands y ont un instant songé. Ils ne se sont toujours pas privés d'y faire passer des sous-marins. On songe à tout cela en regardant le grand rocher aux lignes imposantes et pleines de grandeur, renforcé encore artificiellement par deux larges coulées de ciment armé, répandues sur ses flancs pour prévenir toute tentative de bombardement; il semble que l'on ait voulu

là empêcher les obus de "prendre" dans quelque anfractuosité du rocher, et d'y faire une dommageable explosion. Dans ce but, le roc a été muni d'une vaste surface glissante, sur laquelle les projectiles les plus lourds ne pourraient faire que ricocher. Nos compagnons de route américains ont trouvé aussi que ce serait une surface admirable pour planter des panneaux-réclame. L'un de nous, Canadien et homme d'esprit en dépit de ses attaches à une grosse maison d'affaires de la métropole, disait en clignant de l'œil: "Pour moi, il y manque quelque chose: les mots "Sweet Caporal": on voit bien que nous ne sommes plus en Amérique!"

Nous n'étions pas encore en Europe non plus, puisqu'il y a déjà de cela deux jours, et que notre excellent "Montréal" continue de filer, toujours solide comme un pont, dans les eaux de la Mediterranée. Mais c'est demain le dernier jour, et nous comptons toucher Naples après-demain matin, samedi, ayant accompli cette longue traversée en moins de quatorze jours si l'on tient compte des six heures que l'on perd sur la longitude, et du brouillard qui nous a retardés à la sortie du golfe. Mais que ces deux hélices-là auront longtemps et diligemment tourné, pendant que nous menions à bord une vie si indolente et agréable!

Vendredi soir 19 mai

On a couronné ce soir cette inoubliable traversée par le concert traditionnel, auquel passagers et officiers ont pris part selon l'usage. Mais de mémoire de vieux voyageur, ce concert-ci n'a pas été comme les autres auxquels on a déjà eu l'occasion d'assister. Il s'est ressenti de l'atmosphère exceptionnelle de paix et de fraternité qui a régné à bord depuis les premiers jours. Et comment eût-il pu en être autrement sous les circonstances? Le révérend pasteur anglican qui a présidé la séance de ce soir n'a pu s'empêcher de le proclamer publiquement, les catholiques, prêtres et laïques, ont donné le ton à bord et tous le monde s'en est trouvé édifié.

"C'est peut-être, venait de dire le R. P. Alph. Pelletier, du Saint-Sacrement, parce qu'un certain nombre d'entre nous s'en vont au congrès Eucharistique, mais il a régné dans tout le voyage un esprit de fraternité dont nous avons été très touchés pour notre part". Et le R. Père d'ajouter des paroles pleines de tact et d'à-propos à l'adresse du capitaine Lewis et des officiers, jusqu'au dernier membre de l'équipage, pour les attentions dont ils ont comblé les passagers durant toute la traversée. Le révérend anglican a remercié le Père Pelletier avec effusion de ses paroles bien senties et de la part qu'il a prise aux événements de la traversée, dont

tous se félicitent. Lui-même, anglican a été heureux d'assister à la messe catholique au commencement du voyage, et il est heureux de déclarer qu'il y a été très édifié. Il se propose bien de faire de même en Italie dans les endroits dépourvus d'églises de son culte, s'en étant toujours bien trouvé. Il espère voir le jour où les deux religions seront réunies sous une même loi. Ces paroles d'un brave homme évidemment sincère ont été vivement applaudies et ont rendu plus palpables encore les bonnes relations existant entre deux des groupes principaux du voyage.

Le groupe italien a fait d'excellente musique et les Américains des discours et déclamations appropriées, tandis que les dames canadiennes rivalisaient de talent artistique avec leurs sœurs du pays où fleurit l'oranger.

M. le juge Ritchie a donné une causerie humoristique sur "Comment je ne suis pas allé en prison" et le docteur Wintgerner a lu une traduction élégante de quelques feuillets des lettres de voyage du soussigné, qui les avait lus en français. M. l'abbé Lefebvre, curé de St-Pierre, Mégantic, a chanté le "O Canada" avec art et patriotisme, le R. P. Lault, directeur du pèlerinage, l'accompagnant au piano. Mlle Perras, d'Ottawa, a aussi récité une jolie pièce, et de toute façon la dernière soirée s'est passée agréablenent. Il n'est personne qui ne proclame que jamais traversée plus agréable n'a été faite dans un plus luxueux et solide paquebot, et l'on ne tarit pas non plus sur l'ordre parfait maintenu à bord et la qualité excellente de la cuisine. L'humble chroniqueur passe pour être le seul à n'avoir pas sensiblement pris du poids; il espère que ses lecteurs ne lui en feront pas de reproche.

Et demain matin vers sept heures, nous entrerons dans la baie de Naples...

NEUVIÈME LETTRE

L'arrivée à Naples.—Une terre tourmentée.—La Vésuve fume toujours.—L'installation en ville.—La Cathédrale Saint-Janvier.

Naples, dimanche 21 mai.

C''est véritablement une heure merveilleuse dans la vie que celle où l'on aperçoit un lointain pays après avoir traversé un océan.. ou deux, Il n'était pas sept heures du matin, hier, lorsque en sortant de nos cabines les approches de Naples se sont révelées à nos yeux. Tout d'abord on s'est dit: "Quel drôle de paysage, et comme c'est différent de chez nous!"

Il y avait de quoi, en effet, écarquiller les yeux. Une terre tourmentée, soulevée, tailladée en baies et en montagnes, un soleil éclatant, une végétation abondante, des villages élégants accrochés à d'onduleux côteaux dont plusieurs surmontés de villas entourées de palmiers ou de pins-parasols faisant sur l'horizon le plus étrange effet de hauts champignons réjoints entre eux par la tête, et sur tout cela une atmosphère d'ancienneté, de dignité et d'un peu aussi de grandeur en haillons. Car ce pays illustre n'est pas en même temps un pays de richesse et d'aisance en tous points répandues. Mais il faut avouer qu'il est bien agréable et très impressionnant d'y débarquer au sortir de l'immense solitude de l'océan.

Nous eûmes le temps d'entendre une dernière messe avant de quitter le bord. Nous en fûmes récompensés tout d'abord par un dernier et réconfortant déjeuner au cours duquel M. le juge Ritchie présenta les remerciements de tous au commandant Lewis pour les délicates attentions dont les passagers ont été l'objet durant toute la traversée Ces déclarations générales et le chant spontané du "Jolly good fellow" soulignèrent l'unanimité de la manifestation, à laquelle le commandant répondit avec à-propos, remerciant au nom de la compagnie et de l'équipage du bateau. Ainsi se termina une traversée dont les habitués de l'Atlantique proclament n'en avoir jamais connue d'aussi agréable à tous points de vue; la douceur du climat et le calme de la mer s'unissant aux rares qualités du bateau et à la consigne obligeante du bord pour la rendre vraiment inoubliable. Et de même que de Montréal à Québec (en passant par l'îlôt Richelieu) nous avions été l'objet de la sollicitude infatigable des représentants de la Compagnie, M.M. Emile Caron et René Hébert, de même en accostant à Naples avons-nous été l'objet de la prévenante obligeance de M. Padget, jeune Anglais poly-

glotte qui représente le C.P.R. à Rome et s'était rendu au devant de nous. Il n'en fallait pas plus, ajouté à la ferme diplomatie de nos directeurs spirituels auprès des douaniers italiens, pour que tout le pèlerinage passât d'un seul coup et sans le moindre examen, sans la moindre velléité d'ouvrir seulement un sac de voyage pour tâcher d'y découvrir une automobile ou une cigarette. Et l'on admettra que c'est déjà là tout un miracle à mettre au crédit du congrès encharistique... en tout cas, ce sont ces deux mots-là qui nous ont valu la confiance du chef des douaniers; nous n'avons plus qu'à espérer qu'il en sera de même, dans trois semaines à la frontière française, à Vintimille...

Et nous voici donc à Naples. En même temps que M. Padget, se présentait à bord du "Montréal" le représentant de la Société française du Tourisme, M. Berger, qui se mettait immédiatement à la disposition des pèlerins. Déjà des chambres leur étaient réservées dans l'un des meilleurs hôtels de Naples, le "Continental"; et les voyageurs canadiens y furent immédiatement transportés en automobile. C'est de là, si l'on me permet une note personnelle en passant, que j'écris présentement ces mots, tournant parfois les yeux vers la haute fenêtre donnant sur la baie de Naples, dont les eaux argentées viennent mourir à quelques pas, en face de l'hôtel. Des barques à voiles ou à rames y glissent gaiement, tandis qu'au large un navire méditerranéen, qui me paraît être le yacht privé d'un millionnaire, s'avance rapidement vers l'île de Capri, aux collines recouvertes de vignes que Virgile chantait déjà. Le spectacle est d'une beauté grandiose. La ville s'étend en rangs pressés au bord de la baie aux lignes douces et régulières, la côte du Pausilippe s'élève doucement vers l'ouest avec ses blanches villas entourée de jardins, tandis que de l'autre côté le Vésuve toujours fumant élève sa double masse pleine de grandeur...et de menaces. Et la langue italienne prodigue partout ses syllabes aux souples inflexions.

Nous n'avons pas été oisifs, dans ce milieu plein d'intérêt. Après les premières cérémonies d'installation et quand chacun se fut accoutumé à ses nouveaux quartiers, avec les riches candélabres de verre ou les statues grecques qui en ornent quelques-uns, on s'est mis à se débrouiller un peu dans la ville. Les agences anglaises et américaines nous fournirent vite la monnaie du pays nécessaire aux transactions, et d'autres se dirigèrent vers le bureau de la poste et du télégraphe; car nos attaches au pays natal ne font que devenir plus fortes en pays étrangers. Le poète l'a dit:

En visitant chaque contrée,
Je me disais au fond du cœur,
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur !

La vie n'est peut-être pas "dorée" en Italie, mais beaucoup d'églises le sont, à ce que nous avons constaté hier après-midi, dans notre première excursion. Il convenait d'aller d'abord remercier Dieu du succès de notre traversée, et nous cherchâmes à cette fin la cathédrale Saint-Janvier, celle même où s'accomplit chaque année le miracle de la liquéfaction du sang du grand saint, conservé dans l'une des chapelles latérales de la cathédrale, laquelle est d'une grande beauté. De style roman avec quelques rappels de gothique dans les deux imposantes arcades latérales, en colonnes massives, elle a une voûte en caissons dorés d'un dessin plein de richesse et de symétrie, tandis que le transept élevé, aux belles lignes droites, retient aussi le regard et exalte l'âme. L'autel représente l'Assomption de la Sainte Vierge, entourée d'anges et de nuages, et de toute façon, ceux d'entre nous qui sont accoutumés aux splendeurs des églises italiennes classent celle-ci parmi les plus belles.

Le miracle de Saint Janvier est aussi édifiant que mystérieux. Evêque de Bénévent sous l'empereur Dioclétien, Saint Janvier fut décapité en l'an 305 de notre ère. Son corps fut recueilli pieusement par les fidèles, qui gardèrent dans une ampoule de plomb le sang qui s'en échappait encore, et le tout fut conservé à Naples où l'évêque martyr avait exercé son ministère. Nous avons prié ce matin même sur son corps, conservé dans la crypte de la cathédrale. Quant à l'ampoule, elle est enfermée dans un tabernacle de chapelle que trois clefs seulement peuvent ouvrir: l'une est confiée au cardinal-archevêque, l'autre au doyen du chapitre de la cathédrale, et la troisième au représentant de l'autorité civile. Or, chaque année, à la date anniversaire de la mort du saint, le peuple de la paroisse se réunit en grand nombre à la cathédrale, et se livre pendant la messe à de véhémentes prières à la façon napolitaine. On ouvre ensuite solennellement le tabernacle de la chapelle latérale, très belle par elle-même où est contenue l'ampoule séculaire et à la suite d'un cérémonial établi au cours des siècles, on procède à l'examen de la précieuse relique. Les premiers regards découvrent une masse solide et noirâtre qui se peut voir facilement à travers le verre. Mais à la suite des supplications véhémentes du peuple la scène a pris une animation grandissante et le prêtre officiant a montré l'ampoule à plusieurs reprises aux fidèles plein d'espoir

de voir le miracle se répéter une fois de plus. Je ne saurais dire présentement combien de temps il y faut, mais c'est un fait reconnu par les plus hautes autorités civiles et religieuses qu'à un moment donné le sang noir se teint peu à peu d'une nuance plus vive, jusqu'à retrouver bientôt la couleur du sang "vivant", le plus clair et à faire dans son réceptacle un bouillonnement qui marque le plein accomplissement du miracle, et que les Italiens saluent d'enthousiastes acclamation en l'honneur de "San Gennaro". N'oublions pas de dire qu'il semble qu'une condition essentielle du miracle est la mise à proximité de l'ampoule et du chef (la tête) du saint conservé dans la crypte où les pèlerins canadiens ont récité une courte et fervente prière. Il ne pouvait être question de demander pour nous la réalisation du miracle, qui ne se produit qu'une fois l'année, le vingt septembre, depuis l'an 305.

Mais il nous faut quitter Naples et ses grandes beautés naturelles et religieuses pour nous mettre en route, pèlerins fidèles, vers la ville éternelle que nos cœurs à aucun moment n'ont cessé d'appeler de tous leurs vœux.

DIXIÈME LETTRE

Arrivée à Rome de notre ami M. Pomerleau.—Premières émotions —Le Collège Canadien et la Trinité-du-Mont.— Le Mont Pincio.

Rome, mardi 23 mai

—C'est une belle place, par ici, dit notre ami Séraphin, qui se prélassait vers dix heures du matin, sous la grande colonnade de la plaza des Thermes de Dioclétien, vieux de quinze siècles environ.

—Tais-toi donc, gronda M. Pomerleau, d'un ton de profonde indignation. Tu vas me gâter ma journée, avec tes façons d'apprécier, en langage vulgaire, ce qu'il faudrait tout un livre pour exprimer. Belle place ! Je te crois, mais lorsqu'on est à Rome, il vaut mieux se taire que de dire des platitudes. C'est bien ce que je devrais faire moi-même. Mais j'étoufferais.. Je suis trop heureux de me retrouver à Rome, par ce temps et cette saison au surplus. Mais ce n'est pas la température qui compte. C'est le Pape, et c'est ce que racontent les pierres même que l'on foule aux pieds. C'est saint Pierre crucifié sur la voie Appienne, et Benoît XV endormi dans son beau sarcophage. Et c'est l'animation nouvelle et discrète qu'ajoute à la vie romaine, l'arrivée des congressistes venus de toutes les parties de la terre pour implorer la paix de Jésus Crucifié. Et puis, pour bien dire, conclut M. Pomerleau, ce qui est à mes yeux le plus grand miracle du jour, c'est de me voir ici après deux ans à peine, et lorsque je ne croyais pas y revenir avant plusieurs années, et peut-être jamais.

—En effet, dit Séraphin, nous sommes bien chanceux, il va y avoir un beau congrès, puis ensuite nous allons voir plusieurs belles villes comme celle-ci.

—Mais veux-tu te taire ! éclata M. Pomerleau. Comment oses-tu dire qu'il y ait d'autres villes comme Rome ? Mais c'est la cité par excellence, la seule, l'unique, auprès de laquelle les autres grandes agglomérations urbaines ne sont que des masques et des corps sans âme..

Et notre vieil ami resta quelques instants silencieux, laissant ses yeux et son âme s'imprégner du spectacle qu'il apercevait. La place des Thermes est à peu près circulaire, avec de vastes maisons en demi-cercle, en fermant environ la moitié, mais jusqu'à trois étages seulement, ce qui laisse le ciel romain à son poste d'encadrement merveilleux ; les toits sont ornés d'élégantes sculptures, qui se découpent agréablement sur le fond bleu du firmament. Au centre de la place se trouve l'une des plus belles fontaines de

Rome, formée d'un groupe de tritons et de sirènes de bronze, tenant dans leurs bras de beaux vases, d'où s'échappent des jets d'eau abondants, dont le principal s'élève à la hauteur du second étage des maisons ; et la fraîcheur répandue ne se peut pas plus décrire que l'animation de ce rond-point, situé à peu de distance de la gare et où viennent aboutir plusieurs lignes de tramways.

—Regarde-moi cela si ça ne donne pas envie de pleurer quand on pense à tout ce qui nous entoure, dit encore M. Pomerleau, reprenant sa parole lente, qu'une émotion rendait parfois un peu voilée. Tout à l'heure, avant de venir te retrouver ici à la porte de l'hôtel, je suis entré voir les "bains" de Dioclétien en question. Mais ils ont disparu depuis quelques siècles et sont remplacés par une belle grande église claire, vaste et peinte de fresques représentant des scènes de martyres émouvantes. J'y ai entendu un bout de messe avec un groupe de pèlerins. Il va s'entendre des messes ces jours-ci, doutes-en point, fit M. Pomerleau, toutes les églises sont remplies déjà, quatre cents églises qui ne vont pas chômer cette semaine, comme elles le font souvent avec les Italiens !

Mais M. Pomerleau s'interrompit. Depuis quelques minutes il suivait de l'œil le manège d'une vieille dame vêtue de noir qui semblait, au bord de la rue chercher quelque chose et ne le pas trouver. A chaque passage de tramway—ferrovie—elle s'avançait puis revenait désappointée. Il était visible qu'il s'agissait d'une étrangère mal au fait des usages locaux. M. Pomerleau n'y put longtemps tenir et s'approcha chapeau à la main.

—May I help you in anything, madam? demanda-t-il poliment. Mais on lui fit signe que l'on ne comprenait pas.

—Parlez-vous français, madame ?

—Oui monsieur, je suis Française et je désire monter dans le tramway qui se rend à Saint-Pierre, le numéro 1, m'a-t-on dit mais je ne réussis pas à le faire arrêter.

Le tramway de Saint-Pierre de Rome! La voiture démocratique mais prestigieuse à laquelle on a rêvé pendant des mois comme s'il s'agissait de l'un des chars de feu qui nous attendent peut-être au ciel pour nous promener entre les sphères!

Est-il besoin de dire que la dame fut promptement renseignée et mise à bord? Peut-être eut-elle ensuite à Saint-Pierre une prière pour le monsieur du Canada; et qui dédaignerait semblable remerciement?

—Je ne sais pas, dit Séraphin, si on va être aussi chanceux aujourd'hui qu'hier après-midi?

—Penses-tu en effet, si ça a marché tout seul en arrivant à Rome? s'écria M. Pomerleau. En descendant du train, installés dans l'omnibus de l'hôtel où arriveront ce soir nos compagnons de pèlerinage et conduits à cet endroit qui heureusement n'est pas loin d'ici, et quel magnifique hôtel! Notre chambre à deux lits, grande comme une salle publique de moyenne paroisse, les meubles élégants, les riches tapis, et puis, cette salle à manger d'architecture mauresque, le petit vin d'Orvieto, et puis le menu! Te souviens-tu de ce que nous avons mangé là, entourés de garçons habillés comme des ministres?

—Ne m'en parlez pas, de ce repas-là, implora Séraphin, j'ai peur d'avoir perdu mon âme et je peux pas croire qu'il en vienne encore d'autres pareils aujourd'hui. Ce doit être un rêve, mais ne me réveillez pas avant le dessert, c'est tout ce que je vous demande.

—Gourmand, fit notre vieil ami, je savais bien que tu n'aurais pas à te plaindre des hôtels avec le C. P. R. et la Société du tourisme pour te jeter les alouettes dans le bec. Et ça ne fait que commencer.

—Mais quel commencement! Comment appelez-vous le couvent que nous avons vu ensuite?

—Ce n'est pas un couvent, c'est le Collège canadien, de l'avenue de Quatre-Fontaines. Penses-tu si nous avons été bien reçus! Et la promenade au Pincio que nous avons faite ensuite avec le bon jeune abbé de Trois-Rivières!

—Moi, dit Séraphin, ce que j'ai aimé le plus, c'est le grand escalier pour monter à l'église..

—Tu veux dire la Trinité-du-Mont. C'est en effet une église célèbre subventionnée et enrichie autrefois par plusieurs rois de France. Et le grand escalier de pierre qu'il faut gravir est célèbre pour la beauté et la hardiesse de ses lignes. Mais quelle chance d'être arrivés là juste au moment de la bénédiction du Saint-Sacrement, nous qui venions d'arriver à Rome, humbles pèlerins eucharistiques, une heure auparavant! Comment ne pas se prosterner avec une particulière reconnaissance, après notre beau voyage en mer, et dans la pensée de nos chères familles, des amis absents, et de toutes les grâces qui nous attendent encore, eux et nous, durant les jours bénis qui vont se dérouler maintenant comme les pages d'un livre céleste? Et ces cantiques en français, les Dames du Sacré-Cœur et leurs élèves; je ne les oublierai jamais...

—Quels sont ces jardins que nous avons vus, et où les arbres sont si beaux? demanda Séraphin.

—Je te l'ai dit, c'est le mont Pincio, avec la villa Médicis, propriété de la France, qui y envoie ses plus beaux talents se former à l'école des chefs-d'œuvre antiques. Quel spectacle n'avons-nous pas admiré du haut de cette belle terrasse ombragée d'arbres aux larges feuilles? La moitié de Rome à nos pieds étendue, avec le dôme imposant de Saint-Pierre bien en vue à l'arrière-plan, et tant d'autres églises que notre aimable guide nous désignait une à une. Quel spectacle, quelle fraîcheur odorante dans la brise autour de nous, et quel surcroît de beauté, d'émotion, lorsqu'à un moment donné, à la minute appelée ici l'heure de l'Ave Maria (5 heures 20) les cloches se sont mises à tinter un peu partout dans la pureté cristalline de l'air romain! Mais n'en parlons plus, les mots sont maladroits, ils faussent la pensée, ils défigurent les sentiments. C'est le chapelet à la main seulement que l'on devrait évoquer des moments semblables. Que rendrons-nous au Seigneur pour toutes les faveurs dont il nous comble au cours de ce voyage?

Et M. Pomerleau s'absorba de nouveau dans une profonde contemplation intérieure, pendant laquelle son jeune compagnon sentit qu'il valait mieux ne pas le déranger. Faisons comme lui et attendons que de plus intéressantes aventures encore lui soient arrivées dans la Ville éternelle.

ONZIÈME LETTRE

Ouverture du Congrès Eucharistique.—Dans la cour du Belvédère. —Le Pape arrive en voiture.—Son discours d'inauguration. —Le calme et la prière.—Filiales acclamations au Père commun des fidèles.—La paix eucharistique souhaitée au monde.

Rome, 25 mai, fête de l'Ascension.

Le Congrès eucharistique est ouvert depuis hier, voilà le fait principal, qui ne le cède guère en importance, cependant, à la part toute paternelle prise par le Saint-Père aux cérémonies d'hier et de ce matin. Comment oser en parler sans avoir le sentiment profond de l'impuissance des mots à décrire les grandes heures que nous venons de vivre ? Nous ne ferons donc que raconter de notre mieux, avec une sobre sincérité, laissant au lecteur à trouver en son cœur ce qui manquera inévitablement à notre pauvre récit.

Le programme annonçait un discours du Pape en réponse à une adresse présentée par le cardinal Vannutelli dans la cour, le "cortile", du Belvédère, à l'intérieur des bâtisses du Vatican, vers quatre heures. La première pensée de tous fut de craindre que cette enceinte ne fût trop petite pour contenir la foule très grande qui s'y presserait ; par conséquent, les plus avisés se promirent de se rendre de bonne heure. Ce fut notre cas, sous la conduite aussi agréable qu'obligeante de deux jeunes étudiants au collège canadien, MM. les abbés Albert Tessier, de Trois-Rivières et Adolphe Laberge, de Québec ; le représentant du "Soleil" pouvait-il être en meilleure compagnie ?

Nous arrivions vers deux heures, et non sans émotion, devant Saint-Pierre de Rome, **San-Pietro** comme on l'appelle ici, où l'on nous indiqua tout de suite une petite rue à droite allant rejoindre le **Borgo Pia**, par où l'on atteint les deux portes successives donnant accès au "cortile". Il fallait à tout instant exhiber sa carte de congressiste, la "tessera", que des groupes de gardes-suisses et autres préposés au bon ordre demandaient à chaque instant : "**Tessera à la mano** !" La carte à la main. Personne ne pouvait passer autrement, et si l'on avait échappé par miracle au premier contrôle, les deux autres vous eussent vite éconduit. C'est pourquoi les congressistes seuls, et particulièrement ceux de l'étranger, toujours plus avides

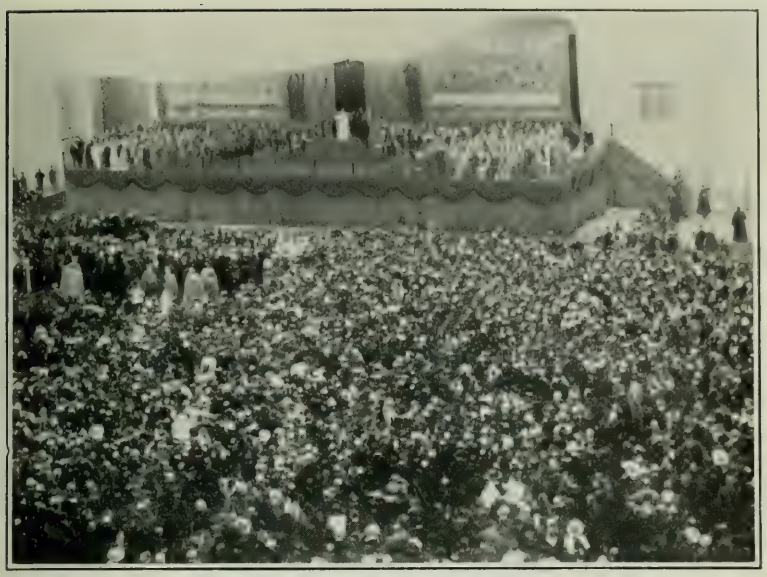
de tout voir et entendre, purent pénétrer dans la grande enceinte. A cette heure, on y arrivait par groupes à peu près incessants.

Pourrons-nous maintenant donner une idée du spectacle qui nous y attendait ? Qu'on se figure une vaste cour intérieure en rectangle, entourée par les hautes murailles des musées du Vatican, et ornée au milieu d'une vasque de pierre dans laquelle cent personnes pourraient séjourner à l'aise; on s'est bien gardé cependant, d'en accorder la permission.

En tout cas, le coup d'œil d'ensemble était magnifique, avec les quatre murs surmontés d'ornements, dentelures, sculptures, se découpant sur le ciel bleu, tandis que vers l'angle de gauche on apercevait dans les airs la coupole immense du dôme de Saint-Pierre. A ce moment, il s'y trouvait des ouvriers en train d'installer hardiment une grande croix illuminée à l'électricité, et la hauteur du dôme est si grande qu'il fallait utiliser les lorgnettes pour s'assurer que ces points noirs étaient bien des êtres humains. Puis le regard fatigué redescendait dans la vaste enceinte, destinée par le pape Innocent VIII, et l'architecte Bramante, à servir à des tournois, dont l'attrait a disparu depuis longtemps. A l'extrémité de gauche, en entrant, on apercevait une musique militaire, formée de gardes du Vatican, qui rendit par intervalles divers airs nationaux qui résonnaient fort agréablement, car les conditions acoustiques de la cour sont excellentes, mais l'on y devait entendre un peu plus tard des sons autrement impressionnants, lorsque le pape y adressa la parole à ses enfants du grand congrès.

Quelques milliers de personnes étaient déjà rendues, à ce moment du jour et il restait de l'espace en abondance; on en profitait pour s'asseoir à l'ombre et sur l'herbe, souvent embaumée de menthe sauvage, très agréable au goût, les petits détails n'étant pas à négliger dans les grandes circonstances.

Et tout en causant, l'on surveillait du regard la porte d'entrée, par où défilait un flot continu d'arrivants venus comme nous, la plupart, des quatre points cardinaux de l'univers. Aussi ce défilé de groupes différemment vêtus, aux traits nationaux variés, offrait-il un sujet d'étude infiniment attrayant. Tous les costumes, toutes les coiffures, toutes les allures, toutes les barbes.. toutes les grâces aussi, car l'Italienne voisinait avec sa sœur l'Espagnole, qui rencontrait l'Allemande non loin de la Française, avoisinée par l'Américaine échangeant quelques mots avec l'Anglaise ou l'Ecossaise, tandis qu'à cette macédoine charmante s'ajoutait la variété des soutanes d'étudiants à Rome de pays plus nombreux encore. Par exem-



OUVERTURE DU CONGRES.

Naples, la baie et la Vésuve.

ple, les Américains ont une ceinture écarlate sous le manteau entr'ouvert, et les Allemands sont vêtus entièrement d'un rouge éclatant, précaution imposée par l'autorité de leur pays, dit-on, pour leur éviter le danger departiciper aux "distractions" des étudiants laïques. Ensuite, que l'on se représente les ordres religieux arrivant aussi par groupes, tous ceux que nous connaissons et quelques dizaines d'autres, comme le Servites de Marie, les Barnabites, les Assomptionnistes, les Prémontrés de Normandie, puis les Grecs catholiques, en coiffure haute, noire et circulaire, etc., etc., les religieuses, entre autres les Sœurs Franciscaines missionnaires en Asie, et les Saint-Vincent de Paul, dont la coiffe est de telle dimension qu'on évaluerait que toute une nappe de table y a passé, soit dit sans l'ombre d'une irrévérence envers l'un des ordres religieux les plus charitables, les plus admirables du vieux continent. Et le lecteur commence-t-il à se faire une idée de la variété du spectacle? Qu'il y ajoute seulement la coiffure traditionnelle des dames et jeunes filles espagnoles, gracieuses senoritas aux cheveux noirs surmontés d'une sorte de support en écaille retenant en l'air une mantille de dentelle délicate; groupes ordinairement conduits par un Père, ou une Sœur, voire parfois par un abbé ou un monsignor aux rouges ornements sur soutane noire. Et puis des hommes par bandes, depuis les Tyroliens en culottes de velours et chapeau à plume jusqu'aux 1500 Espagnols et aux 2000 Français arrivés la veille sans parler du reste de l'Europe y compris les Allemands des deux sexes, faciles à reconnaître. D'assemblée plus cosmopolite il serait difficile d'imaginer le spectacle. Tout cela babillait, écoutait la musique, jouissait de l'ombre, de l'attente émue de ce qui allait venir, et de l'apaisante fraternité de mêmes sentiments religieux: tous catholiques, grâce au Christ eucharistique dont nous sommes venus ici écouter de nouveau les enseignements paternellement exprimés tout à l'heure par la bouche auguste du chef visible de la sainte Eglise. Une émotion pieuse dominait tous les autres sentiments.

Mais les cardinaux commençaient d'arriver sur l'estrade, que l'on inspectait des yeux et de la lorgnette, car elle était située à bonne distance en face de la porte d'entrée du public, portant trois ou quatre centaines de sièges, répartis de chaque côté du trône pontifical, tout rouge et or et surmonté d'un baldaquin, que l'on surveillait attentivement, car tout à l'heure le pape allait y apparaître à nos yeux privilégiés. On essayait de loin, mais en vain le plus souvent, de reconnaître les cardinaux arrivant, dans la pompe de leur pourpre, et que des camériers installaient à leur place.

On apercevait aussi quelques laïques en costumes chamarrés, chefs des ordres prestigieux de Saint-Grégoire, de Malte., etc, etc., et de plus en plus le spectacle prenait les proportions d'une cour royale ou impériale pleine de grandeur, dont le personnage principal n'était pas encore présent, mais que l'on attendait avec une hâte émue. Quel pouvait donc être ce chef puissant et glorieux, dont le dais s'encadrait entre deux grandes tapisseries de Gobelins, (tableaux sur tapis coloriées, les plus précieux qui existent) représentant tous deux la Cène eucharistique, c'est-à-dire douze hommes du peuple dépourvus d'instruction et d'élégance, mangeant la Pâque symbolique avec le Fils du charpentier? Tel est en effet le **Rex pacem,** le Roi universel de la paix, dont l'exemple divin allait nous être solennellement rappelé tantôt. L'estrade était maintenant presque remplie: on se montrait de loin S. E. le cardinal Vannutelli, connu aux quatre coins du monde pour ses hautes missions, sa sainteté, sa taille noble et haute, en dépit du grand âge, ses traits pleins de noblesse; d'autres encore, aux noms pleins de prestige, eux aussi. Un frisson d'attente passait dans l'air, rafraîchi au-dessus de l'estrade par une immense toile retenue par des cordes traversant la cour, un peu le **Velarium** des amphithéâtres romains où l' on mourait par milliers, alors, pour confesser la foi au Christ eucharistique éternellement vivant; une douzaine d'hirondelles voletaient au-dessus du spectacle en poussant leurs cris joyeux, tandis que dans un angle à l'ombre, sur l'appui d'une large fenêtre un couple de blanches colombes étaient posées tranquillement, remuant peu et sans se presser, repliant parfois leurs pattes légères pour se reposer sur le rebord de pierre et regarder de leurs yeux doux la foule mêlée qui commencait de retenir son souffle. A l'angle justement opposé en effet, dans la direction du dôme de la basilique, on venait de voir les deux grands cuirassiers qui montaient la garde dans une haute embrasure, se redresser encore, et disparaître un instant. **Sua Santità** ! Le Pape va venir ! Les yeux tendus vers cet endroit commençaient à ne plus voir qu'à travers un brouillard..

Il y avait là-bas une haute muraille percée de six grandes fenêtres distancées d'une quinzaine de pieds chacune, cachant une descente assez large pour laisser passer la berline du Pape. Car il allait nous arriver en voiture... Des maîtres de cérémonie apparurent à travers la première embrasure, descendant avec dignité: une minute ou deux s'écoulèrent, puis l'on apercut soudain la tête, puis le corps harnaché richement de deux beaux chevaux noirs piaffant et traînant fièrement une sorte de carrosse fermé et comme tous les yeux dévoraient la portière du côté droit, on aperçut

vaguement au fond la silhouette du Pontife, puis très nettement, son bras et sa main vêtus d'écarlate, qui passaient au dehors avec un geste de bénédiction envoyé à tous: le pape! "Vive le Pape!" "**Evvivà el Papa**!" Ce fut une émotion étreignante, et une tonnante acclamation poussée dans les langues les plus diverses, et qui se maintenait comme les ouvertures suivantes laissaient apercevoir de nouveau la personne et la main bénissante du Pasteur Universel. Puis la voiture disparut, et l'on attendit en surveillant intensément le côté gauche du trône, par où le Pape allait apparaître avant d'y monter.

Mais pourquoi essayer de rendre ce qui ne se peut décrire? La foule houleuse et filiale, l'estrade peuplée de prélats, le trône à baldaquin frangé, le Pontife vêtu et coiffé d'écarlate et d'or qui s'avance, levant la main, dans la rumeur éclatante des acclamations... Tant de pays représentés et tant d'autres trop éloignés, mais présents par le cœur! **Evvivà el Papa**! Ce cri déferlait sous le ciel bleu, ardent de lumière, traversé par le vol gamin des martinets; je cherchai du regard les deux colombes, emblêmes de paix et de pureté: elles s'étaient posées tranquillement sur un rebord de fenêtre et regardaient paisiblement la scène. Le Saint-Père debout, en soutane blanche maintenant allait prononcer les deux mots qui allaient revenir fréquemment dans ses paroles "Calme et prière." N'était-ce pas ce que symbolisaient profondément nos blanches sœurs les colombes?

Le cardinal Vannutelli avait fait au Pontife suprême l'hommage de sa parole respectueuse et de ses quatre-vingt-quatre années de pieuse existence terrestre. Et maintenant le Pape répondait. Debout devant le fauteuil à parements d'or, tout blanc et simple de pensées, de gestes et de paroles, il prononcait dans sa langue maternelle des phrases que l'immense auditoire acclamait fréquemment, car il n'était pas nécessaire d'être Italien pour en suivre le fil, pour en goûter la simple et forte substance.

—Loué soit Jésus-Christ! s'écrie d'abord le Saint-Père.

Ce sont ses premiers mots dits d'une voix forte et claire.

—A jamais! répond la foule.

—Qu'il soit loué et remercié à chaque instant! reprend le Souverain Pontife.

Et comme, respectueusement, la multitude a achevé l'invocation, il la complète et la précise.

—Que soit loué et remercié à chaque instant, prononce-t-il, le Cœur de Jésus au Très Saint-Sacrement!

Ce court dialogue a établi entre l'auguste orateur et son immense auditoire une sorte d'émouvante intimité. Le silence se fait plus complet et plus religieux encore. La foule s'est rendu compte que la voix puissante du Pape lui rendra perceptible chacune des paroles du discours qu'elle attend.

De fait, le discours de S. S. Pie XI, remarquablement articulé, résonne admirablement dans l'immense cour. Le voici traduit:

"Très opportunément, Eminentissime cardinal protecteur, vous que j'appellerais volontiers le héraut pontifical prédestiné de ces assises eucharistiques, très opportunément vous avez remarqué qu'une série ininterrompue de Congrès avait précédé celui-ci, et que, après un long intervalle imposé par la terrible guerre et ses énormes bouleversements, par l'effroyable fléau de sang, de feu et de larmes qui s'est abattu sur la pauvre humanité, ce vingt-sixième Congrès inaugure une série nouvelle.

Tout ce qui commence, tout ce qui recommence, revêt un caractère particulièrement solennel, particulièrement grand et riche de promesses.

Ce Congrès eucharistique—le premier d'une série nouvelle de congrès eucharistiques—doit inaugurer, il inaugurera, avec la grâce de Dieu, par l'infinie bonté et miséricorde du Cœur Eucharistique de Jésus, cette pacification complète qui est la première condition essentielle de toute reconstruction sociale. Il faut que commence une vraie et réelle régénération, par le retour de la société à Jésus-Christ et la rentrée de Jésus-Christ dans la société. Cette régénération renferme l'élément substantiel le plus vrai et le plus ferme de toute autre reconstruction et reconstitution.

La superbe et l'orgueil de l'esprit humain ont chassé, éloigné, exilé Jésus de la société, pour le reléguer dans la solitude de ses tabernacles ; la poursuite acharnée des biens de la terre a éveillé des passions violentes et des instincts barbares dans le cœur des hommes, qu'elle a dressés les uns contre les autres. Du même pas que Jésus, la paix abondonnait l'humanité.

Le remède est dans le Sacrement de l'Eucharistie, l'hommage solennel de foi et d'adoration rendu au plus saint des saints sacrements, à la plus divine des choses divines.

Oui, c'est dans l'Eucharistie, où l'esprit humain se prosterne en face de la majesté de Dieu et lui offre l'hommage de la foi qui croit, qui ne voit point, mais qui adore et se soumet; c'est bien là, dans le culte de ce sacrement, que les âmes retrouvent leur douceur et la délicatesse des sentiments; c'est pour recevoir ce sacrement que tous les hommes s'assoient à la même table, et par lui ils se sentent véritablement frères: grands et petits, maîtres et serviteurs, gouvernants et gouvernés.

La paix, cette paix à laquelle tous aspirent, car elle n'est pas encore revenue secouer la blancheur immaculée de ses ailes au-dessus de la société bouleversée, cette paix que le monde ne peut procurer puisqu'il ne peut offrir que des biens indignes du cœur humain et impuissants à le rassasier, cette paix, c'est Jésus-Eucharistie qui seul peut la donner.

Vous l'avez invité, et il vient au-devant de vous; quittant le silence du tabernacle, il réapparaît au milieu des hommes, et voici que la paix sourit de nouveau au monde. Non point le fantôme, mais la vivante réalité de cette paix que le monde ne peut nous donner, mais qu'il est aussi incapable de nous ôter.

La vraie paix, c'est vous; vous qui êtes venus de toutes les parties de l'univers, de toutes les nations sur lesquelles, hier encore, déferlait l'horrible guerre; qui êtes venus ici, oublieux du passé, ne vous souvenant que des liens qui vous unissent dans la foi et dans la charité de Jésus-Christ,

Le Congrès de nos chères filles de l'Union Internationale Catholique des Femmes avait déjà été une manifestation éloquente de ce magnifique mouvement. Toujours les premières, les femmes chrétiennes, au Sépulcre comme au pied de la Croix!

Et vous, chers fils, vous les avez suivies ici, masse imposante, grandiose délégation officielle de tous ceux qui vous ont accompagnés par le cœur; essaim superbe d'âmes qui arrête son vol pour se reposer, ici, sur ce sol sanctifié par le sang des martyrs, de cette Rome où le Christ est Romain, dans cette Rome qui, en vertu de ce fait même, est la patrie de toutes les âmes chrétiennes, quel que soit le lieu où elles se trouvent et où elles prient. Soyez donc les bienvenus dans la maison du Père, dans la maison de la paix, de cette paix que nous désirons tous et dont nous éprouvons plus ou moins consciemment le besoin, les uns grâce à la pleine lumière de la foi, les autres sous la poussée de l'instinct qui cherche le salut là d'où seulement il peut venir, tous convaincus qu'il faut ramener la société à Dieu et faire rentrer Dieu dans la société.

Et Dieu y rentrera. C'est vous, chers fils, qui l'y ferez rentrer. C'est vous qui lui ouvrirez les portes de vos âmes et de vos cœurs, celles de vos familles et de vos patries. Toutes les portes céderont à l'appel impérieux et doux de votre foi et devant l'exemple salutaire de votre piété.

Mais toutes ces espérances sont déjà des réalités. Votre présence ici en constitue la consolante garantie. Déjà je vous vois marcher en un merveilleux cortège par les voies historiques de la Ville Eternelle, et dans vos rangs s'avance le Roi immortel des siècles. Vous avez fait violence au Cœur de Dieu, vous l'avez contraint de sortir de ces tabernacles et vous lui avez dit: "Avancez,

triomphez et régnez! Intende, prospere, procede et regna!" Et voici qu'il s'avance et règne dans vos cœurs, et par vous son règne sera universel.

Voici que Jésus est rentré parmi les peuples; partout où désormais se tiendra un Congrès Eucharistique, grande cité et humble bourgade, se sera établie véritablement la royauté de Jésus. Il sera rentré dans la sphère intime de la vie humaine, non seulement de la vie privée et individuelle, mais encore de la vie publique, dans la pleine lumière du soleil, dans le plein courant des événements humains. Magnifiques réalités, pour lesquels nous devons rendre grâce au Seigneur et qui doivent bien nous faire augurer de l'avenir!

Jésus régnera, il reprendra réellement la place que lui revient, qui lui assignent ses droits divins et où l'appelle la voix de se enfants, votre voix, fils bien-aimés.

Nous sommes dans le saint mois de mai, dans le mois de la Très Sainte Vierge Marie. Votre Congrès, vos travaux se déroulent dans le mois qui lui est consacré, dans le souvenir de toutes les splendeurs, suavités et puretés morales dont elle est le symbole sublime. De plus, nous célébrons aujourd'hui Notre-Dame Auxiliatrice, dont la fête rappelle le puissant secours accordé par Marie à son peuple, la défaite de la flotte musulmane à Lépante, le retour du Vicaire de Jésus-Christ, ramené comme par la main de Marie dans cette Rome d'où la violence l'avait expulsé.

Aujourd'hui, c'est Marie encore qui va se tenir au milieu de vous, et, vision ravissante, il me semble revoir Marie elle-même ramener Jésus, son Jésus et le nôtre, à travers les rues de Rome. C'est à vous, mes petits enfants bien-aimés, que reviendra le grand honneur de faire cortège et couronne autour de cette marche triomphale de Jésus et de Marie. De même que le spectacle de votre charité pacifique a si bien glorifié Jésus et déjà fait dire aux païens d'autrefois: "Voyez comme ils s'aiment et comme ils s'aiment dans le nom de Jésus"; de même que votre piété, que votre ferveur, que le spectacle de votre foi fassent dire à tous les hommes, présents et absents, vivants et à venir, que le Congrès eucharistique de Rome ne fut pas indigne de la sainteté et de la grandeur de cette Ville si chère au Cœur de Jésus.

Par la bénédiction très efficace de Jésus et grâce à la force d'entraînement de l'exemple, puisse l'édification que vous répandrez agir sur d'autres cœurs et d'autres âmes et les attirer doucement dans le sillage lumineux de votre foi.

Gloire en revienne à Marie, gloire en revienne à Jésus, Roi immortel des siècles, et que le Cœur de Jésus en soit hautement glorifié, de même qu'il l'a été par le témoignage courageux, allant jusqu'à l'effusion du sang et à la mort, que

lui ont rendu les martyrs dont vous êtes venus vénérer les tombeaux et les reliques.

Que la bénédiction de Dieu descende donc sur vous, sur les travaux auxquels vous allez vous consacrer, sur tout ce que vous ferez pour exalter Jésus dans l'Eucharistie; puisse en être la manifestation et le gage la Bénédiction apostolique que, d'un cœur ému, débordant de reconnaissance envers Dieu qui vous a réunis ici et envers vous qui avez répondu à son appel, Nous vous accordons avec toute l'effusion de Notre affection paternelle''.

Le Saint-Père a prononcé son discours avec une aisance pleine de simplicité, mais aussi de majesté, que l'immense assemblée, suspendue à ses lèvres, a souligné, à plusieurs reprises, de ses applaudissements.

Qu'on veuille bien nous pardonner l'imperfection de cet aperçu de paroles augustes, dont nous ne voulons pas tenter de rendre l'éloquence et le charme, si goûtés cependant par les auditeurs innombrables, qui les ont longuement et fréquemment acclamées. Ces acclamations se sont prolongées en augmentant lorsqu'on vit le Pape descendre ensuite de son trône pour se mêler à la foule de ses cardinaux, prélats et patriarches de tous les points de la terre, et s'arrêter avec bienveillance devant un grand nombre d'entre eux, qui se prosternaient pour baiser l'anneau du Pêcheur. Mais là où les acclamations devinrent véritablement délirantes, ce fut lorsque le Saint-Père, délaissant l'auguste assemblée qui l'entourait, s'avança vers le bord de l'estrade pour faire des deux mains tendues un geste affectueux de remerciement à la foule qui l'acclamait avec une si filiale affection. Ce geste aimable et paternel porta au paroxysme les sentiments de tous envers le Saint-Père, et ce fut dans une tempête nouvelle d'acclamations qu'il se laissa revêtir à nouveau de ses ornements dorés et écarlates pour retourner dans sa voiture. **Evvivà el Papa** ! Il n'était pas un des enfants spirituels de Pie XI qui ne lui ait voué en cette journée un sentiment d'amour filial ardent qui ne s'éteindra plus, dans les cœurs privilégiés qui vibrèrent ainsi à l'unisson en cette mémorable première journée du 26e Congrès eucharistique tenu dans la Ville Eternelle en cette année de grâces et, il faut l'espérer, d'universelle pacification des esprits et des cœurs.

DOUZIÈME LETTRE

La messe du Pape à la basilique de Saint-Pierre.—Soixante-dix mille personnes réunies.—Emouvantes ovations.—Beauté de la messe pontificale

Mercredi, 31 mai

L'un des grands attraits de ce long pèlerinage était bien la personne du Pape, que chacun avait l'espérance de voir au moins une bonne fois. Ce pieux désir a été généreusement réalisé par le Saint-Père. Nous avons à parler aujourd'hui de la messe pontificale celébrée pour les congressistes dans la basilique de Saint-Pierre, à l'occasion de la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur. Et ce spectacle fut d'une grandeur telle que nous serions tenté de demander d'être exempté de le raconter, tellement le sujet dépasse les pauvres moyens de l'interprète. Mais nous essaierons de nous acquitter consciencieusement de cette tâche professionnelle, la plus difficile d'une carrière qui commence à s'allonger, comptant comme d'habitude sur l'indulgence du lecteur pour combler les lacunes et ne cherchant qu'à lui fournir les données essentielles pouvant lui aider à se faire une idée approximative de ce que fut cette autre inoubliable cérémonie.

La messe pontificale devait commencer à dix heures du matin, mais on nous disait de toutes parts qu'il fallait se rendre avant huit heures à la basilique sous peine de ne pouvoir y trouver place. Et pourtant. Saint-Pierre est réputée pouvoir contenir de 75 à 80,000 personnes ! On se leva donc à sept heures, on absorba une tasse de "caffè con latte", ou café au lait avec un morceau de pain, et l'on roula en auto vers la place **San-Pietro,** car les employés de tramways s'étaient justement mis en grève ce matin-là, incident qui ne doit jamais surprendre dans la charmante Europe laïcisée. Quand on repousse les curés, il faut s'attendre à traiter avec les communistes, dont les méthodes manquent souvent de mansuétude. Les congressistes non favorisés comme nous de bons amis canadiens en furent pour se déambuler à pied l'espace de deux ou trois milles, voilà tout. On les dépassait par groupes courageux et déterminés : on n'est pas venu à Rome pour se priver de voir le Pape à cause quelques centaines de braves garçons mal inspirés par des meneurs occultes. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas...

La place était déjà fourmillante d'arrivants, en route vers le grand temple toujours si imposant. Comment pourrait-on le dépeindre sans lui

faire d'injustice ? Empruntons plutôt quelques lignes à une description que nous avons sous la main :

"La colonnade qui entoure la place fut faite sous Alexandre VII, par le Bernin. Elle se compose de 284 colonnes et de 96 pilastres. La corniche qui en fait le tour est couronnée d'une balustrade sur laquelle s'élèvent 96 statues de 9 pieds de hauteur. La colonnade a elle-même 54 pieds environ de hauteur, y compris la balustrade, et une largeur égale à sa hauteur..

"Avec sa forêt de hautes et robustes colonnes qui font à l'auguste basilique un vestibule digne d'elle, avec sa foule de saints qui du haut de ses colonnes dominent la place et semblent remercier le Seigneur de ses grâces, avec son gigantesque obélisque qui s'élance vers le ciel, portant la croix du Sauveur à son sommet, avec ses majestueuses fontaines qui déversent l'abondance de leurs eaux comme la religion du Christ déverse l'eau de la grâce dans les âmes, cette place est à elle seule une merveille : c'est le vrai rendez-vous de la catholicité et le forum du monde entier. Rien ne peut exprimer le saisissement qu'on éprouve à le contempler." Jamais, dit M. de Quincy, l'architecture n'avait rien connu d'aussi grandiose depuis les pompeuses entreprises des empereurs romains."

Veuillot ne manquerait pas de dire avec vérité, que les empereurs romains recherchaient leur gloire personnelle en élevant des monuments à la cruauté, où des milliers d'êtres humains mouraient pour amuser conquérants et constructeurs. Au lieu que le Pasteur Suprême ne se montre aujourd'hui que pour conseiller "le calme et la prière". Mais citons maintenant quelques détails sur la construction de la basilique elle-même, laissant de côté plusieurs pages consacrées à l'escalier qui amène jusqu'au portique, lequel est grand et haut comme une église gothique déjà spacieuse. Pénétrons à l'intérieur :

"En entrant dans la Basilique on est frappé tout de suite de son ampleur et de sa majesté, et l'on y sent le néant, comme au pied des montagnes, comme en face de l'immensité des mers. De la porte de bronze extérieure à la Chaire de St-Pierre, la basilique vaticane mesure environ 558 pieds. La nef construite d'après le dessin de Michel-Ange, après sa mort, mesure 81 pieds de largeur sur 270 de longueur, jusqu'à la circonférence de la coupole; les nefs latérales ont seulement 21 pieds de largeur, mais passent devant de profondes chapelles, et elles sont de la même longueur que la nef centrale. La largeur totale est d'environ 150 pieds, tandis que la croix formée par le transept a 405 pieds de longueur et 81 de largeur. A la longueur de 558 pieds de la nef, arrêtée à l'autel de la Confession de Saint-Pierre, il

faut ajouter celle du chœur, d'environ 75 pieds, ce qui donne un grand total de 633 pieds. Il y a 135 pieds de hauteur entre le pavé et la voûte centrale; cette dernière est recouverte de caissons d'un délicat travail blanc et or, et soutenue par 66 pilastres (colonnes carrées d'ordre corinthien) qui donnent une impression de grandeur et d'absolue solidité. Elles soutiennent aussi la coupole célèbre, "qui s'élève du plan de la terrasse au sommet de la croix qui la surmonte, à 376 pieds environ," On sait qu'elle reproduit exactement le dessin et les proportions du vaste Panthéon d'Agrippa, qui est l'un des plus imposants édifices de la Rome ancienne: est-il besoin d'en dire plus long?

Pour nous, profane, la beauté principale de la basilique Saint-Pierre de Rome repose d'abord dans la majesté et l'harmonie de l'ensemble, puis dans la richesse des détails et la perfection de leur exécution. C'est le triomphe de l'ordre mis au service de la beauté, et chacune de ses chapelles, chacun de ses ornements élève l'âme et la satisfait pleinement; n'essayons pas de plus ambitieuse description, d'autant que nous avons à parler maintenant de spectacles vivants, plus grands encore que la vision de l'architecte et du peintre, de l'homme aux quatre âmes, ainsi que l'on a appelé Michel-Ange. Nous avons vu le Pape arriver dans sa basilique et y officier, et cette seule présence était plus grande encore que les lignes hardies de la voûte ou de la coupole lancée vers les cieux. Et tentons humblement de préciser nos souvenirs.

On évalue à 70,000 le nombre des personnes qui se pressaient là le jour de l'Ascension, pour assister à la messe du Pape. Nous sommes donc dispensé de les nommer, mais il n'était pas possible d'éviter de les rencontrer, dans notre légitime désir de trouver une bonne place. Comment cela s'est-il fait, nos deux aimables et débrouillards compagnons de voyage d'hier pourraient mieux le dire. Il me souvient seulement d'une discussion avec un monsieur décoré, armé, chamarré, qui expliquait en italien, avec force gestes du dos de la main, entre autres, que nous n'avions aucun droit de franchir la balustrade derrière laquelle il se trouvait, avec quelques personnages évidemment triés sur le volet. Ce qui nous obligea à contourner l'obstacle de façon à le franchir un peu plus loin, sans la moindre difficulté. Nous nous trouvions rendus à quelques pas du maître-autel connu sous le titre de "Confession de Saint-Pierre", parce que le corps du premier chef des apôtres repose au dessous, dans une crypte. Nous étions aux pieds de la statue de Saint André, martyr, portant sa croix sur l'épaule. A titre de détail instructif, notons qu'un reporter italien, de taille moyenne, qui s'était juché

sur le socle même de la statue, et qui en fut du reste expulsé une heure après, ne dépassait guère que de la tête le genou de la statue. Voilà comment sont taillés les ornements de la basilique vaticane.

La foule immense ondulait à perte de vue : quel orateur politique a jamais adressé la parole à 70,000 personnes? En face de nous, de l'autre côté de la Confession, un chœur de 950 voix masculines s'apprête à faire entendre les chants grégoriens les plus appropriés, y compris certains que l'on a ressuscités, pour ainsi dire, des vieux recueils du Moyen-Age. Les cardinaux sont arrivés et se sont rendus dans la chapelle de Saint-Sébastien, où ils revêtent leurs riches ornements. Comme aucune tribune n'a été élevée pour les privilégiés, comme les diplomates, l'église conserve toute la sobre beauté de ses lignes, et ses hauts pilastres s'élèvent en lignes pures vers la coupole à la base ceinturée de l'inscription liturgique : "Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam. Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle." Une atmosphère d'élévation indicible règne dans l'immense vaisseau, ainsi qu'une attente qui voudrait bien être patiente et n'y peut pas réussir.

Vers neuf heures et quart, les gardes-nobles, au nombre de 36, arrivant en grande tenue, casqués d'or étincelant, l'épée au clair, et vont se ranger ainsi devant l'autel papal. La foule ne quitte pas des yeux la tenture rouge qui cache l'entrée de la chapelle par où le Pape arrivera après y avoir fait une courte prière. Le cardinal Merry del Val, aux traits toujours pleins de noblesse, passe bientôt, à la tête du chapitre de Saint-Pierre: il va recevoir le Pape dans la Chapelle du Saint-Sacrement. Pie XI y arrive à neuf heures 40, ayant revêtu l'aube, l'étole, l'ample pluvial de drap d'argent brodé d'or, et ceint son front de la suprême coiffure, la tiare à triple rang, semée de gemmes, symbole richissime de la suprématie universelle du successeur de Pierre. Monté sur la sédia gestatoria, dont les porteurs l'élèvent sur leurs épaules, le Pape fait son apparition à l'entrée de l'église, surmonté d'un souple dais soutenu par huit prélats, accompagné des deux grands éventails de plumes d'autruche d'une éclatante blancheur, appelés *flabelli*, suivi d'une suite brillante de cardinaux et d'évêques dont le défilé sera interminable.

Mais on s'occupe bien de la suite! **El Papa**! Il est apparu! Des applaudissements éclatent fort loin de nous, et tout de suite suivis d'acclamations qui roulent sous les hautes voûtes. Nous, qui ne voyons pas encore, mais que cette émotion a déjà gagnés et bouleversés, nous montons fébrilement

sur le premier appui de marbre venu, en bonne posture pour bien voir tout à l'heure. En attendant, nous entendons!

"Musiques de la terre, ah, taisez vos voix rustres!"

Les trompettes d'argent placées au-dessus du portail ont fait entendre leur mélodie à la fois tendre et majestueuse, et de son millier de voix le choeur lance les mots de l'hymne **Tu es Petrus,** perdus dans les cris de la foule délirante. Entre des rangées de gardes suisses en costumes antiques et coloriés, les évêques défilent en mitres blanches, suivis des cardinaux, que l'on se nomme avec respect lorsqu'on a pu les reconnaître, et puis soudain le Pape apparaît à notre vue, entouré d'une mer déferlante de mouchoirs et de chapeaux agités au milieu d'acclamations qui n'en finissent plus. Quel spectacle et comment le décrire ? Le trône ambulant s'avance lentement, majestueusement, laissant voir le Pontife revêtu d'ornements blancs qui le parent moins encore que la noblesse de son âme, la dignité de son maintien, et le rendent moins cher que la simplicité et l'affection toute paternelle, contenue, infiniment digne, avec laquelle il bénit d'un geste répété son bon peuple de congressistes et de fidèles ordinaires. C'est la première révélation pour nous de la bonté essentielle du nouveau Père des fidèles. On nous l'avait représenté comme un savant. et nous avions peur de le trouver un peu inaccessible, un peu trop préoccupé par de hautes questions de science ou de doctrine. Et voici que se révèle une nature toute ouverte et affectueuse, un coeur de père qui ne cherche pas à se déguiser, un regard qui aime et qui remercie, un sourire qui va à tous et même à ceux qui ne sont pas là, et qui n'ont pas ce bonheur indicible d'acclamer et d'agiter un mouchoir vers le Roi bien-aimé. qui passe en s'inclinant à tour de rôle d'un côté et de l'autre afin que personne ne se croie oublié et ne garde le regret de n'avoir reçu qu'une bénédiction que n'accompagnait pas un regard personnel, et une intention que vous avez pu croire vous être individuellement adressée. Vive le Pape, et que le Seigneur lui accorde un règne plein de consolations!

Dans la rumeur grondante formée par les chants, les acclamations et le son des longues trompettes d'argent, la sedia s'est avancée à droite de la Confession, par où elle pénètre dans le sanctuaire où deux mille personnes environ logent à l'aise. Derrière les généraux et les procureurs des Ordres religieux qui suivent le Pape viennent l'auditeur de Rote portant la croix papale, les sept acolytes portant les cierges allumés sur des chandeliers dorés, les chapelains secrets, puis une trentaine d'abbés et environ trois cents évêques coiffés de la haute mitre blanche, et en fin trente cardinaux

environ, vêtus de la dalmatique, de la chasuble ou du pluvial, selon l'ordre auquel ils appartiennent. On remarque en particulier le savant cardinal français Billot, courbé par l'âge et l'étude, le cardinal Dubois, archevêque de Paris, le cardinal Bourne, de Westminster, etc., etc.

Arrivé devant l'autel papal, le Saint-Père descend de la sedia, dépose la tiare pour ceindre à la place la mitre précieuse, puis prend place au petit trône où pendant une bonne demi-heure il recevra les hommages des hauts dignitaires oui se présentent en une longue procession. Puis il entonne, de sa belle voix douce et forte, qui s'entend dans toute l'église, un hymne de "tierce", office préliminaire qui durera bien une autre demi-heure après quoi, revêtu du succinctorium, de la tunique, de la chasuble, du fanon et du pallium, emblèmes de ses pouvoirs, le Pape monte à l'autel, face au peuple, devenu silencieux, attentif et pieux, car le Saint Sacrifice va maintenant se dérouler, au milieu des chants graves de la maîtrise formée d'étudiants pris dans tous les collèges de Rome, y compris un certain nombre de bonnes voix canadiennes. Mais arrêtons-nous ici pour prendre une idée des rites spéciaux arrêtés pour la messe célébrée par le Souverain-Pontife lui-même:

"Dès que le Pape est arrivé devant les marches de l'autel, les chantres entonnent l'Introït. Le cardinal-évêque assistant est à la droite du Pape et à sa gauche est le cardinal-diacre officiant: tous deux répondent au Pape, les cardinaux-diacres assistants se tenant en arrière ainsi que le reste du petit cortège.

"Avant que le Pape ne commence la prière, le Cardinal-diacre d'office lui enlève la mitre. Quand le Pape dit **l'Indulgentiam,** le sous-diacre d'office, qui était à genoux du côté de l'évangile, lui attache la manipule au bras gauche...

"Couvert de la mitre, le Pape est ensuite encensé trois fois par le cardinal diacre d'office, qui le baise ensuite sur la joue et sur la poitrine, comme font aussi les deux cardinaux-diacres assistants.

Le Pape descend de l'autel, où le peuple le voyait facilement, et, accompagné de trois cardinaux, des auditeurs de Rote, des camériers qui soulèvent la **falda,** il se rend au grand trône, situé au fond de l'abside (cinquante pas environ). Là, sans mitre, il lit l'introït de la messe, récite le **Kyrie** auquel répond l'assistance, et entonne ensuite le **Gloria** qu'il récite avec les assistants. Le cardinal-diacre premier assistant lui remet la mitre, un clerc de la Chambre place le grémial d'étoffe rodée sur les genoux du Pontife et tout le monde s'asseoit pendant que le chœur continue le Gloria. Sur les marches du trône sont assis les archevêques assis-

tants, le Maître du Sacré-Palais et les prélats de service. A l'autel, le cardinal-diacre d'office, la mitre en tête, est assis, la face tournée vers le trône (par conséquent le dos au peuple qui se trouve derrière l'autel) sur un faldistoire placé sur le marche-pied supérieur, du côté de l'épitre.

Le Gloria terminé, toute l'assistance se lève. Le Pape se découvre et chante le **Pax vobis** et l'oraison, après laquelle il s'assied derechef et plus tard (nous en omettons de longs détails) le cardinal-évêque encense le Pape, qui, debout au trône, entonne le **Credo**...

Au **Sanctus,** huit prélats portant des torches allumées, accompagnés des Maîtres de cérémonies, se mettent à genoux devant l'autel. Sa Sainteté récite le canon tandis que le chœur chante le Sanctus.

Bientôt toute l'assistance garde un profond silence (on ne fait point usage de la sonnette aux messes papales ou célébrées devant le Pape) on se prosterne pendant que le Pape prononce les paroles de la consécration. Les gardes-nobles et les suisses, mettent genou-terre, abaissent les armes. Le Pape élève l'hostie consacrée et la montre en élevant les bras perpendiculairement devant lui, puis les tournant à droite et à gauche. Il fait de même pour le calice.

Pendant l'élévation, les trompettes de la Garde noble, placés à la grande fenêtre intérieure au-dessus de la porte d'entrée de la basilique, jouent une symphonie religieuse très douce et très mélodieuse, qui ne peut pas être jouée en d'autres circonstances.

On a là une idée des belles cérémonies qui se sont déroulées sous nos regards émus, et l'on ne saurait imaginer la beauté inexprimable de ces cérémonies venues en certains cas du temps des apôtres aux-mêmes ou en tout cas des premiers temps de l'Eglise. Cette impression était encore augmentée par le chant, dont certains morceaux avaient une allure ancienne et archaïque qu'on ne pouvait s'empêcher de goûter profondément. Ainsi par exemple de l'"Alleluia eucharistique triomphal", dont le texte porte l'annotation que c'est une mélodie pascale antique à laquelle ont été adaptées des paroles appropriées, pour le moment de la communion du Pape. Voici la traduction qu'on a bien voulu nous fournir des premières de ces vieilles phrases latines:"

"Comme il aimait les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Alleluia."

"Si quelqu'un a mangé de ce pain, il vivra éternellement.

"Et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde, alleluia."

"Je suis le Pain de vie, Alleluia.

"Le Christ est le prêtre éternel, à Lui, honneur et puissance éternelle! Alleluia.!

Voici encore quelques versets d'un chant de reconnaissance venu des temps antiques, comme nos cantiques d'autrefois, qui sont à se perdre malheureusement depuis qu'on ne les chante plus à l'église: écoutons ces voix du passé:

"Odor Christi congregavit nos omnes: "Le parfum du Christ nous a tous réunis. Venez et goûtez à la douceur du Christ. Nous sommes rachetés du sang de Jésus-Christ. Il est notre défense et notre exaltation (exaltatio nostra) notre lumière, notre voie et notre vie. A lui seul puissance, joie et louange pendant les siècles des siècles."

Et le chœur, soutenu par les trompettes d'argent, reprenait: "Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!"

Il nous sera peut-être donné d'entendre un jour des chants plus beaux mais pas en ce monde mortel et périssable..

Toute cette belle liturgie avait amené la cérémonie à sa fin, et le Saint-Père venait de revêtir les ornements, les "parements" comme on dit aussi, qu'il porte pour retourner à ses appartements. Mais il a pour cela à traverser de nouveau l'assemblée des fidèles. Aussi de nouvelles ovations l'attendent-il lorsque de nouveau la sedia apparaît devant la Confession, portant le pontife coiffé de la tiare à triple rang. Les trompettes d'argent font entendre un nouveau chant d'amour et de triomphe, le Saint-Père entouré, salué, pressé de filiale affection, ne cache pas son émotion, ne cesse pas de se pencher, de bénir, de sourire. Comme il nous a maintenant dépassés, nous retrouvons le parquet et nous hâtons vers la sortie pour le revoir encore, dans la splendeur inoubliable qui l'entoure. Il nous faut sortir d'une chapelle, contourner des colonnes, dépasser quelques centaines de pèlerins pressés comme nous. Ce n'est donc que quelques minutes plus tard que nous nous rapprochons du cortège pontifical, mais de l'oreille nous en avons pu suivre le progrès grâce au crescendo incessant des cris et des acclamations. Elles atteignent leur apogée au moment où le cortège arrive, toujours entre ses deux haies de gardes suisses, vis-à-vis la chapelle du Saint-Sacrement, où il va pénétrer en prenant congé de l'assistance. Le pape s'y arrête pour un dernier geste de bénédiction, qu'à la clôture du congrès, dans trois jours, il fera plus solennelle encore. On n'entend plus dans le grand temple qu'une clameur incessante et immense, qui n'en finit plus de rouler sous les voûtes: "Evvivà el Papa!" Puis le

pape, la sedia, les flabelli flottants, les gardes-nobles aux casques dorés et à l'étincelante épée, tout disparaît derrière la rouge tenture frangée d'or, et l'on n'a plus qu'à suivre le courant qui vous entraîne vers les portes et le haut portique, vers la place Saint-Pierre toute pleine de l'agitation humaine des plus grands jours. Une fois de plus les congressistes ont vu le pape et une fois de plus leur cœur a battu filialement à l'unisson de son cœur incomparablement paternel et affectueux. Nous avons vécu de grandes heures et pourrions chanter avec le prophète "Que rendrai-je au Seigneur, pour tous les biens dont il m'a comblé?"

P. S.—Le lecteur nous approuvera certainement de compléter les lignes précédentes, par les belles considérations suivantes :

De M. l'abbé Bouillon dans la *Semaine religieuse* de Paris :

Une messe papale dans Saint-Pierre ne se décrit pas. C'est un ensemble, un tout, une harmonie que composent les mouvements du clergé, la musique, les couleurs, le cadre, et dans lequel la foule tour à tour curieuse, enthousiaste, recueillie ou passionnée, joue un rôle qui fait songer à celui du chœur dans la tragédie grecque. Une longue et savante préparation la dispose à sentir toute la majesté du rite qui va s'accomplir. Des cérémoniaires, des officiers de la basilique passent affairés. Dans la large avenue réservée au millieu de la nef et le long de laquelle la garde palatine forme la haie, c'est un va-et vient de prélats, d'ecclésiastiques de toutes les couleurs, de personnages chamarrés. Les tribunes dans l'abside, se garnissent peu à peu d'un monde éclatant, surveillé par les Suisses, hallebarde au poing. Puis un pas cadencé retentit : c'est la garde-noble en grand costume (dolman noir et or, culotte blanche, hautes bottes et casque étincelant) qui vient prendre son poste des deux côtés de l'autel papal, précédant de peu le cortège.

Celui-ci c'est préparé là-haut, dans la Sixtine de Michel-Ange et dans la salle des béatifications où les évêques se sont habillés; dans Saint-Pierre même dont la nef droite, fermée par de hautes tentures, cache au public les cardinaux qui attendent le Pape. Et il commence à se déployer lentement, sous la direction des cérémoniaires. Penitenciers, abbés, évêques (ils sont près de 200), archevêques, dignitaires des Ordres religieux, traversent la salle Royale, descendent le monumental escalier, pénètrent dans Saint-Pierre par la chapelle du Saint-Sacrement, cependant que le grand maître des cérémonies, Mgr Respighi, s'en va prévenir le Saint-Père à son appartement privé. Du haut de la grande loggia intérieure ou je me suis précipité après le passage du Pape devant la Sixtine, je puis suivre le déploiement splendide du cortège dans Saint-Pierre, la blanche et interminable théorie des mitres, l'éclat des pourpres cardinalices, toute cette somptuosité qui grandit, se complique, s'intensifie jusqu'à l'apparition de la cour elle-même, dont la marche lente, à travers la multitude en délire, qu'excite encore, dirait-on, la sonnerie des trompettes d'argent, et d'une incomparable majesté. Au loin, sous la grande lueur du dôme, c'est le brasillement éternel des lumières sur la tombe de Pierre. Plus loin tout au fond de l'immense et rouge abside, j'aperçois entre les colonnes torses du Bernin, l'immobilité blanche du trône où va s'asseoir tout à l'heure Pie XI, prince terrestre de la paix, au milieu du chœur des nations assemblées, pour chercher, dans la lumière dont il a le dépôt, les moyens de remédier à l'instabilité universelle. De faciles rêveries s'ébauchent dans l'esprit. L'on songe à d'autres trônes renversés, à des grandeurs terrestres qui eussent pu être au premier rang

L'ABSIDE DE SAINT-PIERRE PENDANT LA MESSE PONTIFICALE

de celle que la piété ou l'étiquette assemblent ici, et qui ne seront sans doute jamais restaurées. L'on subit comme la suggestion physique de cette solidité, de cette pérennité, de cette éternité. L'on se laisse émouvoir par le symbolisme de cette foule où tous les métiers, toutes les classes, tous les peuples sont confondus. L'on se dit qu'il y a du moins un endroit au monde où les hommes se sentent frères, et que c'est ici. L'idée centrale de ce Congrès, celle de la fraternité humaine dans l'Eucharistie, finit par rassembler et synthétiser toutes les impressions qui montent du spectacle incomparable.

Et lorsque la Messe elle-même à commencer à se déployer, avec ses rites, ses prières, son symbolisme, alors une impression plus profonde vous saisit : celle d'un ordre partout repandu, d'une volonté souveraine à laquelle tout obéit, qui hiérarchise les personnes et les choses, établit les concordances des rites et de la musique, règle chaque mouvement et dicipline jusqu'à la prière. Ici, pas un geste qui ne soit prévu et permis, pas une douleur qui ne soit un symbole, pas une phrase musicale qui n'ait sa traduction dans la liturgie. Les deux moyens de s'exprimer dont dispose l'âme humaine sont associés dans une même pensée, collaborent à un même dessein. Le rite, comme la parole, exprime l'ordre, la soumission de l'inférieur au supérieur, le respect des autorités légitimes, et, en fin de compte, l'adoration, le sacrifice de la créature, son effacement, son anéantissement en présence de Celui qui est tout et sans lequel elle ne serait rien. L'idée d'une suprême souveraineté imprègne toute cette liturgie, d'une souveraineté de laquelle participent les pasteurs dans la mesure qui varie avec les divers dégrés de la hiérarchie. Rien de moins égalitaire qu'une grand' Messe papale. Ici, tous les hommes sont frères, mais ils sont loin d'être tous égaux. Si les leçons de l'amour sont proclamées, les exigences de l'ordre sont respectées. Ce qui doit être distingué n'est pas confondu. Une solide raison préside à tout, servie par une volonté inflexible, à laquelle se soumettent les plus haut placés.

Et tout cela se passe sur un tombeau, comme pour associer les siècles à cette reconnaissance du souverain domaine de Dieu, qui est la raison d'être du sacrifice. Plus haut se déploie la coupole, porte radieuse sur l'infini, dont les lignes, convergeant vers les hautes régions où plane, au delà du dernier siècle de lumière, l'esprit pur, orientent la pensée, conduisent à son but l'adoration et la prière, recueillent, attirent et paraissent vouloir guider jusqu'à Dieu l'émotion des cœurs...

STANCES A L'OMBRIE

Ombrie, éclose au coeur de la belle Italie,
Comme si tout le sang de la terre d'amour
Descendait, pour l'humaine ou mystique folie,
Des veines de vos monts bleus dans les fins de jour...

Terentola devant le lac de Trasimène,
Loin au delà duquel surgit Orvieto,
Cortone fière ainsi qu'une figure humaine
Au-dessus du pourpoint rose de son coteau ;

Spolète où Hannibal vit tomber sa fortune,
Narni devant un gouffre arrêtant ses maisons,
Trevi qui boit aux eaux divines du Clitumne,
Spello sur qui Properce a laissé des frissons ;

Et Pérouse, à ce point mûrie en la lumière
Que l'on croit, en montant ses joyeux escaliers,
S'avancer au travers d'un grand verger de pierre
Dont les tours soutiendraient de divins espaliers ;

Et vous qui brillez tant, même quand le soir tombe
Et que le soleil fuit le ciel mauve et lilas,
Assise, qu'on vous croit parmi le flux de l'ombre
Un morceau de clarté qu'il aurait laissé là;

La gerbe italienne est, sans vous, incomplète ;
Car Florence est un lys et Naple est un muguet,
Venise un nénuphar, Parme une violette,
Mais vous êtes la rose au milieu du bouquet.

EMILE RIPERT, (*Le Poème d'Assise*)

TREIZIÈME LETTRE

Après le Congrès.—Une soirée à Assise.—Réminiscences du Congrès.—Six Canadiens assemblés.—Impressions et souvenirs

3 juin 1922

Nous étions une demi-douzaine de Canadiens à goûter le charme d'une tiède soirée étoilée au-dessus de la plaine ombrienne, chantée par tous les biographes de Saint François le **Poverello.** Car nous étions à Assise, par la grâce du Seigneur. Toute la journée, brûlée de soleil, nous avions admiré le paysage célèbre, la vallée verdoyante, peuplée de villages qu'entourent les oliviers plantés en rangs réguliers, jusqu'aux monts sinueux qui montent la garde de l'horizon, nous avions goûté la paix qui flotte en cette contrée si souvent jadis dévastée par la guerre, et nous avions prié dans la basilique vieillotte, poussiéreuse, perchée comme le bourg sur une hauteur rocailleuse. Comment nos cœurs auraient-ils pu ne pas être remplis de la pensée du personnage central de toute la région, de ce fils de riche seigneur volontairement dépouillé de tous biens terrestres, abandonnant le faste du palais paternel pour aller vivre en une grotte et mendier son pain, et prêchant, prêchant sans relâche l'amour et le repentir, l'amour du Sauveur et le renoncement aux joies matérielles, révélant l'âme de la nature à un peuple qui ne voyait qu'abus et commencait à se perdre dans les halliers des troubles religieux? Et nous étions sur ce champ de bataille, d'un pauvre enfant des hommes, humilié toute sa vie et canonisé deux ans après sa mort, dont le corps porta de son vivant les marques brûlantes de l'amour du Sauveur, du grand Stigmatisé de l'Alverne, enfin, de Saint François d'Assise. Nous étions dans son pays, nous dominions du regard le champ premier de son apostolat, nous priions auprès de son corps conservé dans l'autel d'une église moyen-âgeuse dont l'humidité achève de manger les fresques. Et à toutes ces impressions diverses venait s'ajouter la beauté d'un couchant du soleil et la descente du crépuscule mettant ses ondes bleues flottantes sur l'indescriptible paysage. Il y vient en effet, à cette heure, des teintes d'azur foncé qui semblent rouler mollement d'un village à un village et d'une cime douce à un champ d'oliviers argentés qu'agitent le léger frissonnement des premières brises nocturnes. "Calme et prière", nous recommandait le Pape il y a deux ou trois jours: il y a ici tout un pays qui obéit pieusement à cette injonction pontificale. Et nous étions là, un peu plus tard, "à la diece", car je crois bien qu'il

était dix heures de la nuit, s'il faut en croire les étoiles de ce firmament si bien garni. Six Canadiens retour de Rome et dont les cœurs s'épanchaient en une fraternelle conversation, pendant qu'autour d'eux s'épandaient les ombres de la nuit tiède, le parfum des fleurs et que les lucioles, si nombreuses en ce pays qu'il en est fait mention dans tous les livres, se promenaient dans les airs en jetant leur petite lueur rapide comme celle que font nos âmes en passant sur cette terre. Oui, nous étions six Canadiens, dont trois prêtres et trois laïques, qui s'en revenaient des fêtes eucharistiques inoubliables de Rome.

On en parlait diversement, chacun étant un peu l'esclave de ses goûts ou de son tempérament. Mais un bon curé d'en bas de Québec, qui écoutait pensivement, se réveilla soudain de la rêverie où il semblait plongé. —Ne nous souvenons pas trop, dit-il paternellement, de la grève des tramways et autres menus incidents qui ont pu frapper notre mémoire. Vous comme moi, nous n'oublierons jamais les récentes journées de Rome. Et je sais bien que nous sommes tous d'accord à déclarer que le Congrès eucharistique a remporté un succès très grand, vraiment magnifique. Il ne peut donc rien manquer à notre satisfaction, puisque en même temps il semble que nous ayons tous été bien logés, bien nourris, bien servis...

—Et nous avons vu le Pape tous les jours, déclara un brave homme avec enthousiasme.

—Moi, fit un autre, ce qui m'a frappé le plus, c'est la procession de dimanche, allant de Saint-Jean de Latran, mère des églises, au Colysée, tombeau des martyrs.

—Mais la messe du Pape a été plus belle que cela encore, objecta une autre ombre, au bout de la tonnelle.

—Je n'en suis pas sûr, riposta Mégantic ou Charlesbourg, avez-vous oublié notre communion dans les catacombes et le soir, l'autre messe dite par le Saint-Père de minuit à deux heures du matin?

—Mais où le Pape fut-il plus aimable qu'à l'entrevue qu'il nous a donnée? demanda une autre voix.

Le débat allait s'engager sans espoir de conclusion, lorsque le doyen du chapître, qui avait parlé le premier, jugea à propos d'intervenir comme un bon président d'assemblée électorale. "Ne parlez pas tous ensemble, dit-il, et procédons plutôt par ordre. Nous sommes ici parfaitement installés pour écouter, chacun a ses préférences et sa petite histoire à raconter, allons-y donc chacun de la sienne, sous le regard des étoiles qui nous éclairent autant que leur mère la lune en notre pays, et que saint François et sainte

Claire nous assistent aussi de leurs lumières, plus fortes encore. Je donne la parole à celui qui en tient pour la grande procession.

—Comment ne pas lui décerner la palme? demanda sur son banc de pierre celui à qui revenait l'honneur. Vous-mêmes, qui affectez des préférences pour quelque autre des grandes cérémonies que nous avons vues, il me suffira de vous faire revoir par la pensée quelques aspects de la grande procession eucharistique et romaine que nous avons tous suivie, pour vous rallier à mon opinion. Quel beau temps, d'abord, le Seigneur nous avait donné, cet après-midi-là! Souvenez-vous des nuages cachant l'ardeur du soleil, et du bon vent rafraîchissant qu'il faisait dans la via Merulana au moment des préparatifs. En compagnie de l'un des jeunes étudiants du Collège canadien, qui portent avec une grâce desinvolte le manteau romain-pendant en arrière des épaules, je m'étais rendu à la basilique Sainte-Marie-Majeure, où devait plus tard s'arrêter la procession. Tout d'abord, on était frappé du nombre et de l'attitude respectueuse des piquets de soldats partout répandus pour assurer le bon ordre de la cérémonie. Tout le parcours était ainsi gardé par de jeunes militaires, arme au poing pour le salut autant que pour la défense. Nous eûmes quelque difficulté à franchir les cordons que nous rencontrâmes, mais notre habitude professionnelle à tous deux, aidée de la "tessera de giornalista", carte de journaliste, eurent facilement raison de la consigne, et nous pûmes atteindre la basilique, au portail déjà rempli de populaire et de congressistes, reconnaissables à l'insigne si beau que je voudrais porter toujours, avec son calice et son dôme de Saint-Pierre en relief. Mais nos désirs allaient plus loin que Sainte-Marie des Neiges, comme s'appelle aussi la basilique du cardinal Vannutelli: nous voulions aller au-devant du cortège et voir comment il se préparait. Ce n'était pas chose facile. Il semblait que le peuple de Rome se fût mis tout entier dans la rue pour assister à la grande nouveauté, lui à qui le Passage eucharistique a été refusé par ses gouvernements depuis plus de quarante ans, ainsi d'ailleurs qu'en plusieurs autres pays de la malheureuse et vieillissante Europe. Mais il était là, le "populus romanum" avec sa femme et ses petits enfants comme on pourrait dire. Une vraie Saint-Jean-Baptiste à Québec, avec les drapeaux, les images pieuses et jusqu'aux érables! Car cette belle et large avenue où deux voies tramviaires s'allongent à l'aise avec de la marge, est aussi bordée de beaux arbres qui ajoutèrent beaucoup à la grandeur du spectacle: nos frères les arbres, eût dit Saint François; je crois que c'est de marronniers et de platanes qu'est rafraichie l'avenue Merulana, dont le nom savoureux ne sortira plus de ma mémoire.

Elle va tout droit d'une basilique à l'autre, de Saint-Jean à Sainte-Marie: "Fils, voilà votre mère!" Nous ne pûmes pas, cependant, nous rendre jusqu'à la place de Latran, où la foule s'augmentait des premiers rangs du cortège en formation. Nous ne pûmes qu'apercevoir quelques bannières. en regardant par-dessus cinquante mille épaules qui nous en séparaient. Autour de nous la langue italienne roucoulait dans toutes les bouches, mais on en reconnaissait d'autres aussi car cent mille congressistes étaient alors répandus dans la ville éternelle, aux pieds de Jésus-Eucharistie; nous étions là et nous assistions à ces instants qu'une âme mortelle a peine à contenir. "Thanks be to the Lord", comme dit si souvent notre vieux juge Ritchie qui nous accompagne toujours.

Puis la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée au pied de l'obélisque de Saint-Jean et ce fut aussi le signal du départ. Il passait un peu quatre heures et l'on n'était en retard que d'une heure environ ce qui a étonné tous les habitués de Rome. Et le retour n'eut lieu qu'à neuf heures! Quatre cardinaux à porter à tour de rôle la divine Présence dans le rayonnant ostensoir et sous le dais souple et doré que suivaient une quinzaine d'autres cardinaux, dans leur éclatante "cappa magna" écarlate, des centaines d'évêques et de prêtres (il y avait six mille prêtres à Rome), des confréries à n'en plus finir, des associations de toutes catégories, les unes et les autres précédées de bannières, ou revêtues de costumes, comme jamais n'en avaient contemplés nos yeux d'Américains. Pénitents blancs, pénitents gris, pénitents bleus, pénitents noirs, jeunesse catholique, tertiaires franciscains, dominicains, eucharistiques, Enfants de Marie, élèves des Frères, toutes les classes sociales de plusieurs pays étranger sont défilé devant nous pendant une heure et demie, non sans nous forcer parfois à des exclamations de surprise interrogative: "Que signifie cet emblème? Que veut dire ce monument doré, sculpté, portant une cloche qu'un assistant agite fréquemment d'un coup de corde qui fait chanceler toute la construction sur les épaules du pauvre porteur?"

Vieilles confréries, nous répondait-on, symboles particuliers de la dévotion italienne; ne sont-elles pas pittoresques et archaïques à souhait?

Elles font en tout cas grande figure dans la procession, avec leurs douzaines et centaines de membres suivant le chapelet à la main, et chantant presque sans rémission le cantique "Nous voulons Dieu", qui, des hauteurs de Montmartre s'est envolé jusqu'ici sans que la traduction italienne lui fasse rien perdre de son allure énergique et de son air entraînant.

Noi vogliam Dio, ch'è nostro Padre
Noi vogliam Dio, ch'è nostro Re
(Nous voulons Dieu, c'est notre Père,
Nous voulons Dieu, c'est notre Roi!)

On chantait cela au départ, on le chantait en arrivant à Ste-Marie-Majeure (couverte de monde jusque dans le clocher) et on le chantait encore au Colysée, à sept heures du soir. Mais essayons de rendre un peu le spectacle du défilé dans les rues romaines. J'ose dire que ce qui nous frappa tout d'abord, et jusqu'à la fin, ce fut l'attitude parfaitement sympathique de la population. Il n'y eut aucun incident désagréable. Les fenêtres décorées jusqu'au dernier étage, les troupes au port d'armes au moment de la bénédiction, les avenues bondées et impassables en sens contraire, les fleurs et les feuillets pieux jetés par les religieuses du haut de leurs couvents ou des maisons voisines, la belle illumination électrique de l'église de Saint-Alphonse-de-Liguori, des Rédemptoristes, où le bon Père Lemieux fait si bon accueil aux compatriotes qui vont lui demander le bonjour et... l'absolution, le moment imposant où le vénérable cardinal Vannutelli fait, du haut du portail de Ste-Marie-Majeure le même geste de l'ample bénédiction eucharistique qu'il donna sur Montréal et le Canada il y a douze ans déjà, rien de cela ne se peut oublier. Puis le nouveau départ, dans l'air lumineux et tendre du climat romain, pour le vaste bâtiment du Colysée, où l'on arriva toujours chantant, toujours priant, plus de trois heures après le moment du départ, la bénédiction donnée sous l'arc de triomphe de Constantin, justement élevé il y a quinze siècles à la gloire du Crucifié triomphant; ces vestiges imposants de l'époque cruelle du paganisme, non dépourvue de grandeur orgueilleuse en dépit de la nuit qui régnait alors sur les âmes, l'Hostie éternelle élevée au-dessus du Forum au moment où le soleil allait disparaître derrière les monts albains comme pour rappeler la victoire glorieuse de la Croix sur la glaive, toutes ces impressions, toutes ces émotions se sont accumulées dans nos âmes qui pourront maintenant s'en nourrir pendant le reste de leur séjour terrestre. Et, je trouve, quant à moi, que nous n'avons pas vécu d'heures plus belles pendant la semaine bénie qui vient de finir.

—Tout de même, fit une autre ombre en tirant sur son cigare qui ajoutait une lueur à celles des lucioles errantes, tout de même la messe de nuit célébrée dans Saint-Pierre par le Pape fut une bien belle cérémonie aussi, et je vous assure qu'au moment de l'Elévation, lorsque les officiers et les hallebardiers présentèrent les armes sur un bref commandement, que les trompettes aériennes firent entendre leur hymne mélodieuse et tendre,

pendant que je voyais le Saint-Père, à vingt pas de distance environ, prononcer les paroles mystiques et toutes-puissantes, je vous dis qu'à ce moment-là j'ai senti l'incomparable beauté de notre religion, la plénitude de satisfaction qu'elle donne à l'âme, et qu'aucune autre ne peut seulement approcher. On prie dans ces lieux et en ces instants comme si l'on avait atteint les portiques sacrés, et que le Seigneur fût visible aux yeux de notre pauvre humanité.

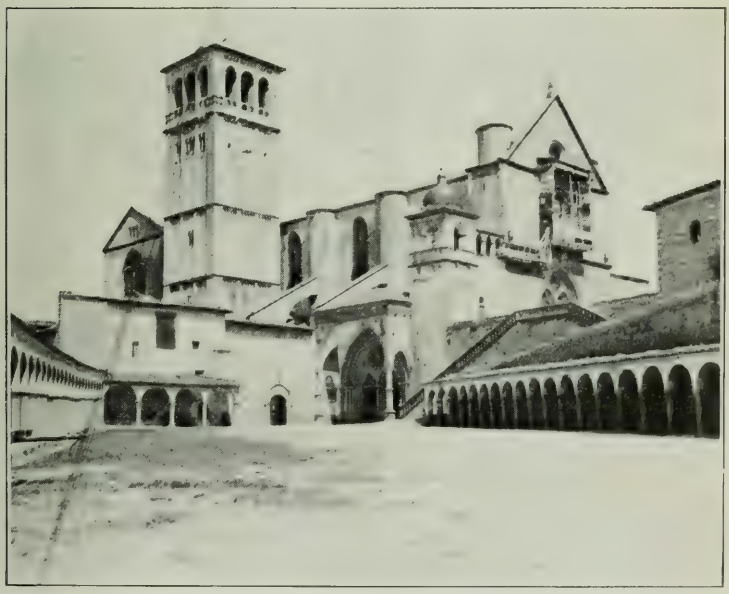
—Le Saint-Père ne se ménage pas assez, fit une autre voix, il épuise ses forces, il abrégera ses jours.

—L'on devrait bien l'en empêcher, fit un autre, car c'est un bien grand Pape, et il a beaucoup à faire. Avez-vous remarqué, lors de l'entrevue qu'il nous a accordée, à nous Canadiens, la phrase qu'il a prononcée avec une gravité soudaine, sur les sérieux et difficiles problèmes des premiers temps de son pontificat? Il n'est pas très vieux encore, je veux bien, mais ce n'est tout de même pas un âge pour prendre sur ses épaules un fardeau qui ferait reculer des hommes publics de vingt ans plus jeunes !

—Il s'est montré bien aimable pour nous, dans cette entrevue.... continua le nouvel orateur.

—Pensez-vous, en effet! Je me souviendrai toujours, continua notre ami, des moindres incidents de cette grande journée: la réunion des trois pèlerinages canadiens, ajoutés à quelques résidents ou voyageurs isolés, portant notre chiffre total à près de trois cents personnes, l'attente au dehors, devant la porte de bronze gardée par les suisses à hallebarde, puis la montée des grands escaliers vers la cour Saint-Damase et les appartements du Saint-Père, notre envahissement dans la salle du Consistoire, sobrement meublée, avec un fauteuil à franges dorées où le Pape tantôt allait s'asseoir pour entendre nos hommages et y répondre avec tant de bonté! Nous fûmes rangés de chaque côté de la grande pièce, dames d'un côté, messieurs de l'autre, chacun assez ému et dissimulant à demi son petit paquet d'objets à bénir, les huissiers bilingues nous plaçant sans hâte puis soudain, plus tôt qu'on ne l'attendait, le Pape, apparaissant sans cérémonie dans la porte d'entrée, accompagné seulement de deux secrétaires et d'une couple de suisses, et qui, ayant donné à baiser l'Anneau du Pêcheur aux chefs spirituels, monta sur le **tronetto** en nousfaisant signe. de nous relever, car nous nous étions agenouillés d'instinct en l'apercevant L'allocution si appropriée, si bien dite de S. G. Mgr Emard, de Valleyfield, exprimant au Souverain Pontife le respect et l'attachement des délégués du lointain Canada, si fidèle au catholicisme et au Saint-Siège, et récompensé

MESSE PONTIFICALE: LA COMMUNION.



ASSISE: la basilique de saint François.

de cette fidélité par tant de grâces de choix, que nous envient les peuples moins favorisés de paix sociale et de bonheur familial.. L'allusion concise au Congrès eucharistique auquel nous étions venus assister au nom de nos familles et de nos amis de là-bas, les racines solides qu'a chez nous la dévotion à Jésus-Hostie, invoqué déjà lors de la fondation des villes futures de la Nouvelle-France, et finalement l'attention si appréciée de Mgr de Valleyfield envers les catholiques de langue anglaise présents avec nous, "bien que dans une autre langue, disait-il, adorant le même Dieu avec le même cœur et la même ferveur". Vous souvenez-vous de quelle façon éloquente et claire toutes ces belles pensées furent exprimées? Il en fut de même, aussi, de l'adresse présentée ensuite au nom des sociétés nationales par le président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, M. V. Morin, qui faisait partie de l'un des trois pèlerinages. Et nous attendîmes la réponse du Saint-Père, qui avait écouté attentivement, les mains volontiers réunies sur la poitrine, à sa chaîne d'or emblématique, dans une pose qui lui est familière et fréquente. Le son doux de sa voix lorsqu'il prit la parole, son accentuation un peu lente et très légèrement marqué ede l'accent chantant des Italiens, la bonté extrême avec laquelle il nous félicitait d'être venus en si grand nombre de notre lointain pays, dont il connaît et apprécie vivement l'esprit de foi, la dévotion à la Sainte-Eucharistie et l'attachement au Saint-Siège... Il nous promettait qu'en récompense de nos fatigues, les plus abondantes bénédictions descendraient sur nous, ainsi qu'il allait la demander pour nous dans un instant à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais sans doute ne pensions nous pas qu'à nous-mêmes, ajoutait le Saint-Père, en scandant ses phrases d'un geste lent de sa main droite promenée à la hauteur de la poitrine, "Nous bénirons aussi, disait-il, tous les membres de vos familles, et en particulier les enfants, ces chers enfants sur qui reposent tant d'espoirs et dont les jeunes existences contiennent tant de promesses d'avenir et de consolations. Aimez-les bien et dirigez-les bien dans les voies du Seigneur surtout par le moyen de la Sainte-Eucharistie dès qu'ils en sont capables. Et nous bénirons aussi vos malades et vos infirmes, si vous en avez—et qui n'en a pas? fit le Saint-Père avec un geste de commisération. Nous avons une prédilection spéciale, pour les souffrants de toute nature, continua-t-il et avec vous. Nous penserons beaucoup à eux, pendant que Nous implorerons les bénédictions du bon Dieu sur vous, sur les vôtres, sur vos amis, connaissances, concitoyens, en un mot sur tout votre cher pays, que Nous aimons beaucoup et depuis bien longtemps."

Et le Pape se leva pour chanter la formule latine préliminaire à la bénédiction apostolique, pendant que nous nous prosternions, profondément émus des pensées si délicates qu'il venait de nous exprimer, avec une bonté qu'exprimaient ses traits et sa voix tout autant que les mots dont il se servait, dans un français excellent. Et la bénédiction papale descendit sur tous les Canadiens prosternés, comme sur ceux de là-bas, que nous prenions en pitié de ne pas vivre avec nous une heure si féconde en inoubliables émotions. Le Saint-Père nous avait parlé si bien, si longuement, si pas ternellement, en se donnant lui-même sans affection comme "le Père commun des fidèles que vous êtes venus voir avec une filiale affection qu'il vous rend bien", en un mot, il nous avait tellement "gagnés" tous par la simplicité affectueuse de ses paroles et de ses manières, que ce n'est pas forcer la vérité, ni employer gratuitement un cliché professionnel, que de dire que presque tous les yeux étaient mouillés, surtout après l'allusion si délicate à nos défunts, à nos malades, à tous nos affligés. S'il en était parmi nous qui fussent venus là en simples curieux, ils en sortirent en enfants du Saint-Père, devenus à jamais attachés à sa personne auguste et sentant un lien d'affection personnelle créé entre lui et eux jusqu'à la fin de notre existence à chacun. Une fois de plus, nous avons un Pape aimable et aussi digne de l'affection profonde de chacun des fidèles dans le monde entier que d'amiration pour ses talents exceptionnels et les vastes connaissances qui lui ont valu une réputation d'homme d'Etat et de savant dès avant le moment de son accession au trône de Pierre.

—C'est très exact, ce que vous dites là, fit une voix qui ne s'était pas encore fait entendre, et c'est justement à cause du sentiment d'affection directe et personnelle que j'éprouve pour le Saint-Père depuis la première fois que nous l'avons aperçu, et à plus forte raison à la suite, à l'entrevue, que j'ai goûté si fort, quant à moi, la dernière fois où j'ai pu le voir, celle de la cérémonie de clôture, lundi matin à Saint-Pierre. A-t-il entonné le **Te Deum** d'une belle voix qui atteignait toute l'église, s'est-il une fois de plus montré à tout le peuple, par-dessus l'autel bas, au moment de l'Elévation, entouré du cérémonial et de la musique aérienne toujours si émouvante? L'avons-nous assez dévoré des yeux pendant qu'il élevait l'hostie sainte au-dessus de sa tête si belle, aux lignes régulières et empreintes de force en même temps que de douceur. Ah! nous sommes bien récompensés d'être venus au Congrès Eucharistique, et celui-ci, entre autres faveurs répandues sur le monde, aura valu une bien consolante popularité à celui que l'histoire appellera, selon moi, Pie XI le Bien-Aimé...

—Bien trouvé, fit le doyen, mais vous oubliez le dernier passage du Pape sur la **sedia** de moindre solennité, sans la tiare et sans les flabelli. C'est ainsi, rappelez-vous, que nous l'aurons vu la dernière fois.

—Oui, j'entends encore les trompettes, et les vivats de la foule, marquant toujours le même crescendo enthousiaste. Je m'étais placé tout auprès des grands bénitiers de Michel-Ange, pour me trouver à l'abri de leurs ailes en cas de danger d'écrasement par la foule. Lorsque le cortège pontifical s'y trouva rendu, c'est-à-dire au moment où il allait tourner à gauche pour disparaître derrière la rouge tenture fermant la chapelle du Saint-Sacrement, le Pape qui bénissait, souriait, remercia même une fois du geste des deux bras ouverts, fit un signe au maître des cérémonies, et les porteurs allèrent tourner près des portes, d'où le Pape se trouva face à l'autel et à la foule, à laquelle il demanda de la main un silence qui ne fut obtenu que peu à peu, après quelques minutes. Puis le visage sérieux, les bras étendus comme pour embrasser l'univers entier, le Souverain-Pontife donna une dernière et solennelle bénédiction à ses chers congressistes, émus de le voir les quitter, probablement, sans doute, pour la dernière fois de leur vie. Puis la chaise sacrée se remit en marche, le Pape se pencha de nouveau à droite et à gauche, il sourit encore avec sa tranquille dignité, un paroxysme d'acclamations éclata sous les hautes voûtes ouvragées, et la tenture se referma, à la fois sur la personne auguste du Chef de l'Eglise et sur la dernière cérémonie du vingt-sixième congrès eucharistique international auquel nous venions d'avoir l'insigne faveur de prendre part.

Et maintenant, voici que la nuit s'avance et que le temps est venu de nous séparer. Ce dont nous avons causé montre bien à quel point nos cœurs sont remplis des grandes choses que nous avons vues, des grandes heures que nous avons vécues. Mais toute faveur impose un devoir, d'appréciation et de reconnaissance. L'un de ceux qui nous sont maintenant dévolus, c'est d'abord d'être meilleurs chrétiens que nous ne l'étions déjà, et secondement de raconter autour de nous, chacun de son mieux, ce qui nous est arrivé, ce à quoi nous avons pris part. Ce sera notre façon de récompenser le bon Dieu, qui nous a fait une si grande faveur en nous laissant venir ici cette année. Je propose donc un vote unanime de remerciements à sa miséricordieuse Providence, et qu'il s'exprime, comme à l'église, par les deux mots les plus éloquents: "Benedicamus Domino!"

—**Deo gratias,** fit toute l'assistance, en se levant pour aller reposer sous l'insigne protection de saint François d'Assise et de sainte Claire, sa sœur prédestinée dans le Seigneur.

QUATORZIÈME LETTRE

Florence la belle.—Cathédrales et musées.—La galerie des Médicis.—Une ville artistique.

Venise, 5 juin.

"Il y aura un mois demain que nous sommes en route, disait ce midi l'un de nous, sympathique homme d'affaires montréalais, à son voisin de table, le pétulant octogénaire dont nous avons déjà parlé. Et celui-ci de répondre: ' Dans un autre mois ce sera fini, et chacun se remettra en route pour le pays, en se demandant si tout cela n'a pas été un long et beau rêve."

Un vrai rêve en effet que notre tournée d'Italie, y compris notre séjour à Rome l'incomparable. La première étape subséquente nous a conduits à Assise, dont nous avons dit hier un mot que le manque de temps nous empêchera de prolonger présentement. Nous en gardons surtout le souvenir de l'antique et poussiéreuse basilique où repose le corps du Saint qui aima Dieu dans la nature et dans la pauvreté, puis également de l'église où repose sainte Claire, autre prodige humain de sainteté austère sans cesser d'être aimable et attirante. Que l'humble annotateur des incidents du voyage n'oublie pas de mentionner le "mois de Marie" chanté par les moines Conventuels de Saint-François, auquel nous avons assisté deux fois avec un intérêt profond, tellement on y fait de beau chant, mâle et grave. Qu'on se figure une chapelle sombre de la vieille basilique, à l'heure où les ombres bleues du crépuscule descendant sur la vallée fertile et ondulée de l'Ombrie: deux ou trois douzaines d'assistants dispersés sur des chaises qu'ils vont se chercher eux-mêmes, non sans faire quelque bruit sur les dalles de pierre: l'arrivée des religieux, jeunes et bien en voix, le chapelet récité, le Saint-Sacrement transporté exprès d'un autre autel, puis les prières chantées en grégorien, avec un art qui fait passer parfois un frisson sur l'âme. Le dialogue des ténors et barytons avec trois belles basses profondes, dans le chant des litanies de la Vierge sur un mode nouveau à nos oreilles, mais très harmonique, a ravi par une gravité impressionnante, et l'on eût souhaité rester un jour de plus rien que pour entendre encore ce mâle concert. Le second soir, clôture du mois de Marie, nous avons vénéré un morceau du voile de la sainte-Vierge...

Mais Florence, **Firenze la bellà**! Nous nous lui sommes tombés dedans avec détermination, le lendemain matin, après une nuit de repos dans

des chambres excellentes, aux belles décorations, premier avant-coureur du goût délicat de tout ce qui est florentin. Dès l'arrivée, au clair de lune, nous avions aperçu en la contournant la merveille de marbres teintés et sculptés qu'est Sainte-Marie-des-fleurs, la célèbre cathédrale du lieu. Nous y sommes donc retournés au petit matin, et demandez-en des nouvelles, à notre retour, à n'importe lequel des membres de la "caravane"... Le baptistère avec ses portes de fer ouvragé représentant des scènes bibliques familières, le plus bel ouvrage du genre au monde entier, les mosaïques de l'intérieur, les proportions de la cathédrale, dont le dôme dépasse en hauteur de trois mètres celui de Saint-Pierre de Rome: les chapelles latérales, la chaire travaillée en dentelle de pierre et en symboles évangéliques, le bas-chœur entouré d'un vitrail circulaire reposant sur une galerie de pierre sculptée, l'évangile disposé sur un ambon tournant, à quelque distance de l'autel, avec des lettres enluminées de cinq ou six pouces de hauteur, et un caractère courant du tiers environ, la messe que célébrait un prêlat, comment tout cela ne nous aurait-il pas jetés tous dans une admiration fortifiée encore par toutes les beautés ordonnées et symétriques, qui échappent à la description, mais rencontraient partout nos regards?

Le campanile, ou clocher bâti à quelques pieds à côté de l'église, est de forme carrée, avec une hauteur de 255 pieds. Il est de marbre de teintes assorties, avec des bas-reliefs de grande valeur; il fut commencé en 1334 par l'architecte Giotto, qui mourut avant que son chef-d'œuvre fût complété. On voit, dans la partie inférieure, des bas-reliefs très nets représentant la création, puis la naissance d'Eve (Eve Côté, comme on sait) puis des instruments représentant les premiers éléments des arts et des sciences, et plus haut sont représentés par des allégories les sept vertus, les sept œuvres de miséricorde, les sept planètes et les sept sacrements. Au-dessus se trouvent quatre statues de saints par façades, ce qui en fait seize, et l'on voit qu'il y a de quoi apprendre là-dessus comme en un gros livre. En Italie, on dirait que les livres sont en pierre et en marbre, sculptés et inspirés des plus hautes pensées. "Vous aviez bien raison, disait un autre à quelqu'un de la bande, nous allons sortir de ce voyage meilleurs catholiques qu'au départ, parce que nous aurons vu les merveilles dûes à la foi et au talent des anciennes générations". Et il n'y a pas grand chose à ajouter à ce verdict, sinon que le catholicisme tend à développer les plus beaux sentiments de l'âme humaine.

La notre ainsi remplie, nous nous sommes dirigés ensuite, par de petites rues charmantes dont mon bon ami M. le docteur Lessard se souviendra

bien, vers l'église de la Sainte-Croix, **Santa Croce**, autre merveille aux revêtements de marbre et aux riches tombeaux consacrés aux grands hommes de la patrie italienne; on trouve là-dedans le Dante à côté de Michel-Ange et Rossini voisinant avec une plaque à Léonard de Vinci, mort loin de sa ville natale, et nombre d'autres œuvres d'art dont certaines nous ont littéralement coupé le souffle. Notre groupe principal (en nombre) avait pris tellement goût à cette succession de merveilles caressant les yeux et l'âme, que les moins ingambes durent les abandonner et rentrer tranquillement à l'hôtel, non sans "faire", en passant, la galerie ouverte de belles sculpture de Michel-Ange, en face du palais des Médicis, puis d'entendre à l'église Saint-Philippe-de-Néri, dont on célébrait le troisième centenaire avec force éclairage électrique, le commencement d'une grand'messe solennelle dont nous , de l'autre groupe, devions prendre **l'Agnus Dei** une demi-heure plus tard, accomplissant le même trajet sans nous en douter. Car la vie du voyageur est remplie d'imprévu et de recommencements.

Les meilleurs marcheurs visitèrent le même jour les musées de peinture et de sculpture du palais des Médicis, qui règnèrent pendant plus de deux siècles sur Florence et le pays environnant, non sans des guerres externes ou internes dont l'histoire retentit encore. Mais en même temps qu'ils guerroyaient, ils n'oubliaient pas les traditions artistiques de leur famille et de leur ville, car Florence revendique avec orgueil la gloire d'avoir donné le jour à des penseurs et des artistes comme ceux que nous venons de nommer et ce ne sont là que quelques-uns des astres formant ses riches constellations. Aussi le palais dit des Uffizi, des offices, a-t-il une réputation mondiale et fut-il visité avec délices par le groupe canadien. On parlera longtemps des beautés artistiques aperçues ici, et du goût délicat qui prévaut en tout dans Florence, que ce soit la ligne de l'architecture, la hardiesse des monuments, les traits féminins mais passons, ou laligne molle du paysage. A ce propos, une promenade en chars à bancs jusqu'à la terrasse qui domine la ville à deux milles environ de distance, avec des bosquets superbes et une très belle reproduction en bronze du David de l'inévitable Michel-Ange, donnèrent aux Québecois la nostalgie de la bonne vieille terrasse, dite Dufferin, la plus grandiose du genre au monde, il faut toujours le reconnaître avec un patriotique orgueil. Mais celle de Florence a bien du charme aussi, et ce sera l'un des souvenirs les plus attachants de notre longue tournée que l'heure admirative et rêveuse que nous y avons passée.

FLORENCE.—Le Baptistère et la Cathédrale.

LA CATHEDRALE DE MILAN.

Le lendemain matin, départ en direction de Venise. Nous nous demandions s'il était possible qu'on eût à nous faire voir quelque chose pouvant enlever la palme que nous avions décernée unanimement à Florence. Il faut éviter les comparaisons en pareil cas; mais quelles rafraîchissantes et incomparables surprises nous réservait la reine de l'Adriatique!

QUINZIÈME LETTRE

Venise la jolie.— En gondole dès l'arrivée.— "Poppé".— La Cathédrale et la place Saint-Marc.—Le Lido et le Pont des soupirs.—Journées d'enchantement.

10 juin 1922

Réveille-toi, Venise la jolie,
Voici venir ton carnaval joyeux.
Comme une reine au bords des flots,
Des flots assise,
Réveille-toi !

Cette romance, et quelques autres sur le même sujet, nous trottaient en tête et flottaient dans nos compartiments de wagon, comme le convoi nous emmenait vers la ville aux gondoles et aux rues humides. Le trajet en lui-même méritait déjà toute notre attention : depuis Florence, le terrain s'élève sans cesse, et l'on pénètre dans un pays de montagnes élevées, auxquelles s'accrochent des villages hardis comme des chèvres. Puis l'on atteint le sommet de la chaîne des Apennins, et l'on commence à redescendre graduellement, deux ou trois heures environ, dans un paysage qui s'aplanit en proportion directe des soulèvements chaotiques que l'on avai traversés jusqu'à Bologne, où l'on ne descend que pour monter dans un autre train. Et c'est bientôt la région vénétienne elle-même, dont l'un des points principaux est Padova, notre Padoue, pays d'adoption et d'apostolat de saint Antoine. On aperçoit d'assez loin l'église aux deux clochers effilés qui lui est consacrée, puis l'université sept fois centenaire, la plus ancienne, nous assure un Padouan, sans excepter celle de Paris, qui vient immédiatement ensuite à ce point de vue. On y compte quatre mille étudiants, et son influence se fait sentir un peu dans tous les pays latins. Nous saluons de loin le sanctuaire du saint si populaire, et nos pensées reviennent avec persistance vers le but prochain de notre voyage : Venise qui n'est plus qu'à quelques minutes de nous. Comment allons-nous en être impressionnés, et un désappointement ne nous attend-il pas ? En attendant, la chaleur lourde de ces régions commence à s'atténuer un peu, sans doute sous l'effet des brises marines que l'on devine déjà voisines, et c'est avec une hâte devenue confiante que nous attendons la grande révélation.

Mais une rumeur extravagante circule bientôt dans nos groupes et passe d'un compartiment à l'autre, où nous sommes installés par huitaines: le guide que nous suivons depuis Naples, M. Berger, sympathique jeune Français discret, courtois et obligeant, aurait dit que dès l'arrivée à la gare nous devrons entrer dans des gondoles pour aller à l'hôtel, car il n'y a pas d'autre moyen de communication dans cette ville étrange. La plupart de nous n'en veulent rien croire : on admet bien le grand canal et de pittoresques promenades : mais de la gare à l'hôpital, voyons, il y a bien des fiacres et des tramways, pourquoi nous raconter des bourdes au moment d'arriver ?

Tout de même, on conservait une inquiétude, et elle ne fut pas dissipée par l'entrée subite du train, après la gare de Mestre, dans une région nettement inondée. Nous eûmes bientôt l'eau de chaque côté, et le train s'avancait à vive allure comme s'il allait tout au bout se jeter en pleine mer. En même temps, on voyait des canaux nombreux, dans lesquels s'avançaient parfois une noire embarcation munie d'une voile et poussée par la rame d'un indiscutable gondolier : qu'allait-il donc nous arriver à la gare ?

Toutes les gares se ressemblent, lorsqu'on change de ville tous les deux jours comme nous faisons depuis près d'un mois, mais celle-ci nous réservait en effet des surprises de première grandeur. Non pas dès l'arrivée elle-même, où nous fûmes d'abord occupés par l'habituelle surveillance des colis, pris en charge par le guide aidé de deux **facchinis** verbeux et expéditifs. Nous prîmes congé amicalement d'une bonne petite "brune enfant d'Italie" aux prochaines espérances maternelles symboliques de la fécondité des familles en ce pays, et que nous avions pris sous notre garde à tous dans le compartiment. A l'arrivée, un jeune époux et futur papa l'avait enlevée délicatement et avec un bonheur mutuel charmant, tandis qu'il nous remerciait en assez bon anglais de nos attentions pour sa compagne. Puis notre caravane s'était à nouveau mise en marche vers la sortie, un peu inquiète cette fois. Quelle sorte de véhicules allions-nous trouver là ? Le plancher usé ne semblait-il pas s'abaisser à mesure que l'on avançait ?

Et puis, patatras ! La rumeur n'avait pas menti, nous nous trouvions en face d'une rue liquide, au bord d'un large canal, avec une douzaine de gondoliers nous offrant l'hospitalité de leurs voitures flottantes. Il fallait tout de suite s'installer en gondoles pour aller à l'hôtel ! Déjà les dames poussaient de petits cris de crainte, mais les hommes se mon-

traient héroïques et y installaient leurs compagnes en attendant de risquer eux-mêmes, un peu plus tard, le fil précieux de leurs jours. Et les barques qui passaient, un petit vapeur même faisant service municipal, nous balancèrent de leurs vagues, moins hautes que celles de l'Atlantique, mais tout de même en pleine ville...

C'était pourtant bien cela. Les bagages embarqués à grands renforts de cris et de "Ma Dio !", les pourboires distribués équitablement par le guide—que notre vieux juge appelle toujours plaisamment "C. P. R."—une coup de rame du **gondolieri** mit chaque barque en marche, et nous voilà voguant par les rues de Venise, entre des rangées de hautes maisons dont la plupart méritent le nom de palais, et dont l'architecture est toujours soignée et très souvent d'une grande beauté artistique. Venise la jolie ! Elle nous gagnait davantage à chaque instant, par son charme étrange, silencieux, et empreint d'une grande fierté de son passé glorieux, que nous étudierons plus tard s'il plaît à Dieu. Mais voit-on nos Canadiens défiler en barques allongées, et d'une forme étrange, noires comme une âme de tory, se suivant l'une l'autre, et échangeant selon la distance des badinages ou des cris de frayeur si la longue rame d'arrière donnait soudain une impulsion un peu plus vive ? Nous n'oublierons jamais cette entrée triomphale, bien qu'un peu lente, dans la ville des doges. Elle nous conduisait à un bel hôtel du Grand Canal, le Regina, en face d'une église au dôme grandiose, Notre-Dame du Salut, que l'on se proposa incontinent d'aller visiter, mais qui s'y déroba jusqu'à la fin : quand il faut noliser un bateau pour chaque petite course à faire, chez le barbier ou à l'église, on en néglige forcément quelques-unes, et plusieurs d'entre nous ne trouvèrent pas moyen de traverser la rue pour aller voir cette belle église, qui date du seizième siècle. Heureusement, il y en a d'autres, et de moins mal situées.

Il serait trop long de raconter par le menu tout ce qui nous arriva à Venise, d'incidents intéressants et agréables, car il n'y en eut pas d'autres. Hôtellerie de premier ordre, personnel obligeant, et gondoles en stationnement juste à notre porte. Il suffit de dire : "Poppé" pour les faire venir. Nous n'y recourûmes pas dès le premier soir, cependant, le guide nous ayant appris qu'il existait un passage en terre ferme par où l'on pouvait faire une excursion intérieure vers la place St-Marc et sa cathédrale renommée. Et le dîner expédié—on dîne à huit heures sur cette partie du continent—nous partîmes en file presque indienne, la rue, **la calla**, qui longe l'arrière du **Regina**, n'ayant guère plus de trois pieds

de largeur. Elle débouche sur une rue ordinaire, coupée de ponts minuscules mais fréquents, sous lesquels passent les gondoles, à leur allure lente. Et par une suite de magasins d'objets d'art dont la délicatesse et l'élégance firent littéralement "délirer" nos compagnes (le franc s'appelle "lire" en Italie) nous atteignîmes bientôt une riche arcade de magasins et de boutiques, puis la place Saint-Marc s'offrit à nos yeux dans toute sa splendeur, et ce dernier mot n'est pas de trop pour désigner la place publique la plus célèbre de l'Italie, si l'on excepte celle de Saint-Pierre de Rome.

C'est un très grand quadrilatère fermé à une extrémité par la cathédrale du même nom, laquelle commencée en 827 ne fut incendiée qu'un siècle plus tard au cours d'une révolte de la population contre le doge, et recommencée en 976, les premiers travaux occupant un siècle environ, après quoi la basilique fut remodelée, dans le style byzantin qu'elle a conservé tout ce temps, avec des mosaïques nombreuses et d'une grande richesse, qui n'ont pas changé sous le regard des nombreuses générations qui les ont contemplées avant nous. A part le couronnement de la Sainte Vierge par son divin Fils et autres scènes purement religieuses, le lion de Saint-Marc joue un rôle considérable dans l'ornementation locale, la ville l'ayant aussi adopté dans ses armes, la patte sur l'évangile, avec l'inscription : **"Pax tibi, Marce, evangelus meus."** On retrouve ce lion bon garçon par toute la ville et sur presque tous les objets qu'on y offre en vente aux visiteurs. La basilique et la place ne sont pas soumises à l'action immédiate des eaux, comme le grand canal et la plupart des avenues de la ville, mais la mer en est cependant si voisine, par le Grand Canal, que les eaux de celui-ci séjournent à chaque printemps sur la place, dans la cathédrale même à quelques pouces de hauteur, et pareillement dans quelques-uns des hôtels environnants. En dehors de cette époque, cette place publique n'est pas "humide" et l'on n'y voit ni canaux ni gondoles. Seulement, le pont des Soupirs est tout auprès, et il suffit d'aller en arrière de la cathédrale, du côté de la mer, pour l'apercevoir, à un jet de pierre environ.

"Passez, gais amoureux, vous qui vivez d'ivresse,
Ne vous arrêtez pas sous le pont des soupirs..."

On sait qu'il servait de passage entre la prison ducale, dont nous avons en frémissant visité les cachots et les oubliettes, et le palais où siégeait le terrible conseil des Dix, devant lequel l'on ne comparaissait guère que pour en recevoir une sentence de mort. D'où les soupirs échap-

pés aux malheureux convoqués à "comparoir". Il y a non loin de là une porte sinistre, par où le "gondolier de la mort" venait chercher les cadavres pour les jeter à la mer. On sort de ces murs sinistres avec un grand soulagement, comme à la fin d'une session parlementaire.

La "caravane" canadienne a établi ses bivouacs place Saint-Marc avec un unanime enthousiasme. Les boutiques et bazars y sont d'un attrait extrême, et la beauté des lieux ne se peut décrire. La basilique a été rénovée, depuis 1071 et presque sans cesse depuis, sur le modèle d'une église de Constantinople, c'est-à-dire byzantine, et l'on assure qu'elle est la plus richement ornementée de toute l'Europe. En tout cas, elle est d'aspect aussi imposant que curieux, avec toutes ses coupoles et ses portes arrondies. Tout auprès est le campanile, immense clocher quadrangulaire surmonté d'une tour en pointe qui atteint 150 pieds de hauteur. C'est un superbe monument, en tout semblable à l'ancien. qui s'écroula en 1902 ayant vu environ quinze siècles d'admirateurs passer autour de sa vieille base. La première pierre du nouveau monument fut bénie par le cardinal Joseph Sarto, qui devint Pape peu de temps après sous le nom de Pie X et dont les Vénitiens vénèrent pieusement la mémoire. On voit aussi sur cette même place quatre colonnes de bronze portant autrefois autant de chevaux de même métal, pris à Constantinople par les Vénitiens lors de la conquête de cette ville en 1204. Ces oeuvres d'art précieuses furent enlevées par Napoléon Bonaparte en 1797. Après sa chute, en 1815, elles furent rendues à leurs propriétaires légitimes. On les a descendues et cachées pendant la dernière guerre, les avions autrichiens ayant plusieurs fois menacé Venise. Notons encore comme sujet d'attention sur la place, la grande horloge de l'autre côté, avec deux automates en justaucorps anciens, maniant chacun un marteau de fer qu'ils abattent sur la grosse cloche, à chaque heure, en comptant bien les coups. Le spectacle de ces deux hommes de fer en mouvement fait tourner à chaque fois les têtes des étrangers qui se trouvent là, et il y en a toujours des centaines ou des milliers selon la saison; et ils se meuvent à l'aise. On les photographie au milieu des pigeons célèbres de l'endroit, qui volètent par centaines autour de l'étranger qui leur jette des mies de pains ou des pois que l'on vend à cette fin, et le photographe ambulant choisit pour vous "frapper" le moment où vous êtes les plus entouré de ces amis ailés. Et à Venise, tout le monde redevient assez jeune pour se prêter volontiers à cet amusement.

La gaieté de la promenade du soir sur la place Saint-Marc a quelque ressemblance avec celle de la terrasse québécoise, y compris la musique qui nous a joué du Rossini, du Verdi, etc., jusqu'au moment où un orage abondant fit prendre la fuite aux musiciens autant qu'aux auditeurs. On en fut quitte pour se réfugier dans les restaurants environnants, où l'on sabra un sirop de grenadine en évoquant les petites bières du vieux Québec. Mais à dire le vrai, on était tous bien heureux de se trouver à Venise, au charme irrésistible.

Conçoit-on que cette ville unique est bâtie sur non moins de 150 petites îles, ne communiquant entre elles, par conséquent, que par des ponts ou des bateaux ? Et cette construction hardie a commencé en l'an 400 environ ! Beaucoup plus tard, Venise devint prospère et puissante par sa navigation, comme nous en voyons d'autres au jour d'aujourd'hui, et ses marchands et ses armateurs s'enrichirent tout en ajoutant aux beautés de leur ville. De là la plupart des nombreux palais qui bordent ses canaux principaux, dont l'un, le Grand Canal, s'étend sur environ trois milles de longueur avec une largeur allant de un à cinq arpents environ, jusqu'au Lido où il s'élargit pour rejoindre la mer. "Il offre au regard, dit une notice, l'un des spectacles les plus attrayants et les plus enchanteurs que l'esprit humain puisse imaginer, par la vue de ses superbes palais et autres édifices de marbre, qui s'échelonnent sur tout son parcours comme les arbres au bord d'une route. Il est sillonné sans trêve par des bateaux à vapeur, des gondoles, des barques de tout genre. On prend environ une heure à le parcourir en entier..."

C'est une heure remplie de beauté comme un jour dans la plupart des autres villes d'Europe, ou comme un mois dans une ville d'Amérique, pourrait-on dire. La promenade en gondole que nous y avons faite le lundi soir nous restera à tous comme un souvenir inoubliable : la soirée était chaude et l'on s'abandonnait paresseusement, rêveusement, à la double caresse des flots et de la brise, aux rayons de la lune jouant sur les grands palais aux portiques de marbres que le gondolier nous désignait parfois d'un mot bref, et à peu de distance, des musiciens chantaient au son de la mandoline, dans leur gondole illuminée de lanternes chinoises coloriées. Et le gondolieri, derrière nous, poussait sa barque d'un mouvement rythmique du torse et de son unique rame. Comment ne pas évoquer tous les grands "noms" qui ont ici vécu, rêvé, soupiré en songeant comme tout passe, Byron, Musset, Lamartine, Browning, il faudrait rappeler tous les arts et toute la pensée humaine. Nous nous sommes conten-

tés de répondre par nos chants à ceux de toutes ces lyres tombées des mains qui les faisaient vibrer; et nos chants nationaux, modulés en chœur discret, tant il y avait de beauté ambiante, nous ont valu un surcroît d'émotion ainsi que de curiosité de la part des autres promeneurs rencontrés, dont plusieurs se préoccupaient peu, et pour la meilleure des causes, des amours anciennes qui ont flotté sur le canal. L'humanité n'a pas changé depuis que le lion de Saint-Marc la regarde passer en posant toujours sa patte de pierre sur l'Evangile..

Que dire encore de Venise? Nous l'avons quittée le troisième jour, en gondole toujours, et soupirant comme des condamnés du Conseil des Dix. Voir Venise et y rester toujours, après avoir fait venir les nôtres.. Il paraît que cela ferait trop de monde, et que l'âme des doges défunts s'y opposerait avec énergie, d'autant que la réputation des familles canadiennes a franchi l'Atlantique selon toute apparence. Je veux parler d'une bonne histoire qui nous est arrivée dans une autre ville, que je voudrais ne pas nommer tout de suite, pour ne pas embrouiller les choses. Qu'il suffise donc de dire qu'un guide improvisé, brave fonctionnaire un peu patelin, un peu finaud, de plus de cinquante ans fatigué, et qui nous a fait visiter un palais historique, a conçu à lui tout seul l'idée que notre groupe—nous étions une quinzaine seulement à ce moment-là—constituait une seule et unique famille, dont M. le juge Ritchie, nécessairement, devait être le père, avec ses 80 ans approchants, et une dame à cheveux blancs, la mère. Les autres durent s'assembler de leur mieux, sans doute, dans la tête troublée du bonhomme, qui nous fit visiter une bibiothèque datant d'avant la découverte de l'Amérique, non sans annoncer aux employés rencontrés, qu'il faisait les honneurs du lieu à "una famiglia del Canada"....

"Una famiglia".... Le cicerone ne croyait pas si bien dire, car jusqu'à présent, grâce au ciel, nous sommes unis et coopérants comme une vraie famille, et l'épithète n'est pas sans être méritée: mais nous rirons longtemps de cette bonne aventure, qui n'est pas sans flatter agréablement notre amour-propre national,

Addio à Venezia: Nous y laissons nos cœurs et plusieurs "lires" placées dans les boutiques de souvenirs: mais ne regrettons rien: plus tard ces menus objets nous rappelleront quelques-unes des heures les plus belles, les plus entourées de paix et de pensée que nous ayons connues en nos brèves existences.

SEIZIÈME LETTRE

Une rencontre à Milan.—Deux bons Canadiens à l'étranger.—Renseignements sur l'Italie.—Un saut jusqu'à Gênes et la frontière.

11 juin 1922

De Venise, nous sommes venus en cinq heures environ à Milan, métropole industrielle et commerciale de l'Italie et la deuxième ville en population. Il y a deux ans nous n'avions pu y arrêter à cause de troubles ouvriers sérieux qui s'y déroulaient alors. Cette année c'est à Bologne que communistes et fascistes se chamaillaient le plus, mais nous n'en avons pas tenu compte et le fait est que les coups de fusil n'avaient pris fin que depuis quelques heures lorsque nous y sommes passés, pour changer de train seulement. On dirait qu'il en va ainsi de la plupart de ces demi-révolutions auxquelles le télégraphe donne tant d'importance: sur place, on y fait peu attention, et personne ne songe à déranger son programme pour quelques têtes chaudes fêlées d'un côté ou de l'autre. Ce sont menues différences de famille qui ne concernent pas les étrangers, et dont ils auraient tort de s'occuper, dans leur vie ambulante et studieuse.

Milan nous a donné l'impression d'être revenus à Montréal: forte population, tramways nombreux, rues animées d'un commerce intense, et pas d'objets d'art locaux, dans les boutique où l'on ne vend que ceux fabriqués à Florence, à Venise et en quelques autres endroits aux spécialités reconnues. Il n'en fallait pas davantage pour nous désappointer un peu: l'âme doit passer avant l'or, et la production vaut mieux que l'échange.

Et pourtant, Milan est la gardienne d'une riche cathédrale, et de l'original de la "Cène" de Léonard de Vinci, deux chefs-d'œuvre que nous avons visités avec respect et admiration. La cathédrale apparaît moins haute un peu que les gravures ne nous l'avaient faite, mais c'est quand même un monument gothique admirable, avec ses milliers de statues finement sculptées dans le marbre, et ses clochetons élancés et ajourés, tout aussi beaux qu'on les espérait. A l'intérieur, un demi-jour amoindri pénètre seulement dans la nef haute et vaste et les quelques chapelles, où n'apparaît d'abord rien de frappant. Mais on admire sans réserve les belles et hardies proportions du grand vaisseau, peut-être le seul monument gothique considérable de toute l'Italie, où le roman et la Renaissance font loi partout, sans parler du byzantin de Venise. Milan donne donc un avant-goût délicat des

grandioses cathédrales de France, où nous attendent sans doute, des émotions nouvelles que nous anticipons avec hâte, au moment où la fin de notre belle tournée d'Italie commence à se laisser entrevoir.

Mais une agréable rencontre nous était réservée à Milan, grâce à un entêtement dont votre humble serviteur ne cherchera pas aujourd'hui à se défendre. Le gouvernement fédéral canadien, ministère du Commerce, a dans Milan un agent commercial dont les rapports, très complets et d'une grande clarté d'exposition, sont publiés chaque mois dans le Bulletin qui paraît sous la direction de l'hon. M. James A. Robb, notre sympathique ministre du Commerce, qui a du resté hérité cette publication de son prédécesseur. Or, pour y avoir suivi depuis deux ou trois ans, le résultat des travaux et des études très documentées de notre agent à Milan, M. Mc. L. Clarke, je m'étais promis à plusieurs reprises de venir le rencontrer dans son antre, et d'examiner un peu cet Anglo-Canadien si expert en relations économiques avec des pays latins. Aussi dès l'arrivée à Milan m'étais -je mis à sa recherche, avec un résultat négatif pour la première tentative. Il en devait aller mieux cependant le lendemain matin, où à la suite de tournées diverses suggérées par des chauffeurs de taximètres, je finis par trouver le No 2 de la rue Cattaneo, et le bureau du ministère commercial du Canada. J'y devais être bien récompensé de tant de peines, car non seulement M. Clark était-il à son bureau, mais de plus on découvre que c'est un jeune homme de trente ans—hélas, où sont les trente ans d'antan?—et comme il est natif des Provinces maritimes, il est resté affable et d'excellente "rencontre" en dépit de ses études dans une certaine "banner province", d'esprit moins large. Par ailleurs, une autre heureuse rencontre nous y attendait, puisqu'un excellent compatriote, M. J.-A. Naud, représentant en Europe latine d'une grande maison de commerce américaine, était de passage au bureau canadien et l'on se trouva du coup très en famille. On s'y trouva même à table, pour le "collazione" du midi, ou le Chianti fut trouvé si bon que l'on convint de se rencontrer de nouveau le soir même, MM. Clark et Naud devant être alors les hôtes de la "caravane" canadienne. Tous deux ne demandaient qu'à rencontrer les compatriotes de passage, et c'est dire tout l'agrément de la rencontre subséquente, où l'on partagea le sel de l'hospitalité au Grand-Hôtel de Milan, où nous étions descendus. Des toasts furent portés et rendus à la patrie absente, à ses gouvernants, aux représentants du Canada en pays étrangers, à leurs succès et aux voyageurs bien inspirés qu'intéressent nos relations économiques avec les grands pays de la Méditerranée. Cela nous valut à tous d'inté-

ressantes conversations et des notions nouvelles sur ce sujet plein d'intérêt. Et de toute façon la journée de Milan nous restera-t-elle en mémoire comme l'une des plus profitables de notre voyage.

Des quelques observations recueillies sur la situation en Italie, il semble se dégager un certain optimisme. Dans le monde politique les éléments modérés prédominent depuis quelques mois, grâce à l'action réfléchie du parti populaire, ou catholique, qui détient présentement la balance du pouvoir, et aussi à l'influence des fascistes, faisant échec aux menées des radicaux et communistes. Les fascistes semblent s'être donné pour mission de réagir contre la diffusion des idées bolchévistes venues de Russie, et y avoir réussi. Ce sont d'anciens soldats improvisés défenseurs de la maison royale, et l'on admet partout qu'ils ont rendu de grands services surtout jusqu'à l'époque des élections, l'année dernière. A ce moment, ils voulurent pénétrer en nombre dans la députation, c'est-à-dire faire élire un chiffre influent de leurs membres, et n'y ayant pas réussi selon leurs désirs, conçurent un dépit qui s'est manifesté à diverses reprises par d'intempestives manifestations de leur force et de leur organisation. D'où certaines provocations envers les communistes, qui ne furent pas lents à riposter, et de cette tension mutuelle sont résultés plusieurs conflits sérieux qui tendent à diminuer, dans le public sérieux, l'estime que l'on éprouvait antérieurement à l'endroit des fascistes. Ces jeunes gens auraient donc compromis leur cause, autrefois excellente, et l'on ne peut qu'espérer qu'ils le comprendront et rectifieront la direction en conséquence, aidant ainsi à la plus complète pacification interne de leur pays.

Quant à l'aspect économique, il est nettement encourageant: la population des diverses provinces s'est mise au travail selon les ressources locales, les récoltes s'annoncent bonnes et l'on enregistre un progrès général, que ne pourra qu'accentuer le resserrement des relations avec l'Angleterre, et mêmes avec la Russie, ententes annoncées dernièrement. Ne prétendons point, cependant, saisir d'un coup d'œil superficiel les données décisives de cette partie du problême européen. L'entente avec la Russie a été diversement commentée en France, par exemple, et il est certain que le sentiment italien ne brille pas d'un amour tendre pour les Français à l'heure qu'il est. Toutefois, le ministre italien Schanzer vient de déclarer que l'amitié franco-italienne est à la base de la politique italienne, et les apparences diplomatiques sont au moins sauvegardées. Il faut savoir se contenter de ce qu'on peut attrapper, dans ces sphères instables.

Un personnage italien important, que votre serviteur a eu l'honneur de rencontrer à son bureau, et qui avait été chargé de l'un des services les plus importants de la conférence de Gênes, celui de la presse mondiale, ne faisait pas mystère de la sympathie de son pays, pour les points de vue anglais, par opposition en certains cas, avec les points de vue français. Différences que nous serions tenté d'exprimer par la formule un peu irrévérencieuse qu'aux yeux des adversaires actuels de la politique française, l'Angleterre aurait des points de vue, et la France un Poincaré. Les paris sont ouverts sur le résultat final, mais en attendant nos amis italiens penchent visiblement pour les points de vue Lloyd-George". "Que l'Allemagne paie, nous le voulons aussi, vous dit-on en ce pays, mais il faut lui aider". "Lloyd-George in a nutshell", est-on tenté de conclure. Aider à l'Allemagne, comme si c'était elle qui a eu le tiers de son territoire dévasté et sa population mâle décimée! Aider l'Allemagne à payer, tandis que ses industriels et ses commerçants accumulent des fortunes colossales dans les banques des pays étrangers, tout en affectant de pleurer sur la ruine équivoque de leur pays, comme Etat. La droiture et la franchise en affaires, comme en relations simplement humaines, semblent avoir déserté entièrement certains pays, mais il paraît qu'il faut tout de même leur "aider", et la France a bien le temps d'attendre, on lui fait suffisamment d'honneur en visitant ses champs de bataille et ses musées d'art!

D'autre part, un Anglais de la catégorie des gens avertis, nous a exprimé l'opinion, au commencement de notre voyage, que les élections générales en Angleterre auront lieu au milieu de l'été en cours, et que lord Robert Cecil sera le prochain premier ministre. Espérons qu'il sait parler français, celui-là, car selon le "Cri de Paris", qui a coutume d'être bien renseigné, M. Lloyd George aurait été presque seul à Gênes à ne pas parler français, et il aurait même avoué qu'il le regrette, "car c'est bien ennuyeux, aurait-il dit, de ne pas comprendre la langue de tout le monde". En effet, tous les autres chefs d'Etat présents employaient notre langue, et seul le premier ministre anglais avait besoin de traîner partout son interprète avec lui. La langue par excellence de la clarté et des bonnes relations internationales n'a pas encore dit son dernier mot.

o o o

De Milan, nous n'avons fait qu'un saut de quatre heures, à grande vitesse, jusqu'à Gênes, située vers le sud, sur la Méditerranée. Nous en conservons un souvenir encore meilleur que de Milan, trop commercialisée. Gênes a pourtant tout près d'un million de population, du moins on nous

l'affirme et il est certain que le populaire y grouille à pleins quartiers. C'est une grande ville échelonnée sur des rochers escarpés comme il y en a tant au long de la mer, et l'on n'y voit qu'escaliers sur escaliers, et ascenseurs publics avoisinant des descentes en tire-bouchon pour le pauvre monde. Les gamins doivent y développer des pattes de chèvres, car ils gambadent là-dedans comme si l'univers entier était fait de même. La gare est voisine du monument à Christophe Colomb, notre découvreur, qui s'appelle ici Cristoforo Colombo: les quelques Chevaliers de Colomb de notre groupe lui ont fait en passant une filiale révérence. Quant au quartier des affaires, il est à deux bons milles plus loin, dans la direction du hâvre, où s'abritent en permanence un grand nombre de navires à voile et à vapeur, car Gênes est le port d'attache d'un commerce maritime considérable avec l'Amérique du Sud, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, etc. Le son des sirènes de transatlantiques arrivant dans le port, ou le quittant pour la haute mer, nous a rappelé notre bon "Montréal" et le moment du retour au pays natal, que nous sommes loin d'oublier ou de dédaigner en dépit de tout ce que nous voyons dans ce vieux pays, que nous allons quitter bientôt pour entrer en France. Notons cependant avant de quitter Gênes sa vieille cathédrale en marbre blanc et noir, dont certaines parties datent du neuvième siècle. On y trouve une chapelle de Saint-Jean-Baptiste devant laquelle tout le monde prie à l'aise, mais à l'intérieur de laquelle les femmes ne sont pas admises. Un guide un peu gouailleur, nous faisant visiter la veille le palais Balbi, nous avait dit que cette chapelle contient quelque chose d'inconvenant, et ce coup de dent donné au prestige catholique avait paru faire un grand bien au bonhomme. Une courte visite sur la place a réduit l'affaire à sa plus simple expression. Il s'agit simplement d'une vieille tradition médiévale conservée jusqu'à nos jours. Saint Jean-Baptiste ayant dû son martyre à la demande d'une mauvaise femme, il a semblé convenable d'en punir en principe le sexe "perfide" tout entier (réclamons ici contre de justes colères la protection de Mlle McPhail, que ses fonctions publiques obligent à être magnanime et protectrice même envers de simples hommes). En tout cas, défense fut faite aux femmes de s'approcher du tombeau de Saint Jean-Baptiste, monument de marbre sculpté, enlevé à Jérusalem du temps des croisades par Godefroi de Bouillon. Des bas-reliefs antiques y rappellent la danse funeste et la décollation du saint, mais sans la moindre inconvenance. Au reste la chapelle est d'une grande richesse, et le bel autel porte un tabernacle doré d'une grande pureté de lignes. Six lampes allumées sont suspendues au-

dessus d'une riche balustrade de marbre veiné de rose, et l'on y voit toujours plusieurs personnes en prière. Au nord de l'Italie en général, soit à Milan et à Gênes, il nous a paru exister une piété plus grande et plus répandue dans les classes sociales que vers le sud, où les églises sont aussi riches en ornementation que souvent pauvres en assistance. Mais Gênes contient des églises dont la richesse de décoration nous a véritablement émerveillés, en particulier celle consacrée à Marie-Immaculée, sous le direction des Pères Franciscains. Et le cimetière ou Campo-Santo, est un grand musée d'admirables chapelles et monuments sculptés. Renoncons à décrire des beautés pieuses et artistiques qui émeuvent profondément l'âme, et qui ne le feraient pas à ce point si le sentiment religieux n'avait inspiré les artistes et les constructeurs. Rien ne peut être pleinement beau en dehors du sentiment essentiel de l'amour et de la reconnaissance que nous devons au Créateur de toutes choses visibles, qui a fait les éléments auxquels nous rendons hommage, en les assemblant en vue de reproduire la beauté de l'œuvre divine sur notre terre imparfaite et fragile.

Et maintenant, **addio à l'Italia**! La frontière française nous attend bientôt à Vintimille, et nous y aspirons déjà avec impatience. Nous n'emporterons pourtant d'Italie que des souvenirs charmés et reconnaissants. Des manifestations grandioses auxquelles nous avons assisté à Rome, le souvenir est gravé à jamais en nos âmes, tandis que les villes que nous avons égrenées ensuite comme les grains d'un rosaire nous sont également devenues chères et familières. Mais il y a terme à tout, et nous avons hâte de nous trouver dans un pays où la langue soit la nôtre, ou les gens nous comprennent et entendent nos paroles. Et puis, l'on dit que la France est si belle, plus belle encore que l'Italie, nous assure-t-on. Comment ne pas l'aimer d'avance et nous y plaire ensuite? Voici déjà la Méditerranée qui nous sourit et caresse de ses belles vagues bleues des rivages qui tantôt seront français. "O Canadiens, rallions-nous..." avons-nous tous chanté à pleine voix dans le wagon que nous habitons depuis Gênes. Et c'est dans cet esprit joyeux que nous avons franchi l'invisible limite qui sépare entre eux les deux pays de rêve que nous aurons parcourus cet été, si la Madone continue de nous si bien protéger.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Arrivée en France.—Des villas et des fleurs.—Nice et la Côte d'Azur.—Une heure à Monte-Carlo.

Nice, 11 juin.

Dans un pareil voyage, les événements et les spectacles se déroulent avec une rapidité vertigineuse tenant du cinématographe. Aussi avons-nous maintenant à changer de pays. C'est de choses d'Italie que nous nous sommes entretenus jusqu'à présent, et dorénavant c'est en France que les pèlerins de Rome passent d'une surprise et d'une émotion à l'autre, sans cependant oublier pour cela les merveilles qu'ils ont pu contempler au pays où fleurit l'oranger.

Mais il fleurit aussi sur la Côte d'Azur, par où l'on pénètre en France au sortir de la Rivièra italienne, dont San Remo est l'un des points principaux et Monte-Carlo un endroit mitoyen où les deux pays viennent fraterniser, avec bien d'autres du reste. Nous avons passé la frontière à Vintimille, heureux d'entrer en France par une porte si belle et si fleurie. On n'a pas plutôt franchi, en effet, quelques kilomètres de territoire français, que les jardins deviennent plus ordonnés, les fleurs plus abondantes et plus vives en couleur. Il y a de vraies avalanches de roses et de géraniums qui pendent au long des murailles ou au flanc des collines, et le reste du paysage est à l'avenant, avec la mer clapotante et dorée d'un côté, et des villas toutes plus belles que leur voisine, de l'autre. C'est ici une sorte de vrai paradis terrestre modernisé, avec des jardins enchanteurs, dans lesquels sont serties les villas les plus élégantes, les plus ornées. Chacun est ici pour jouir de la vie, de la vie sociale et guindée cependant autant que de la nature, qui a un peu l'air d'un ange affublé d'un uniforme de gendarme. "Soyeux heureux, mais selon les règles de l'étiquette". Telle est un peu notre impression première : elle n'empêche en rien la joie d'être ici que nous ressentons tous.

C'est à Nice, après avoir traversé Menton, Beaulieu, Monaco, etc., que nous avons planté notre tente dans un milieu fleuri, dont nous nous souviendrons à tout jamais. Un hôtel de luxe entouré de palmiers et de fleurs, de calme aussi, puisque la saison des touristes est passée, et qu'il n'y a plus que des "caravanes" comme la nôtre à répandre la vie dans les couloirs, et à employer la domesticité. Des employés qui parlent un français chantant, et qui sont polis et obligeants avec les nuances variées qu'on ne

trouve qu'ici, tandis qu'à table nous sommes tombés à double fourchette dans des menus soignés et délicats qui nous ont gagnés à jamais à la cuisine française. Pour aider la digestion, si besoin était, on allait ensuite faire une promenade sur la célèbre "Promenade des Anglais", nom moins populaire aujourd'hui cependant, qu'il ne le fut parfois jadis. C'est une longue allée ombrée de platanes, auprès de laquelle la mer vient battre assez bruyamment une belle plage de galets. Les baigneurs s'y ébattent au long du jour, non sans grâce parfois, et des règlements de police bien inspirés assurent la sauvegarde du spectateur. Il vient cependant ici des nageuses, des pays saxons ou scandinaves entre autres, dont les exploits élégants ou hardis méritent bien l'attention qu'on ne peut s'empêcher de leur donner. Et tout le temps le ressac chante sur les galets, en empoignant les baigneurs à mi-corps d'une étreinte saine et fortifiante.

Après l'arrivée et le souper, nous sommes allés passer par là une heure ou deux de rêveuse promenade, rendue plus belle encore par les accords de la musique municipale, qui dans un kiosque entouré de platanes et de hauts palmiers, rendit un programme fort goûté de la foule populaire qui se pressait tout autour. La lune, en son plein, se levait derrière nous, au-dessus de la coupole du Casino, brillamment éclairé pour quelque bal, la mer chantait, la brise était chaude et embaumée, les couples circulaient sans vergogne, la langue française bruissait partout dans l'air tiède, et il n'était pas un de nous qui ne se sentit, j'oserai dire, riche, riche, même les pauvres scribes esclaves de la "Noiseless portable", à la seule condition que les nouvelles de la famille continuent d'être bonnes, et que la Compagnie du tourisme ne cesse pas de nous trimballer ainsi d'un émerveillement à un autre. Un seul regret subsistait peut-être : celui de ne pouvoir faire venir auprès de nous tous les nôtres et les amis, afin de vivre ensemble ces belles heures un peu molles. On en pourrait nommer plusieurs, toutefois, ayant déclaré avec emphase, en tendant les deux doigts: "Dans deux ans, dans deux ans, entendez-vous, je reviens ici avec ma femme !" C'est cependant à condition que le jambon et les chroniques continuent de se bien vendre.

Bref, après deux jours remplis à déborder, c'est avec des soupirs et des regrets unanimes que nous avons quitté la Côte d'azur, représentée par sa ville principale et à tous points de vue enchanteresse. Que je n'oublie pas, toutefois, de noter en passant l'incomparable excursion en automobile faite dimanche après-midi, en revenant sur nos pas jusqu'à Menton, soit une soixantaine de kilomètres environ vers la frontière italienne, que nous avons effectivement retrouvée, puis franchie pour rire, à pied et sous l'œil

indulgent des gendarmes des deux pays, qui se font face et échangent des cigarettes fraternelles. Souhaitons que leurs relations mutuelles soient toujours aussi pacifiques et inoffensives. On peut bien être moyennement certain que la France et l'Italie n'oublieront plus jamais qu'elles sont sœurs latines et humaines, mais ces frontières gardées par des fusils laissent toujours un peu d'inquiétude au voyageur venu d'Amérique. En tout cas, nous avons éprouvé un vif plaisir à nous retrouver pour quelques minutes en terre italienne, et à essayer sur les vendeuses de souvenirs l'effet un peu émoussé déjà de notre fragile vocabulaire : "Buon giorno, signora, quant è questa cartolina ?" Je ne garantis pas la syntaxe, mais l'effet était toujours suffisant pour nous faire débourser une lire ou deux.

Au grand bonheur de quelques-unes des nôtres, le retour s'effectuait par la corniche basse, et non pas par celle que nous avions suivie pour venir jusque-là, et qui s'appuie, pourrait-on dire, moitié au long d'abîmes insondables, et moitié sur des franges de nuages flottant à la cîme des montagnes. De promenade aussi effarante personne de nous n'avait jamais faite. Quatorze cents pieds juste au-dessus des villages qu'on nous fait admirer, vous savez, c'est ce qu'on peut appeler dominer entièrement une situation Et quand la route côtoie ainsi le vide pendant quarante ou cinquante milles, avec nombre de détours dangereux, où l'arrivée inopinée d'une rencontre vous ferait planer dans les airs pendant vingt minutes avant d'atteindre le fond de l'argument, c'est une impression de cauchemar contre laquelle tous les systèmes nerveux ne réussissent pas à réagir complètement. Il y a donc eu des yeux fermés et des petits cris d'effroi poussés en l'occurrence, tandis que des voix mâles ne trouvaient même plus la force de se faire entendre, surtout au moment des virages, où il semblait qu'on allait descendre à Beaulieu-sur-mer par la voie aérienne, sans autres ailes que celles de la foi, bien ébranlée, hélas, quand le danger menace d'aussi près.

C'est à pareille altitude qu'est situé le village curieux de la Turbie, dont les habitants, au nombre de quelques centaines, forment une population tout à fait particulière, ne descendant de là que dans les plus grandes circonstances. Du reste, ils possèdent église et restaurants, et de quoi d'autre peut-on avoir besoin ? Il s'y trouve une petite terrasse convexe d'où le regard embrasse à la fois la baie et la ville de Monaco, celle de Monte-Carl', (on ne prononce pas l'o, ici) puis Menton, Beaulieu, maint autre endroit célèbre et charmant, que l'on regarde de trois cent cinquante mètres d'altitude. Il y a cependant un funiculaire, dont la petite locomotive

à vapeur monte ici, en soufflant hargneusement, des visiteurs venus d'en bas, pas trop rassurés non plus.

"Voilà quatre-vingt-quatre ans que j'habite ici", nous a dit un bon vieillard qui se trouvait sur la terrasse, en dépit de la petite pluie qui nous y incommodait un peu. Presqu'un siècle ! Le bonhomme s'est battu à Metz en 1870, mais ce ne fut pas long en cet endroit malchanceux, où tant de prisonniers français furent faits, comme on sait. Le bonhomme a vu s'élever toute les villes, aujourd'hui si connues, de la Côte d'Azur, et nous les désignait de son doigt tremblant. "Il n'y avait qu'une seule maison à Monaco, dit-il, avec le château-fort : et voyez maintenant !". Nous regardions, comme depuis le départ, de tous nos yeux, car ce pays est vraiment un Eden privilégié, un long sourire du Créateur, assez gâté maintenant, disons-le, par les casinos et les modes de Paris, mais qui n'affectent en rien les palmiers et les baies capricieuses dans lesquelles chantent partout la mer et le soleil. Et dire que demain nous irons vers le nord, peut-être dirait un Marseillais, jusqu'à Tarascon !

En attendant, visitons Monte-Carlo avec les salles de jeu célèbres de son grand casino. Nous y avons risqué quelques douzaines de francs qui y sontrestés. Mais personne n'a songé pour cela à se suicider.

Nous sommes donc revenus par la route basse, celle qui suit la mer et le chemin de fer, et pendant que nous dévalions entre les villas fleuries des plus riches couleurs, nous levions parfois les yeux, et la tête, vers une ligne blanche qui se perdait là-haut autour des pics monstrueux entourés de l'ouate des nuages qui s'y arrêtent et s'y déchirent en passant. Douze ou quinze cents pieds de haut, c'est haut. Un frisson rétrospectif nous passait sur l'épiderme, ce qui n'empêchait pas chacun de faire maintenant son brave, de suggérer que le chauffeur soit prié de nous y ramener par le premier sentier venu : mais cette proposition ne trouva jamais de secondeur. A l'hôtel—hélas, il s'appelle O'Connor, mais le proprio est M. Géraudy,—un autre souper enivrant nous attendait, après quoi l'on retourna à la promenade et aux attirantes rêveries sur les galets, bercés par le ressac et la musique municipale, qui faisait comme le nègre et continuait de plus belle. Et quelles vastes chambres de riche château français nous attendaient, pour le sommeil réparateur de la nuit prochaine ! Vraiment, ce sont peut-être les millionnaires qui ont raison ....

DIX-HUITIÈME LETTRE

Deux jours à Marseille.—Une aimable réception par la Chambre de Commerce.—Visite de l'Exposition coloniale.—Banquet pour les Canadiens.—La palme à Marseille pour l'hospitalité.

Arles, 14 juin

Le départ de Nice ayant eu lieu dans l'après-midi, nous avons pu continuer d'admirer la Côte d'Azur, avec ses autres plages célèbres, telle Cannes, la belle rivale de Nice, où se tint il y a quelques mois la conférence entre le premier ministre anglais et celui de France, M. Briand, qui ne semble pas avoir eu lieu de s'en féliciter, personnellement. Mais tout a une fin, même les spectacles les plus beaux et les journées les plus ensoleillées; on finit par s'enfoncer vers l'intérieur, pour ne plus revenir vers l'océan qu'à Toulon, port d'attache de la marine de guerre française. La nuit nous y empêcha cependant de rien voir, sauf la gare et, disons-le en passant, le buffet, où plusieurs coururent faire des emplettes de circonstance, fruits, chocolat, limonades, en vue de célébrer de notre mieux une fête de famille imprévue au milieu de notre groupe : celle du vingt-huitième anniversaire de mariage de deux de nos pèlerins les plus estimés, M. et Mme P. Legaré, négociant de Charlesbourg. Cet anniversaire tombant le jour même du voyage de Nice à Marseille, il nous fut impossible de le célébrer avec l'éclat que tous auraient voulu, mais du moins pendant les quinze minutes d'arrêt de Toulon, des toasts à la limonade furent-ils portés de tout cœur, et des témoignages non équivoques d'estime et d'amitié furent-ils donnés aux sympathiques "jubilaires", qui fêtaient aussi en leur cœur, du reste, le troisième anniversaire du mariage de leur fils, célébré le jour même des vraies fêtes jubilaires, en 1919. Et voilà comment, tout en traversant les plus beaux pays d'Europe, nous savons rester Canadiens de la meilleure façon.

A l'arrivée à Marseille, vers dix heures du soir, nous attendait, sur le quai de la gare, l'heureuse surprise de retrouver notre bon directeur spirituel jusqu'à Rome, le R. P. V. Lault, supérieur des Pères du Saint-Sacrement à Montréal, qui avait quitté Rome la veille, après avoir assisté à la proclamation par le Pape de l'héroïcité des vertus du fondateur de l'Ordre, le Bienheureux P. Eymard. Double motif d'être heureux de nous retrouver ensemble, et c'est en oubliant toutes nos fatigues que nous arrivâmes, en pleine Cannebière, à l'hôtel Bristol, où nous étions attendus. Il n'était plus

que de se débarbouiller et de dormir profondément, en vue des événements du lendemain, qui nous réservaient les plus intéressantes surprises.

Oui, de grosses surprises nous attendaient à Marseille, dont la première tout de suite à l'arrivée, sur le quai de la gare, et alors même que nous étions à demi ahuris, tant par le plaisir de retrouver inopinément notre bon directeur spirituel, que par la fatigue et la poussière du voyage. Réunis en couvée autour de notre amas de bagages, selon le rite obligé de chaque nouveau trimballement, nous fûmes abordés par une couple de messieurs courtois, qui s'étant présentés comme représentants de la Compagnie de l'Exposition des colonies françaises en cours dans la ville, nous y souhaitèrent la bienvenue en se mettant à notre disposition pour la visite des pavillons le lendemain. Au surplus, ces délégués nous laissaient voir une lettre de chaude recommandation qui leur avait été adressée en notre faveur par la Compagnie française du tourisme, à Paris, dont la sollicitude cent fois constatée prenait ici cette forme nouvelle. Je crois bien que ce fut votre serviteur qui se trouva placé pour jeter sur tout cela un regard rapide, et remercier en deux mots, jusqu'à voir. Mais nous prenions dès ce moment, de l'esprit d'entreprise et d'organisation civique des Marseillais, une impression favorable qui ne devait faire que grandir, ainsi qu'on le verra par la suite.

Petit déjeuner pris, le lendemain matin, nous voulûmes commencer les opérations par la visite de la cathédrale. Disons tout de suite que ce penchant que nous avons acquis est basé sur une double cause : d'abord, nous constatons à chaque fois qu'un bout de prière ne nuit en rien à la paix de notre âme ni aux agréments du voyage, remarquablement heureux jusqu'à présent. Secondement, il est rare que l'église visitée ne recèle pas, soit des beautés d'architecture, soit quelque statue ou tableau de valeur, dont la vue est une vraie délectation.

Les surprises d'art ainsi goûtées au cours de nos randonnées resteront parmi nos plus belles émotions de voyage. Et à dire le vrai, ce serait un bien pauvre voyage que celui qui laisserait de côté les rafraîchissements spirituels et les satisfactions artistiques que les moins experts trouvent dans la maison de Dieu, qu'elle soit à Rome, dans mon village, ou dans le vôtre. Je puis bien dire qu'en écrivant ceci, j'ai dans l'esprit un souvenir charmé de telle église canadienne de campagne, entrevue il y a peu d'années au moment d'entendre le discours d'un grand homme public canadien, qu'il n'est peut-être pas nécessaire de nommer plus clairement, non plus que son lieu natal. Puis-je ajouter que, pour me reposer tantôt de ce bout de tra-

vail, je compte bien aller dire à l'église voisine un **Pater** devant une grande peinture représentant le Sacré-Cœur, debout dans une pose majestueuse devant un trône bas à belles lignes romaines, tableau que j'ai découvert et qui m'a conquis au point que je suis au désespoir de n'en pouvoir emporter une photographie, fût-elle sur une simple carte postale. J'en ai maintenant pour des années à me souvenir de l'image du Sacré-Cœur, telle que peinte dans cette petite ville de Provence, en 1865, par un artiste à peu près inconnu. Et c'est pourquoi je remercierai toujours notre vénérable compagne de pèlerinage, Mme Smith, née Canadienne-française, de m'avoir emmené fermement, hier matin, dire ma prière à l'église Sainte-Perpétue de la bonne ville de Nîmes, dite "la Romaine" et qui le mérite bien.

Mais revenons à Marseille. Croyez-moi si vous pouvez, il y faisait froid ce matin-là, grâce aux efforts indiscrets du mistral, ce vent de mer qui vient de si loin qu'il ne sait plus s'arrêter. Il ventait à déconcerter les habitués du Nordais de la Basse-Ville, aux jours de novembre. Et ce vent charriait de la poussière et des morceaux de rocher d'inquiétantes dimensions. Les petits tramways numérotés qui passaient, en baissaient l'épaule comme un taureau qui va foncer. Nous eûmes tout de même le courage de monter dans l'un d'eux, et celui encore d'offrir en payement au conducteur des monnaies de papier de Nice, qu'il refusa avec indignation. Du reste, celui qu'il nous rendit lui-même en échange de nos bons papiers de cinq francs—pas de monnaie métallique depuis la guerre,—n'a pas cours en dehors de la région provençale, dont Toulouse marque la limite nord, à peu près. On pourra toujours manger du cassoulet toulousain, si le reste nous est refusé, mais c'est un peu gras pour la saison.

Avant d'arriver à la cathédrale de Marseille, située au loin, sur une élévation dominant la mer, nous aperçumes le "Port Vieux", qui n'existe que depuis 2,500 ans environ, et ne sert plus qu'à abriter des yachts de plaisance ; puis le célèbre château d'If, rendu immortel par le roman "Monte-Cristo" d'Alexandre Dumas. C'est là que le romancier avait placé son héros, enfermé pendant dix ou quinze ans dans la forteresse qui s'y trouve encore et s'évadant un jour avec je ne sais combien de centaines de mille francs, en s'écriant : "Le monde est à moi", ce qui était vraiment "un gros contrat", comme on dit au parlement. En tout cas, le château d'If est célèbre parmi toutes les bonnes âmes qui aiment à pleurer amèrement sur des malheurs fictifs. Et ce dernier mot nous remet en mémoire quelques vers en "if" rimés sur notre sujet actuel, et qui nous trottaient en tête en regardant le dit château. Ils sont tirés d'un vieux recueil :

"Nous fûmes donc au Château d'If,
C'est un lieu peu récréatif
Défendu par le fer oisif
D'un vieux soldat rébarbatif
Dont le regard un peu craintif..

Mais abrégeons :

Ce fait, d'un pas expéditif
Nous revînmes en notre esquif,
En murmurant d'un ton plaintif :
"Dieu nous garde du Château d'If !"

C'est aussi ce que je vous souhaite, en ajournant cet entretien.. rétrospectif, pour descendre à table d'hôte absorber un morceau de rosbif.

* * *

La cathédrale neuve de Marseille, qu'il ne faut pas confondre avec Notre-Dame de la Garde, située sur une haute élévation dominant la ville et ses environs, la cathédrale est un grand vaisseau byzantin en forme de croix et non encore terminé. Il y faudra dépenser une quarantaine de millions de francs, et ce sont les fonds qui manquent le plus, ces années-ci. Ce n'est donc pas un temple riche, en dépit de ses proportions, vastes et belles, et de quelques grandes mosaïques de voûte fort plaisantes à l'œil, même après qu'on a vu le Latran et Saint-Marc de Venise. Elle contient une statue de Saint-Antoine de Padoue que nos dames en particulier ont admirée sans réserve. Après une tournée assez longue nous avons quitté les lieux, non sans que notre M. le curé Lefebvre n'eût engagé conversation avec un prêtre du lieu, qui allait commencer l'instruction du catéchisme à une trentaine de petits garçons. Puis nous retournâmes au dehors, où le sable continuait de former des tourbillons mistraliens qu'on ne réussit pas à éviter entièrement. Il se trouve-là l'ancienne cathédrale, à moitié démolie par les siècles, où subsiste un autel du cinquième siècle, je crois, et mainte autre vénérable vieillerie. A l'entrée, un prêtre procédait au baptême de deux enfants, frère et sœur, dont l'un, âgé de huit jours et l'autre de plus de deux ans. La gardienne qui nous guidait avec une érudition étonnante et simple, nous expliqua les faits. Lorsque l'aîné fut né, et que l'on fût prêt à la cérémonie quelque temps plus tard, la maman fut prise d'une maladie qui lui dura un an environ. Alors, le petit dût (?) se passer du sacrement. Mais

lorsqu'elle fût rétablie. il lui en survint un autre, ainsi qu'il arrive dans les familles bien administrées. "Je ne perds pas de temps, je me relève, et.. il en arrive un autre." Bien des mamans canadiennes pourraient reprendre fièrement ce dicton populaire. Il arriva donc que lorsqu'on fût enfin prêt à faire baptiser le numéro 1, il y avait un numéro 2 qui réclamait le même service. "Some" cérémonie, eût pu dire l'heureux père. Double parrain, double marraine, et sans doute, double bedeau à satisfaire. Par ailleurs, que l'on veuille se détromper si l'on croit qu'un diablotin de deux ou trois ans se laisse laver et "saler" comme un nouveau-né. Loin de là, y a du "kickage en masse", comme dirait Châteaubriand. Et du hurlage aussi, quand l'eau lustrale lui lustre dans le dos. Au fond, vive la bonne vieille méthode canadienne.. et catholique, du premier jour ou du lendemain.

Qu'avons-nous bien fait ensuite ? Un bon tramway survint au bout d'une couple de jours et nous ramena vers la Cannebière, qui ressemble comme un frère à toutes les avenues commerciales des autres grandes villes françaises ou d'ailleurs. Le reste de l'avant-midi fut employé par chacun à sa guise, qui flairant les librairies, qui magasinant, qui se reposant à l'hôtel. Car nous avions décidé de ne visiter que durant l'après-midi la grande exposition coloniale à laquelle nous avions été invités très aimablement dès l'arrivée, de la part de la direction.

Mais une autre attention nous attendait dès avant celle-là. Nous fûmes informés par le propriétaire de l'hôtel, dont il sera reparlé plus loin, que certains officiers supérieurs de la Chambre de Commerce de Marseille désiraient rencontrer les membres de la délégation du Canada, afin de les entretenir du port de Marseille et des développements considérables qu'il est question de lui apporter. Vers deux heures, donc, secouant courageusement l'envie de faire la sieste qui règne dans l'air en ces parages "de tous les côtés au soleil exposée", la partie masculine du groupe se présentait à l'édifice de la Bourse, situé en face de notre hôtellerie. Nous y étions reçus à l'instant par M. Henri Brenier, directeur des services de la Chambre de commerce, robuste Marseillais, approchant de la cinquantaine comme beaucoup d'autres jeunes gens, ayant séjourné une quinzaine d'années dans les colonies françaises et un peu moins longtemps en Angleterre, de sorte qu'il put parler anglais avec une parfaite aisance à ceux des nôtres, au nombre de deux, pour qui le français n'avait que des mystères. Et nous commençâmes vraiment de nous instruire sur Marseille. M. Brenier ne fit alors, il est vrai, que nous souhaiter la bienvenue, et prendre avec nous un nouveau rendez-vous à cinq heures trente, sur les terrains de l'exposition, afin de

nous expliquer certains graphiques et plans que nous y trouverions. Et nous prîmes congé, pour nous rendre d'abord à l'exposition puis au dit rendez-vous, pour ne pas employer l'horrible anglicisme "appointement". qui a tant de cours chez nous.

Un tramway nous amena donc à l'exposition coloniale, en un trajet d'un grand quart d'heure, parmi de larges avenues plantées, je dirais même "voûtées" de beaux platanes, sous lesquels on passe à l'ombre et dans la plus agréable fraîcheur. Et nous nous trouvâmes bientôt dans l'enceinte cherchée, dont les proportions et les agréments nous frappèrent tout de suite très favorablement. L'allée principale, et celles qui convergent à cet endroit, étaient remplies d'une foule affairée, allant de l'un à l'autre des grands pavillons que l'on voyait en un bel ensemble, et dont la salle des fêtes fermait au loin la perspective. Voici les noms de quelques-uns de ces édifices : ministère des colonies, Art provençal, Algérie, Tunisie, Indochine, Afrique Occidentale, Maroc, Afrique Equatoriale, Cameroun, Madagascar, protectorat ou mandat, de la Syrie, etc., etc. Puis des bosquets, des kiosques à musique, des pièces d'eau, des avenues baptisées du nom des grands colonisateurs français comme Colbert, Dupleix, Richelieu, de Lesseps, Brazza. On remarquait aussi des voitures à la japonaise, dites **Jinrikishas**, traînées par des coureurs annamites ou indochinois, parlant très bien le français. Au pavillon de Madagascar, se tenait une jeune fille malgache vendant des brochures descriptives, et comme je lui demandais plaisamment si nous ne pouvions pas lui aider à chasser les Français de son pays, elle répondit sur le même ton, et de façon toute gracieuse : "Mais non, nous aimons bien les Français, ils sont très bons pour nous." Et j'abandonnai mon projet d'intervention pour ce jour-là.

Le palais de l'Indo-Chine a coûté deux ou trois millions de francs, si je me souviens bien, et il est l'un des plus remarquables qui se soient vus en pareil cas. C'est une reproduction fidèle du célèbre temple d'Ang-Kor, dont Pierre Loti parle longuement dans un livre qui porte ce nom pour titre. L'original, en Indo-Chine, est d'une richesse dont on ne se fait pas idée, avec ses hautes tours, ses approches superposées, ses murs recouverts de lamelles d'or pur sur toute l'étendue du vaste édifice ; l'une des merveilles du monde, en un mot. A Marseille, il comporte à peu près les dimensions de l'hôtel du gouvernement, à Québec, révérence gardée, et l'on y a aménagé des salles remplies des produits de la flore ou de l'industrie de ce grand pays, qui nous a émerveillés par l'art curieux des meubles riches qu'il contient et par l'exposition des produits de ses forêts et de ses champs. M.

Brenier devait me parler plus tard d'une grande compagnie de navigation fluviale, et comme je lui demandais si le vieil ami du Canada récemment décédé, M. Léon de Tinseau, n'en était pas le président, il me fut répondu affirmativement. Le romancier avait fait là-bas une couple de voyages officiels, dont il est parlé dans l'un de ses livres, et je connaissais à Paris son bureau permanent à la direction de la compagnie, très prospère, dont il suivait attentivement les progrès. J'ai été heureux d'évoquer ainsi inopinément le souvenir d'un fidèle et célèbre admirateur du vieux Québec et du Canada français.

L'Afrique occidentale offre un autre pavillon de dimensions considérables, sous la forme d'un fort indigène, à la tour principale haute d'une centaine de pieds, toute hérissée de pointes pour en défendre l'accès à l'ennemi, et l'on y trouve des villages où les habitants se livrent devant le visiteur à d'intéressants travaux agricoles ou industriels. Le fait est que presque chacune de ces colonies est plus grande en étendue que la France elle-même, et comme elles sont au nombre de sept ou huit, on voit que la mère-patrie n'a pas à rougir de ses possessions coloniales. On sait du reste que ce qu'on pourrait appeler l'empire français vient immédiatement, en ordre d'importance, à la suite de l'empire anglais. Cette visite marseillaise constitue pour nous, en tout cas, le plus éloquent et le plus complet résumé possible des vastes ressources coloniales françaises, et l'on ne peut que féliciter en toute sincérité les autorités marseillaises d'avoir entrepris, et si vigoureusement réalisé, cette excellente initiative.

Mais ce n'était pas la seule que M. Brenier avait voulu mettre sous nos yeux. Accordant aux pèlerins canadiens la même importance, et les mêmes attentions qu'aux trente-deux banquiers américains qui ont passé ici la semaine dernière, M. Brenier souhaitait nous faire saisir clairement l'importance du port de Marseille, ainsi que les détails du grand projet de canalisation vers le Rhône, qui doit décupler le trafic maritime du grand port français de la Méditerranée. Nous ayant rejoints à l'heure dite, au pavillon du Commerce et de la Syrie (mandat français), et nous ayant amenés dans une salle où se trouvent des cartes, plans et graphiques représentant Marseille et le pays environnant, il eut vite fait de nous faire comprendre la grande idée en cours de réalisation. Essayons d'imiter sa clarté d'exposition : Marseille est située au bord de la mer, comme on sait, mais ce qu'on sait moins, c'est qu'à une vingtaine de milles en arrière, dans les terres, se trouve un lac d'une dizaine de milles de diamètre, appelé étang de Berre. Supposez maintenant un canal reliant ce lac au port

maritime, et voilà vos marchandises en route vers le Rhône, qui débouche à vingt milles plus loin environ. Or, l'étang de Berre et l'embouchure du Rhône s'avoisinent et se font face, de sorte qu'en sortant de l'étang par un débouché naturel, déjà existant et capable de tout laisser passer, vous n'avez plus que de faciles travaux de jetées à faire pour protéger vos barges, péniches et chalands de transport jusqu'à leur entrée dans le Rhône, et sans que les vagues de l'océan aient pu les menacer. Et voilà vos marchandises rendues dans le Rhône, où il n'y a plus qu'à les tirer vers le nord. Jusqu'où ? A Lyon d'abord, puis toujours plus haut jusqu'à Châlons-sur-Saône, où existe déjà un canal du Rhône au Rhin, et vous voilà bientôt à Strasbourg, puis en Allemagne, puis au port de Rotterdam, en Hollande, etc. En un mot, vous avez traversé, à petits frais, du fret de la Méditerranée jusqu'à la mer du Nord, en passant à travers le continent, et évitant les 2,000 kilomètres nécessités par le grand détour de Gibraltar, au sud de l'Espagne. Que si l'on se souvient ensuite que dire Rotterdam, c'est dire Cherbourg, Londres, Liverpool, etc., qui sont à faible distance et couvrent le reste de l'univers de leurs lignes de transport, on aperçoit dans ses grandes lignes le projet vraiment grandiose auquel s'est attachée la Chambre de Commerce marseillaise. La prépondérance ira toujours au port maritime, offrant le plus long transport à meilleur marché, et c'est toujours par eau que l'on transporte au moindre taux. Nous sommes bien placés, au Canada, pour bien saisir cette dernière affirmation, si l'on se reporte au projet américain de développement hydraulique du fleuve Saint-Laurent, qui ressemble presque en tous points au projet d'aménagement du Rhône, décidé ici en principe comme le nôtre du reste est décidé en principe dans la république voisine. Et nous aurons bien du mal à nous y opposer, car il y a en jeu l'une des grandes lois naturelles, celle de l'intérêt supérieur du plus grand nombre, ou l'utilisation logique des grandes forces mises par la nature à la disposition de l'homme.

Peut-être me pardonnera-t-on de citer maintenant quelques extraits, tant des paroles de M. Brenier (cette causerie d'une demi-heure fut par lui prononcée en anglais pour éviter la traduction à quelques-uns) que d'une brochure préparée par lui sur le même sujet:

"Quand le premier effort sera terminé, c'est-à-dire dans cinq ou six ans, la Chambre de Commerce de Marseille aura assuré le passage pour des chalands de 1,200 tonnes de portée en lourd, c'est à dire le maximum de ce qui pourra circuler éventuellement sur le Rhône, complètement aménagé. Quand aux vapeurs de mer, des cargos de 12,000 tonnes de portée en lourd,

c'est-à-dire d'une puissance commerciale incontestée, pourront entrer dans l'étang de Berre. Le canal du Rhône, élargi et approfondi dans le tunnel, permettra des communications faciles et rapides avec Marseille, qui restera forcément, avec ses 6 à 700,000 habitants l'agglomération-mère de cette grande banlieue, la distance à couvrir n'étant que de douze kilomètres. On peut parfaitement imaginer des communications par ferry-boats pour voyageurs, mûs électriquement à travers le tunnel. De même, les marchandises ne seront pas transportées seulement sur des chalands, mais sur des wagons placés sur pontons, avec des raccordements par rails à Marseille d'une part et Martigues à l'autre bout, dégageant d'autant les gares très encombrées de Marseille. On peut donc dire sans exagération que le développement maritime et industriel de la vieille cité phocéenne, qui avait déjà disputé, il y a vingt-cinq siècles, le sceptre maritime de la Méditerranée à Carthage, rivale de Rome, est assuré pour un avenir indéfini."

Ainsi soit-il, car l'esprit d'entreprise de nos amis de Marseille mérite bien d'être couronné d'un entier succès. Nous en avons été d'autant plus frappés, pour notre part, que l'on est plutôt porté chez nous à partager le préjugé américain sur l'apathie et l'incapacité de réalisations matérielles des vieux peuples du continent européen. M. Brenier, bien connu dans le monde politique pour les vibrantes réponses en anglais et en français qu'il a faites au livre antifrançais de J.-M. Keynes, dans le **Times**, le **Manchester Guardian** et le **Journal des Débats**, nous permettra de le remercier de nouveau ici des attentions si instructives qu'il a eues à l'endroit de la modeste délégation canadienne, traitée par lui exactement comme les grands banquiers américains passés peu de jours auparavant. Et nous passons maintenant au récit d'une autre amabilité, de nature moins austère si je puis dire, dont nous fûmes l'objet le soir même, toujours grâce à la sollicitude discrète des deux grands organismes qui nous ont pris sous leurs asiles, le **Pacifique-Canadien** d'abord, puis la **Compagnie française du tourisme**, dont le conseil d'administration réunit les chefs des principaux chemins de fer, lignes de navigation, transatlantique et autre, industrie hôtelière, etc., etc., de sorte qu'il semble impossible de voyager en Europe sous de plus favorables auspices et que nous sommes tous unanimes à nous en féliciter.

Une attention nouvelle nous attendait le soir même, sous la forme d'une invitation de la part du propriétaire de notre hôtel Bristol, M. Peysson, à prendre le dîner avec lui, en dehors de la ville proprement dite, dans une

propriété qu'il possède au long de la Corniche, c'est-à-dire au bord de la mer, et qui s'appelle, nous disait-on, l'hôtel de la Réserve. Il s'agissait donc d'un endroit hautement fashionable, où l'on avait reçu tout récemment les visiteurs américains, et où il ne semblait que juste à nos hôtes que les visiteurs Canadiens eussent à leur tour les honneurs d'une chaude réception. Comment nous y refuser? Du reste, personne n'en avait envie. "Nous fûmes donc..." non pas au château d'If, qui est comme on sait un endroit peu recréatif, mais au rendez-vous, fixé à un troisième hôtel du même M. Peysson, qui en possède comme cela une demi-douzaine en divers endroits et passe pour l'un des gros millionnaires de la ville, détail qui commençait à nous intéresser. Nous nous rendîmes donc à l'hôtel de Noailles, qui est d'un luxe que l'on pourrait qualifier d'exagéré, si le bon goût n'y était aussi représenté partout. Dans une salle dite provençale, notre hôte fit déboucher une bouteille ou deux de son meilleur Porto, qui fut dégusté avec conviction, et après un toast aimable en notre honneur auquel il fut brièvement répondu la "caravane" se rendit prendre place dans de grandes voitures automobiles qui attendaient à la porte. Et de voguer vers la "Réserve," non sans s'arrêter en passant devant une ou deux des attractions historiques qui nous avaient échappé durant la journée, à cause de l'Exposition. Ainsi vîmes-nous le monument dit de Longchamp, qui fut inauguré par Napoléon III et derrière laquelle s'étend un parc à la Versailles contenant un grand jardin zoologique, puis plus loin un antique château entouré d'un vieux parc, et finalement le Prado, longue et majestueuse allée plantée de platanes d'un effet imposant. Quelques minutes encore nous rendirent à la fameuse "Réserve", grande hôtellerie de luxe où nous devions avoir la surprise d'être reçus par un ancien Montréalais, M. Peclet employé au Ritz avant la guerre et devenu gérant de cet hôtel de M. Peysson. Nous nous trouvions donc, en famille et il n'y avait plus qu'à nous confier à la plus généreuse hospitalité, dont il serait superflu de raconter le détail. Qu'il suffise de dire que le dîner fut pris dans un balcon vitré, le temps étant trop frais, par extraordinaire à Marseille, pour qu'on pût manger au dehors avec confort. Et comme l'on entamait le potage, aux pois naturellement, l'orchestre voisin nous donna à tous comme une scousse électrique en attaquant l'air de "Vive la Canadienne": comment, après cela, aurions-nous manqué d'entrain et d'appétit? Et comment ne pas nous rappeler aussi avec quelle vive appréciation nous dégustâmes un peu plus tard un vin spécial, dit de **l'Enfant-Jésus**, à cause d'une dévotion des paysans qui cultivent ce clos particulier, pendant

que le même excellent orchestre jouait avec art la "Berceuse de Jocelyn" ou l'Ave Maria de Gounod ? C'était vraiment trop de prévenances, et lorsqu'arriva le moment du dessert l'un de nous se fit spontanément l'interprète de tous pour offrir nos remerciements à notre hôte généreux. Ce fut M. H. Delorme de la maison Laporte, Martin & Cie, de Montréal, qui eut cette heureuse inspiration et s'en acquitta dans les termes les plus heureux. auxquels tous applaudirent chaleureusement. Mais notre hôte souhaitait ajourner un peu le moment des discours, et se contenta de remercier M. Delorme en priant que l'on attendit sa réponse au moment du café, après la visite des grands jardins attenant à l'hôtel. On s'en alla donc aux jardins, suspendus comme par magie au-dessus de la mer qui se brise en chantant à leurs pieds. C'est un vaste terrain aménagé en bosquets, plates-bandes et pièces d'eau, avec un éclairage électrique colorié donnant des effets magnifiques. L'endroit est ordinairement le rendez-vous favori des Marseillais des classes fortunées, qui y passent volontiers les lourdes nuits de chaleur en dégustant musique, sirops ou bières légères. Ce soir-là, cependant, la fraîcheur gardait tout le monde à la maison et il y avait peu de visiteurs. On remonta donc après la promenade dans le grand salon doré, où le café et les liqueurs furent servis sur une grande table, ce qui rentrait dans nos meilleures habitudes de voyage. Coupe de champagne en mains, on entendit alors M. Peysson prononcer les paroles les plus hospitalières à l'égard du Canada et des Canadiens qu'il était heureux de saluer tous en notre personne, en son nom, et celui de Marseille, en évoquant nos grands ancêtres communs Jacques-Cartier et Samuel de Champlain. "Mon frère M. Delorme", avait dit notre hôte en commençant. Il incombait maintenant à d'autres d'exprimer les sentiments de tous, et le sort tomba sur M. le juge Ritchie et votre humble serviteur, qui tâchèrent de se montrer à la hauteur des exigences de la situation et proposèrent la santé de la France, qui fut bue aux accents de "Jadis la France sur nos bords", si bien appropriés à la circonstance. Et comme l'orchestre était toujours là, une sauterie mi-canadienne, mi-marseillaise, s'improvisa pour la grande joie de la jeunesse des deux groupes présents. Puis le moment du départ étant arrivé, l'on se retrouva dans les grandes voitures, jurant que nulle ville au monde ne possédait comme Marseille le sens de l'hospitalité délicate et généreuse. Ainsi qu'on avait essayé de l'exprimer dans les discours, ce sont les hommes qui font les villes, et nous ne nous étonnerons jamais plus de l'esprit d'initiative et de "go-ahead" qui distingue Marseille, maintenant que nous avons vu à l'œuvre quelques-uns de ses principaux citoyens.

Nous sommes partis le lendemain matin pour Arles et Nîmes, où nous attendaient des spectacles nouveaux et des impressions bien différentes; mais en voilà au moins assez pour le jour d'aujourd'hui.

P.S. Pour l'intelligence des lignes qui vont suivre, un mot d'explication s'impose peut-être. C'est que, depuis hier matin je suis seul à Nîmes, y étant resté écrire les pages précédentes, après le départ de la "caravane" canadienne pour Toulouse. On comprendra facilement que les événements de Marseille ne m'avaient pas laissé beaucoup de temps pour venir converser avec mes indulgents lecteurs du "Soleil". Et j'ai cru devoir profiter de la tranquillité hospitalière de l'hôtel du Luxembourg, à Nîmes, (ne parlons pas de sa cuisine, de peur d'être accusé encore d'excès gastronomiques) pour mettre un peu mes notes à jour. C'est fait tant bien que mal, mais il me reste maintenant à parler d'une aventure assez rare, à laquelle j'ai assisté cet après-midi à titre de spectateur assez énervé, il faut le dire: une corrida, ou combat de taureaux, espagnols comme leurs bourreaux, qui a eu lieu dans les grandes arènes romaines de Nîmes. Je n'avais pas fait exprès pour me trouver ici le même jour qu'était donné ce spectacle à 25 francs la place de "Toril", mais m'y trouvant par hasard je me suis laissé entraîner à y assister. D'où l'imparfaite description que je vais maintenant essayer d'en faire.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Combat de taureau comme en Espagne.—Une aventure "secouante".—Les arènes de Nimes et 12000 spectateurs.—Impressions de "corrida."

Nîmes, 18 juin.

La "Marche du Toréador" de l'opéra "Carmen", frappe encore mes oreilles, au moment où je commence ces lignes dans ma chambre d'hôtel, après neuf heures du soir. Elle est rendue sur la place ou esplanade voisine, dans le kiosque à musique où joue ce soir la troupe de la garnison locale, en bleu horizon. Cet air, évidemment populaire ici, on l'a encore joué cet après-midi dans les arènes, devant douze milles personnes accrochées au moindre siège de pierre, au moment où allait commencer la tuerie savante et bariolée de la "**Gran Corrida** de 6 toros andalous, de la **ganaderia** de Don Félix Moreno Ardanuyantes Marquis del Saltillo, qui seront combattus et mis à mort par les matadores Dominguin, Valencia II et Marcial Lalanda." Voilà comment se lisait le programme affiché dans tous les hôtels de la ville de 85,0000 âmes qu'est Nîmes la romaine, comme elle s'appelle volontiers. Je fais grâce à mes lecteurs du nom de chaque picador, banderillero, et des "toros" eux-mêmes, dont on a la bouche pleine ici, "Gitano, Madrileno", tous des noms sonores et pleins de promesses jusqu'aujourd'hui; mais la corrida a passé, et ils sont morts, en braves bêtes condamnées d'avance. Mais quel spectacle à la fois brutal et attachant par son animation !

Les amateurs avaient commencé d'arriver de toutes parts dès hier, d'Uzès et de Montpellier, d'Aigues-Mortes et d'Avignon. Ils consultaient le ciel avec inquiétude, car il a plu ces jours derniers, et le temps est frais, deux choses dont on parlera longtemps en ce pays ordinairement brûlé de soleil pendant neuf mois de l'année. Et dès le matin, un grand branle-bas se faisait sentir dans la ville. Faisant après la grand'messe une promenade vers les arènes, j'ai eu le hasard d'y apercevoir un grand camion fermé, contenant les bêtes andalouses, et stationnant à l'une des portes des arènes. Cette immense construction de pierre date des premiers temps de l'ère chrétienne, et compte environ deux mille ans d'existence, ce qui ne l'empêche pas d'être fort bien conservée et de servir aux amusements locaux, y compris le cinéma en plein air. Ce matin, donc, la foule la surveillait déjà et ne perdait de vue aucun des préparatifs. C'est ainsi qu'à 3

heures, en m'y rendant, j'ai aperçu deux des "picadors" sortant du café voisin, où ils venaient sans doute de prendre un petit verre de courage. Notons en passant qu'un **picador** est un géant, autant que possible. Son rôle est de monter à cheval avec une longue pique et de s'offrir à l'assaut du taureau, qui ne s'y refuse pas longtemps et fonce avec férocité.

C'est là une des rares "jobs" qui ne me tentent aucunement pour ma part, depuis que j'ai vu ces divers "caballeros" à l'œuvre, et à l'épreuve on peut le dire. Mais revenons à notre corrida.

Le billet de toril numéroté, que j'avais eu la précaution de me procurer la veille, me donnait droit à une bonne place de gradins, à un endroit où peut-être Pline ou Cicéron vinrent regarder des combats de gladiateurs. C'est en tout cas une place tellement avantageuse qu'au premier choc du premier taureau avec le premier cheval, j'ai sauté trois rangées de sièges et suis parti pour le Lac Saint-Jean par le plus court chemin. Non pas qu'il y eût le moindre danger pour les spectateurs, mais je ne suis pas beaucoup accoutumé à voir une bête sauvage en éventrer une autre qui a un œil bandé et ne comprend rien à ce qui se passe sous son ventre, Mais soufflons un peu avant de continuer.

Tout d'abord, un aperçu du spectacle proprement dit. Cette grande cuve, modèle en plus petit du Colysée de Rome, (Colosseum), peut contenir près de vingt mille personnes, et n'en avait qu'une douzaine aujourd'hui, paraît-il. Mais c'est déjà du monde, que 12,000 personnes à l'intérieur d'une grande ellipse en gradins, haute de 50 ou 60 pieds, et arrangée pour que l'on voie bien de partout. A une extrémité, la sortie du taureau et des hommes en culotte d'argent chargés de te martyriser, à l'autre, s'il vous plaît, le représentant de la République française, sur une tribune marquée en tricolore des initiales de celle-ci, R. F. On a même joué la **Marseillaise** lorsque M. le préfet, ou peut-être n'était-ce que le maire, a fait son apparition là-bas. Moi, j'étais du côté du taureau, qui conserve mes sympathies, bien qu'il soit six fois mort. Et vous représentez-vous le coup d'œil que cela faisait, sous le grand ciel provençal? Des femmes par milliers, en toilettes claires, parfois un peu hautes en couleur, du rouge, du bleu, du jaune et du vert, de tendres jeunes filles venues affiner ici leur délicatesse.. Cela fait frémir, mais ne jugeons pas trop vite. Donc, spectacle d'une très vive animation, et d'un pittoresque éclatant. "Ah ! et puis vous savez, m'avait-on dit à l'hôtel, aujourd'hui, c'est la vraie course espagnole, ah ça, oui !" Le geste ajoutait qu'il n'y avait pas à douter de l'affirmation : et au

fond, tant qu'à voir, j'étais aussi content de voir la chose génuine, (ce dernier mot est dans le dictionnaire français), mais reparlons espagnol.

Ces 12,000 méridionaux faisaient rouler leur langue à effrayer les toros eux-mêmes. "Eh mais, rugissait-on, qu'est-ce qu'ils attendent pour commencer? Il est biegne quatre heures maintenagne." Jusqu'aux plus jolies filles qui raboudinaient de la sorte. Allez donc flirter ! Je me sentais isolé dans ma sèche accentuation nordique, et j'essayais d'oublier ce qui allait bientôt se passer sous mes yeux.

Puis le signal fut donné par un clairon assis près du personnage officiel, et la porte du toril s'ouvrit à quelques gradins sous mes pieds. Il en sortit au petit galop deux beaux cavaliers, dont la seule fonction est d'aller à l'autre bout faire la révérence au représentant de l'autorité. Les picadors suivirent ensuite, sur des picasses, passez-moi l'expression, ou sur des canassons, si l'on préfère l'argot parisien. Suivent à pied les banderilleros, en riches costumes, et les matadores ou toreros, principaux héros du drame qui va se jouer, ceux qui manient la capo rouge déguisant l'épee avec laquelle ils donneront le coup de mort à l'animal, déjà blessé, fatigué, ahuri, comme on verra. Viennent ensuite les banderilleros, dont le rôle est d'agacer et fatiguer le "toro", non sans danger pour leur propre personne, que sauvent seule l'agilité et le coup d'œil. Les aides, en vil costume, forment la procession, qu'accompagne une musique de marche militaire. Et la foule d'applaudir et de s'agiter, pendant que les aides s'en retournent et que seuls restent les acteurs, dont le rôle va commencer à l'instant. En effet, les six "capeurs" pour ainsi appeler brièvement les "capeadores", restent dispersés dans la grande arène (elle a bien 5 ou 6 arpents de long, sur 3 de large) et attendent Sa Majesté la bête, enfermée dans le toril. Celui-ci s'ouvre comme autrefois devant le tigre de Numidie, et l'animal sauvage sort en courant, museau et cornes aigues au vent. Je ne sais pour quelle raison cette bête est tout de suite fâchée, dès avant que personne lui ait seulement parlé. Peut-être l'at-on piquée aux jambes dans l'obscurité du toril. En tout cas, elle fait une belle entrée bondissante, aperçoit bientôt les hommes à couleurs éclatantes qui se trouvent là, et fonce sur le plus proche sans plus parlementer. Celui-ci, du reste, la provoquait déjà de la grande cape, ou sorte de manteau coloré, vert, jaune ou bleu, etc., qu'il tient à deux mains. Il laisse venir le taureau, s'écarte d'un tour de reins, tout en laissant la cape aveugler un instant l'animal, qui donne un coup de cornes rageur dans le vide. Le "capeur" peut répéter cette manœuvre hardie, ou bien laisser son plus proche voisin attirer à son tour l'attention de l'animal, qui bondit

cornes baissées dans cette nouvelle direction. Nouvelle parade, nouvelle "niaise" et nouveaux coups de corne dans l'étoffe, dont un morceau reste souvent déchiré, et ce petit jeu peut se continuer pendant plusieurs minutes. Il a pour but d'étudier l'animal, tout en le fatiguant peu à peu. Inutile d'essayer de rendre les commentaires, les applaudissements, les invectives de la foule à l'adresse de l'animal, ou bien ses compliments s'il paraît vigoureux et féroce à souhait.

Quand ces arènes furent construites, au temps du paganisme, et pendant les premiers siècles de leur existence, c'étaient des hommes que l'on faisait s'entr'égorger ainsi pour l'amusement du peuple romain et de ses "nations-sœurs". Plus tard, le cri "les chrétiens aux bêtes" retentit sans doute ici comme ailleurs. Cependant, dans un humble village de Palestine, le Fils du charpentier grandissait auprès de ses parents, "et leur était soumis".. Mais le spectacle donné dans ces arènes a-t-il beaucoup changé ? Je voyais sur un large entablement de pierre séculaire, un groupe de belles filles, bien mises, assises les jambes allongées dans une assez jolie pose : et quoi d'autre faisaient les vestales au même endroit, pendant que les gladiateurs se portaient des coups de glaive et de trident? Rien d'impressionnant comme ces jeux publics à l'endroit où ils furent inventés, vingt siècles avant nous, qui croyons avoir progressé.

Le taureau n'en pense pas si long, et court à son destin comme les peuples aveuglés d'orgueil. Ayant maintenant niaisé contre les uns et les autres, à en avoir la langue pendante et les flancs agités, il aperçoit les picadors, montés sur leur cheval, qu'un aide conduit par la bride, afin de les bien placer. Car le cheval a l'œil droit bandé, et il faut qu'il tourne ce côté à l'attaque, sans quoi il fuirait affolé. Il faut donc le tenir à la bride et le placer de façon à ce que le taureau le prenne de flanc, du côté droit. Celui-ci est conduit à proximité par les capeurs, qui s'immobilisent ensuite. Le taureau aperçoit alors cheval et cavalier, mugit, frappe du pied, baisse la tête, et fonce, de huit ou dix pieds de distance, sur le cheval, qui ne le voit pas, et sur le picador, qui manie une longue lance dont la triple pointe n'a qu'une couple de pouces de pénétration. Arme insuffisante pour arrêter le formidable élan, mais qui aide à le détourner, par la douleur, après le premier choc. Mais mettez-vous à la place de ce cavalier, même avec son bâton pointu!

Hâtons-nous de dire que le, cheval est protégé sous le ventre, par une cuirasse épaisse et matelassée ce qui ne l'empêche pas "d'en prendre" souvent, aux jambes ou au poitrail. En tout cas, il se fait bousculer de

la belle façon, sans y rien comprendre, et frémissant de tout son corps sous les coups et les poussées que lui infligent les cornes et la tête du taureau furieux. Il arrive le plus souvent que cheval et cavalier sont bousculés contre la clôture voisine, dont ils ne s'éloignent pas, et si le picador est trop menacé, si le corps à corps des deux animaux se prolonge en dépit de la déchirure sanglante faite au dos du bovin par la lance, le picador peut sauter par-dessus la clôture contre laquelle il est poussé, et abandonner le cheval à son sort, ce qui est cependant mal vu de l'auditoire. Le plus souvent, la lance et les capeurs dégagent assez rapidement le cheval, mais j'en ai vu aujourd'hui se faire soulever de terre à plusieurs reprises et s'en tirer qu'avec de rudes estafilades, L'un des picadors a été si bien désarçonné qu'il est tombé rudement à terre, incapable de se lever sur le coup, avec le taureau à dix pouces de se jeter sur lui : seulement, tous les capeurs étaient à l'oeuvre et eurent vite fait de détourner l'attention de la bête de façon à dégager leur camarade. Au fond, le combat repose sur la stupidité de l'animal qui ne sait que foncer dans une direction sans jamais la changer une fois parti, et sans donner plus d'un seul élan à la fois. Le coup de corne évité, il est loisible au capeador hardi de rester auprès de l'animal, et même de lui toucher à la tête de la main, sans danger autre que celui de rester là trop longtemps dès qu'un nouvel élan se déclanche.

Deux ou trois picadors ayant ainsi été débarqués, et les chevaux rentrés, s'ils sont blessés, viennent à pied les élégants et rapides **banderilleros,** chargés de planter sur la croupe de l'animal, près du cou, deux flèches aigues, dont la hampe a environ vingt pouces de longueur et s'entoure de papier colorié. Voilà une manoeuvre hardie, car elle se fait sans la cape servant à détourner l'animal. Il s'agit de faire face à celui-ci, de l'agacer du pied, de le voir foncer sur vous et de l'attendre sans broncher autrement qu'au dernier moment, alors qu'il faut lui planter en passant ces deux pointes dans la peau, bien droites et se croisant l'une l'autre. C'est un jeu avec la mort, mais on y voit rarement d'accidents, tellement l'homme est vif et connaît bien les procédés de la bête. Mais voilà celle-ci de nouveau blessée par ces jeux cruels, et une large traînée de sang coule de son dos, entamé par chacun des picadors avec sa lance, puis par les banderilles, que l'animal agite rageusement, en bondissant en tous sens à la grande joie des spectateurs, et sans doute aussi, des spectatrices. Il peut arriver à cette phase que la pauvre bête en aît assez, et semble demander qu'on la laisse tranquille. Cessant de répondre aux provocations, elle se

remet en route vers la porte d'entrée, mais le public le hue de toutes parts, et les capeurs la harcèlent de nouvelles manoeuvres, réussissant à prolonger ses courses et ses vains efforts, en même temps que sa fatigue et son hébétude. Une sonnerie de clairon retentit alors : voici le grand spécialiste, le héros cher aux "afficionados" (amateurs) le matador, ou le torero, en un mot, qui entre en scène, l'épée à la main, cachée sous la cape. C'est un nouveau frisson agréable pour les afficionados, et aussi le moment où les débutants du Canada s'absentent dans les couloirs de pierre, pour aller refaire un peu leurs forces nerveuses fortement ébranlées et se faire souffler le vent dans le visage, ce qui remonte un peu. Mais il s'élève soudain tant de cris et de commentaires que la curiosité vous ramène, et vous assistez bon gré mal gré à l'émouvant duel de la force brutale contre la souplesse et la ruse de la bête humaine.

Une brève fanfare vient de résonner, et le torero est entré en scène, s'avançant à pas décidés sur le taureau qui regarde venir, frappant du pied, les banderilles accrochées et couchées sur son dos ensanglanté. Dans sa main droite, l'homme tient une épée longue et droite, qu'il cache dans les plis de la rouge **muleta**. Il agite celle-ci, sur laquelle le toro se jette, avec un coup de corne rageur. Des cris s'élèvent partout. "Elle est **encore** forte, **cette** bête, ah ! pour sûr, elle est loin d'être morte, ce sera du travail difficile." Et l'enthousiasme monte, à voir "travailler" le matador, habile, sournois, cruel. Il provoque sa victime et la fatigue de nouveaux efforts ratés. Le taureau bondit, corne, manque, tourne, s'arrête tête baissée, les quatre pieds bien arqués. Et un frisson passe. La bête s'est **cuadrée**, posée commeil faut qu'elle soit, l'homme va porter le coup qu'il prépare depuis tantôt. L'épée cesse de se cacher, elle se dévoile, devient visible à tous, horizontale maintenant dans la main droite de l'homme et visant à la grosse tête qui regarde, prête à corner encore mais ne bougeant pas, dominée par le regard et l'attitude du torero. Puis un grand cri : celui-ci a fait un pas vers les cornes aigues, qui se sont relevées, mais trop tard. Par-dessus la grosse tête de buffle un moment penchée, l'épée a trouvé son chemin, sur le garrot, là où commence le dos, et elle s'y est enfoncée jusqu'à la moitié pour le moins, tandis que l'homme s'échappait vivement à droite malgré le bond douloureux de la bête. "Ah, c'est du beau travail : elle n'a pas tombé, la bête, mais elle en tient; regarde si elle est forte, tout de même !"

Car je vous raconte là, je m'en aperçois, la mort du sixième et dernier toro, marqué au fer rouge du No 28 et dont on parlera longtemps à Nimes pour la difficulté qu'il a donné à être **maté**, tué. Avec l'épée entrée dans

le dos à l'endroit voulu, mais fort comme un éléphant, il continuait d'agir et de menacer, sans laisser voir de faiblesse. L'homme, Valencia, comprit que la mort ne viendrait pas assez vite, et qu'il fallait la hâter par un autre moyen. On le vit accepter une autre épée semblable, et revenir faire face à la victime, toujours en défense. Plusieurs fois, il esquissa un geste, paré à mesure par la grosse tête. Voyant cela, les aides intervinrent, un de chaque côté avec une cape, qu'ils offraient au bœuf blessé, qui à chaque fois tournait la tête et cornait bellement, la pauvre bête. Je ne comprenais pas le jeu du matador, immobile à trois pieds des cornes, l'épée en main. Mais il reprit l'initiative au moment où la bête s'arrêtait, laissée tranquille sur un mot bref, et tout d'un coup l'épée brilla, frappant la bête en arrière de la tête, du coup qu'ils appellent **descabello.** Le taureau tomba tout d'une pièce, et fut achevé par un assistant, qui le servit du coup de grâce au cervelet, avec le poignard aigu destiné à cette fin. Deux heures après, une grande photographie de ce duel répugnant était déjà exhibée chez un photographe de la ville, et la foule s'amassait pour le regarder. Ainsi mourut bravement le vaillant **Ventanero,** portant le numéro 28 de **la ganaderia** du marquis del Santillo, que Dieu confonde. Et j'avais assisté à la "mise à mort" dont me parlait la veille la femme de chambre comme d'un pique-nique inoffensif. C'est le terme qui flotte dans la région tous les jours précedents. "Irez-vous à la mise à mort du 18?" Eh oui, s'il fait beau temps!

"Mais dites-moi, ai-je demandé avant d'y aller au propriétaire de l'hôtel, un petit brun vif et râblé, d'allure colère, dites-moi, vous approuvez cela dans votre ville, cette boucherie?"

La réponse fut un peu normande. "Que voulez-vous, je suis hôtelier, les mises à mort amènent tout l'été une grande animation dans Nîmes et les environs. Seulemagne, je sais biengne que c'est critiqué ailleurs, mais que voulez-vous, nous sommes descendants des Romains, nous autres, vous savez!"

Je veux bien, encore qu'il y ait eu ce que l'histoire appelle les Romains de la décadence, et qui furent si bien bousculés par les Francs et autres prétendus barbares en général. Mais c'est ouvrir un long débat. Deux impressions principales me sont cependant restées de cette expérience professionnelle: à chaque taureau mort je suis parti dégoûté et secoué, mais je suis revenu avant de franchir la porte, pour voir sortir le taureau suivant. C'est là vraiment le seul beau spectacle de toute l'affaire, que cette brute mauvaise et puissante bondissant tout à coup dans l'arène, et fonçant fu-

rieusement sur tout venant. Ensuite, le jeu des capeadors est si habile qu'il semble n'offrir aucun danger et que c'est vraiment plaisir à regarder faire. Après cela on devrait s'en aller. Je l'ai fait plusieurs fois, et à chaque fois la clameur de dix mille voix m'a fait remonter d'un saut les degrés descendus: le taureau se comportait si bien, il bondissait par l'arène avec de si beaux gestes de force et de fureur, que l'on cherchait à ne plus le perdre des yeux. Et c'est ainsi qu'on se laisse amener jusqu'à la fin du drame, toujours la même au fond, mais toujours différente quant au détail. L'avant-dernier toro a fait la mort la plus touchante de toutes: lassant depuis dix minutes toutes les attaques de ses tourmenteurs, atteint à fond et ne voulant pas mourir, massif et puissant sous sa robe noire, il résistait impassible à ses blessures. Mais le matador, ou torero, savait que son coup avait porté, et de la main levée il faisait signe d'observer. Soudain, l'animal plia lentement les genoux, puis les pattes d'arrière, et resta ainsi un moment comme une admirable statue de force animale au repos; puis s'écroula. Celui qui allait mourir avait salué les descendants du peuple romain, qui criaient jusqu'au délire des compliments ou des injures en espagnol, en italien, et en provençal, cette douce langue, tendre comme les plaintes de Mireille..Ah puisqu'ils aiment tant les jeux de plein air, pourquoi ne leur apprend-on pas la pelote basque ou le *base-ball*?

J'ai rêvé toros et muertes toute la nuit, et au petit matin je me suis mis en route pour Toulouse, où j'ai retrouvé à la fin de l'après-midi les traces du groupe de touristes canadiens, parti depuis le matin pour se rendre à Lourdes.

VINGTIÈME LETTRE

Séjour à Lourdes.—"O Maria, o benigna". —Pèlerinages espagnol et hollandais.—La grotte des apparitions.—Nos plus belles heures depuis Rome.

le 24 juin

En la fête de Saint-Jean-Baptiste

J'ai en effet rejoint le groupe à Lourdes, par une belle après-midi. Me permettra-t-on de dire ici que c'est là un sujet que je n'aborde qu'avec hésitation ? Il dépasse tellement tout ce qu'on en peut dire, et de plus il convient d'user de tant de discrétion, dans ce domaine intime de la piété, que le rapide chroniqueur se rend compte de l'impuissance où il est de faire honneur à un pareil sujet, et que vraiment il est tenté de s'abstenir. Mais ce ne serait peut-être pas la décision la plus brave, et en toutes choses il n'est que de rechercher le devoir, et de l'accomplir. **Cumplir su deber,** comme disent les Espagnols, dont deux mille environ se sont trouvés à Lourdes en même temps que nous. Essayons donc de donner quelque idée de ce que nous y avons vu et ressenti, sans espérer cependant faire justice à un pareil sujet.

Après avoir visité tant de grandes villes et vu tant de merveilles, nous nous disions en cours de route : "Et maintenant, nous allons passer trois ou quatre jours dans un simple village où il n'y a qu'une chapelle.. Et peut-être craignions-nous d'y trouver le temps long." Hommes de peu de foi, aurait pu nous dire le Seigneur, s'il n'avait su que nous ne disions cela que pour faire ressortir l'étonnement naturel qu'il y avait pour nous, au sortir de Rome, Venise, Milan et Marseille, à nous en aller dans un village montagnard rendre hommage à la mémoire d'une fillette ignorante et obscure. En tout cas, cet humble village, on n'y arrive que le cœur serré d'une indéfinissable émotion. Humainement parlant, qu'offre-t-il de si remarquable, pour qu'on y vienne, plutôt qu'aux autres semblables qui l'entourent et que l'on passe en les regardant à peine ? Dès avant l'arrivée, l'on traverse Tarbes, petite ville coquette rendue immortelle par la naissance du maréchal Foch, l'homme de guerre qui sauva son pays le chapelet à la main. Et pourquoi, semble-t-il, ne pas plutôt s'arrêter là ? Mais l'on reste à bord et le train continue de filer entre les coteaux d'un pays qui ressemble de plus en plus à quelque région canadienne, boisée, fleurie et accidentée.

Puis l'on aperçoit quelques montagnes plus hautes, encadrant une vallée, et tel voyageur indique à ses compagnons le pic du Ger, qui a plus de trois mille pieds d'altitude et que surmonte une croix de trente pieds recouverte d'électricité. Et je vous dis que l'on n'ose plus parler, à ce moment, que l'on tient à demeurer tête nue en dépit des préparatifs d'arrivée, que l'on entre en ce village le cœur ému comme en un sanctuaire sacré : "Car vraiment ce lieu est saint, c'est la porte du ciel."

J'aurais voulu retourner à l'hôtel Jeanne-d'Arc, où je trouvai pendant trois jours, il y a deux ans, un accueil excellent, mais les circonstances sont autres cette fois-ci, et notre bon M. Berger m'attendait pour m'emmener à l'hôtel de la Grotte, que d'autres souvenirs me rendent également cher. Il est situé tout auprès de la Maison de la Bonne Presse, de Paris, que dirige toujours avec le même dévouement, M. l'abbé Belleney, bien connu chez nous depuis le Congrès eucharistique de Montréal. Il nous fera même battre le cœur en nous montrant le premier soir des vues cinématographiques de cet événement, mêlées à d'autres paysages de notre pays et d'ailleurs. Mais me voici installé à Lourdes une fois de plus, sans parler du plaisir de retrouver la chère caravane. Comment s'y trouve-t-elle, et quelles impressions ? Je pose cette question à nos hommes d'affaires, réputés durs à "emballer".

—Moi, me répond le premier, d'ordinaire flegmatique, j'ai été saisi tout de suite, hier, en arrivant à la Grotte. Il y avait un pèlerinage hollandais, de deux ou trois cents personnes ; on achevait la procession du Saint-Sacrement, les malades étaient alignés dans les voitures roulantes de chaque côté de la grande place, et le prêtre officiant s'arrêtait devant chacun et le bénissait en particulier avec l'ostensoir..Vous savez l'émotion qui se dégage d'un pareil spectacle. Depuis ce moment, nous ne sommes plus en voyage, nous sommes à Lourdes, nous sommes en prière; excepté nos familles, le reste a cessé d'exister pour nous.

Journées profanes de Venise, de Nice, de Marseille, que votre souvenir est minime et loin de nos cœurs ! A peine revenus de la Grotte des Apparitions, nous ne faisons que nous préparer diversement à y retourner. Ce n'est que là, en effet, devant la niche de granit dans laquelle la Mère glorieuse de Dieu et des hommes apparut dix-huit fois à une humble fillette, que le cœur se dilate et ressent une satisfaction qui ne se retrouve pas ailleurs. C'est donc là, ô bonne Mère, ces pierres vous abritaient et cette rivière chantait comme aujourd'hui, ces monts vous voyaient comme le faisait l'enfant prédestinée, et peut-être ces arbres même... On ne peut

pas exprimer ce que l'on ressent ici, et non plus ce que l'on y voit de foi et de piété. Arrêtons-nous plutôt pour méditer un instant sur ce qui s'y passa il y a une soixantaine d'années, et depuis quoi le monde entier s'est mis en marche pour venir ici baiser le flanc lisse d'un rocher et boire de l'eau d'une fontaine qui n'a encore accompli qu'environ six mille guérisons physiques, sans parler de celles de l'âme, qui ne se comptent pas et ne sont pas toujours connues.

Il y avait dans ce pauvre village la plus pauvre famille de toutes quatre enfants avec père et mère, et la plus menue et la moins forte qui s'appelait Bernarde, et par diminutif Bernadette, et ne savait pas lire encore. Elle était de santé délicate et souffrait d'un asthme tenace et souvent cruel, ce qui portait sa mère à la ménager plus que les autres. C'est pourquoi elle lui refusa tout d'abord la permission d'accompagner sa sœur aux grottes sauvages du long du Gave, un jour, le 11 février 1858, que l'on manquait de fagots pour réchauffer la masure. Mais la permission fut obtenue, par l'intervention d'une petite voisine amie, et les trois enfants se mirent en marche. Rendues à l'endroit où il fallait traverser une branche du ruisseau, le canal du moulin Savy, les deux autres passèrent sans façon en sabots, n'ayant pas de bas sur les jambes, bien qu'on fût en février, et la petite malade, qui en portait par exception, s'assit au bord pour les enlever. Ce fut de ce moment que la vie de cette enfant fut imprégnée d'extraordinaire et de surnaturel. Elle n'avait pas enlevé son premier bas, qu'elle entendit comme le bruit d'un grand coup de vent ; mais levant les yeux, elle constata avec surprise que les arbres restaient immobiles. Je cite maintenant quelques extraits du livre d'Henri Lasserre, connu dans le monde entier et traduit dans toutes les langues : "Notre-Dame de Lourdes". "Elle se remit à se déchausser.

"Et alors, l'impérieux roulement de ce souffle inconnu se fit entendre de nouveau.

"Bernadette leva la tête, regarda en face d'elle et poussa, ou plutôt voulut pousser un grand cri, qui s'étouffa dans sa gorge. Elle frissonna de tous ses membres, et, terrassée, éblouie, écrasée en quelque sorte par ce qu'elle aperçut devant elle, elle s'affaissa sur elle-même, ploya pour ainsi dire tout entière, et tomba à deux genoux. . . .

"Au-dessus de la Grotte devant laquelle Marie et Jeanne, empressées et courbées vers la terre, ramassaient du bois mort, dans cette niche rustique formée par le rocher, se tenait debout, au sein d'une clarté surhumaine, une femme d'une incomparable splendeur.

"L'ineffable lueur qui flottait autour d'elle ne troublait ni ne blessait les yeux comme l'éclat du soleil. Tout au contraire, cette auréole, vive comme un faisceau de rayons et paisible comme l'ombre profonde, attirait invinciblement le regard, qui semblait s'y baigner et s'y reposer avec délices. C'était comme l'étoile du matin, la lumière dans la fraîcheur. Rien de vague, d'ailleurs, ou de vaporeux dans l'apparition elle-même. Elle n'avait point les contours fuyants d'une vision fantastique: c'était une réalité vivante, un corps humain que l'œil jugeait palpable comme la chair de nous tous, et qui ne différait d'une personne ordinaire que par son auréole et par sa céleste et inexprimable beauté.

"Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune ; elle avait la grâce de la vingtième année : mais sans rien perdre de son exquise délicatesse, cet éclat, fugitif dans le temps, avait en elle un caractère éternel. Bien plus, dans ses traits aux lignes divines se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la Vierge, la gravité tendre de la plus haute des Maternités, une Sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résumaient et se fondaient ensemble, sans se nuire l'une à l'autre, dans ce merveilleux visage de jeune fille. A qui la comparer ?.. Toute image, toute comparaison serait un abaissement.. Nulle majesté dans l'univers, nulle distinction de ce monde, nulle simplicité d'ici-bas, ne peut en donner une idée et aider à le faire mieux comprendre.. Nous savons cependant que la courbe ovale du visage était d'une grâce infinie, que les yeux étaient bleus et d'une suavité qui semblait fondre le cœur de quiconque en était regardé..

"Les vêtements, d'une étoffe inconnue, et tissés sans doute dans l'atelier où s'habille le lis des vallées, étaient blancs comme la neige immaculée des montagnes... La robe, longue et traînante, la robe aux chastes plis, laissait ressortir les pieds, qui reposaient sur le roc et foulaient légèrement la branche de l'églantier. Sur chacun de ces pieds, d'une nudité virginale, s'épanouïssait la Rose mystique, couleur d'or.

Sur le devant, une ceinture, bleue comme le ciel et nouée à moitié autour du corps, pendant en deux longues bandes qui touchaient presque à la naissance des pieds. En arrière, enveloppant dans son amplitude les épaules et le haut des bras, un voile blanc, fixé autour de la tête, descendait jusque vers le bas de la robe.

"Ni bagues, ni collier, ni diadème, ni joyaux ; nul de ces ornements dont s'est parée de tout temps la vanité humaine. Un chapelet, dont les

grains étaient blancs comme des gouttes de lait, dont la chaîne était jaune comme l'or des moissons, pendait entre les mains, jointes avec ferveur. Les grains du chapelet glissaient l'un après l'autre entre les doigts. Toutefois, les lèvres de cette Reine des Vierges demeuraient immobiles. Au lieu de réciter le rosaire, elle écoutait peut-être en son propre cœur l'écho éternel de la Salutation angélique et le murmure immense des invocations venues de la terre. Chaque grain qu'Elle touchait, c'était sans doute une pluie de grâces célestes qui tombait sur les âmes, comme des perles de rosée dans le calice des fleurs.

"Elle gardait le silence; mais plus tard, sa propre parole et les faits miraculeux que nous aurons à raconter devaient attester qu'Elle était la Vierge Immaculée, la Très Auguste et Très Sainte Marie, Mère de Dieu.

"Cette apparition merveilleuse regardait Bernadette qui, dans son saisissement, s'était, comme nous l'avons dit, affaissée sur elle-même et, sans s'en rendre compte, prosternée soudainement à genoux.

"Dans sa première stupeur, l'enfant avait instinctivement saisi son chapelet et, le tenant dans ses doigts, elle voulut faire le signe de la croix et porter la main à son front. Mais son tremblement était tel qu'elle n'eut pas la force de lever le bras; il retomba impuissant sur ses genoux ployés.

"Nolite timere" Ne craignez point", disait Jésus à ses disciples, quand il vint à eux en marchant sur les flots de la mer de Tibériade.

"Le regard et le sourire de la Vierge incomparable semblèrent dire la même chose à la petite bergère effrayée.

"D'un geste grave et doux, qui avait l'air d'une toute-puissante bénédiction pour la terre et les cieux, Elle fit elle-même, comme pour encourager l'enfant, le Signe de la Croix; et la main de Bernadette, se soulevant peu à peu, comme invisiblement portée par Celle que l'on nomme le Secours des Chrétiens, fit en même temps le signe sacré.

"Ego sum, nolite timere" C'est Moi-même, ne craignez point", disait Jésus à ses disciples.

"L'enfant n'avait plus peur. Eblouie, charmée, doutant pourtant par instants d'elle-même et se frottant les yeux, le regard constamment attiré par cette céleste Apparaition, ne sachant trop que penser, elle récitait humblement son chapelet:" Je crois en Dieu: Je vous salue Marie pleine de grâce".

"Comme elle venait de le terminer en disant: "Gloire au Père, au Fils et à l'Esprit, dans les siècles des siècles", la Vierge lumineuse disparut

tout à coup, rentrant sans doute dans les cieux éternels où réside la Trinité sainte.

"Bernadette éprouva comme le sentiment de quelqu'un qui redescend ou qui retombe. Elle promena ses regards autour d'elle. Le Gave courait toujours en mugissant à travers les cailloux et les roches brisés mais ce bruit lui semblait plus dur qu'auparavant; elle trouvait les eaux plus sombres, le paysage plus terne, la lumière du soleil moins claire. Devant elle s'étendaient les roches de Massabielle, sous lesquelles ses compagnes glanaient des débris de bois. Au-dessus de la Grotte, la niche où reposait la branche d'églantier était toujours béante; mais rien d'inaccoutumé n'y apparaissait, nulle trace ne lui était restée de la visite divine, elle n'était plus la Porte du Ciel."

Elle devait le redevenir non moins de dix-sept fois, comme on sait, et parfois, devant des foules allant jusqu'à dix mille personnes, y compris les autorités policières et militaires, qui ne ménagèrent pas les menaces et les embarras à l'enfant et à ses parents. On dit même qu'il fallut un jour l'intervention directe de l'empereur Napoléon III, qui se trouvait de passage à Biarritz, auprès de là, pour faire cesser les persécutions des soi-disants esprits-forts.

Mais je me sens arrêté ici par l'ampleur du sujet, et la longueur du récit. Il est l'un des plus attachants qui soient, et à plus forte raison peut-être lorsqu'on se trouve sur les lieux mêmes, au long du Gave dont les eaux baignèrent les pieds de la petite Sainte, comme on l'appela bientôt avec respect dans le peuple, devant le rocher granitique massif qui reçut l'auguste visite. C'est dans la grotte principale que nous avons entendu avant-hier la messe célébrée par le R. P. Alp. Pelletier, S.S.S. et servie par notre bon juge Ritchie et M. L.-J. Rivet, sympathique et dévoué compatriote établi à Lourdes avec Mme Rivet depuis quelques mois dans une intention pieuse. Le flot des pèlerins espagnols auxquels nous nous trouvions mêlé défilait avec nous devant la grille qui ferme la Grotte, et à travers laquelle M. l'abbé F.-X. Lefebvre, curé de Saint-Pierre de Mégantic, distribuait la sainte communion. Sur ses cailloux le Gave chantait gravement en arrière, tandis qu'à chaque quart d'heure le carillon argentin du haut clocher de la basilique égrenait dans les airs les notes pieuses et cristallines de "Ave, Ave Maria" ou celles plus tendres encore de "O benigna, O Maria" qui semblent une prière descendue du ciel pour se mêler aux nôtres et les sanctifier. Les heures de Lourdes sont d'une intensité que l'on ne peut décrire, et comme on y prie! Pour ceux qui nous

sont chers, les vivants de la terre, et les éternellement vivants, nos affligés et nos malades. "Et qui n'en a pas?" comme s'écriait l'autre jour Notre Saint-Père, parlant à ses pèlerins du Canada et leur ouvrant affectueusement les trésors de charité de son cœur de "Père commun" ainsi qu'il aime s'appeler. Oui, vraiment, nous accomplissons là un voyage dont nous devrons toute notre vie remercier le Seigneur.

Je ne voudrais ajouter à ces lignes que quelques notes courantes, sur nos impressions de Lourdes, souhaitant vivement que l'aimable lecteur qui nous a suivis jusqu'à présent prenne la résolution de se procurer sans retard quelque bon livre sur les Apparitions et l'histoire de Bernadette, lecture qui devrait être faite dans toute famille canadienne, car elle n'est pas seulement édifiante mais encore attachante au suprême degré. Pour son humble part, votre serviteur ne connaît encore de tout ce qui s'est publié que le récit d'un témoin (Les Apparitions de Lourdes, par J.-B. Estrade) et "Bernadette, ou Soeur Marie-Bernard, par Henri Lasserre", ainsi que celui de Mme Reynès-Monlaur, que j'ai cité dans mon précédent voyage, en 1920, puis un ouvrage récent, et magnifique, intitulé :'Dans la lumière de Lourdes", par Louis de Bonnières. Je ne puis souhaiter de bonheur plus grand que celui de ces lectures, sauf de faire ensuite le voyage, à ceux qui le pourront. Et aux autres, il restera toujours notre admirable sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, où l'on respire aussi une atmosphère de miracle et de pénitence qui fait tout autant de bien à l'âme, je n'en doute pas, que celle du grand sanctuaire de France à ceux qui aiment les grands voyages. Les grâces que l'on trouve en pays étranger ne doivent pas nous faire dédaigner celles, très abondantes aussi, dont a été comblée notre propre patrie, que pas un instant nous n'avons oubliée, au cours de nos longues pérégrinations de ces deux mois déjà passés.

La basilique de Lourdes est à trois étages, formant chacun une église en soi. Celle de la base s'appelle le Rosaire. Elle est de forme circulaire à l'intérieur, avec quinze chapelles consacrées chacune à un Mystère de la vie de la sainte Vierge, illustrée par une grande mosaïque d'un dessin admirable. La principale, pas encore terminée mais qui le sera cet été, représente la Mère du divin Fils comme Bernadette l'a vue : âgée de vingt ans à peine, toute bonne et souriante, avec les mots : "Par Marie, à Jésus". Il y a toujours beaucoup de monde dans ce temple admirable, d'un accès commode et dont la décoration ravit l'âme à chaque fois. Comme pour les deux autres, ses murs sont recouverts de plaques de marbre exprimant des remerciements pour grandes faveurs obtenues. On

m'en a même fait remarquer deux, dans la deuxième église, dite la crypte, offertes par des familles reconnaissantes de notre bonne ville de Québec. Inutile de dire qu'il s'en trouve en toutes les langues et de tous les pays, et que "Our Lady of Lourdes" y est mentionnée et remerciée aussi souvent que "Notre-Dame" ou "Nostra Senora". Mais à quoi bon essayer de rendre quelque chose de l'atmosphère d'édification profonde dans lalaquelle on se meut partout dans ce village unique au monde, où une nature imposante semble unir ses prières à celles des humains éphémères qui passent !

Les hôtelleries y sont toutes de bon ton, et donnant bonne table, soit dit sans reproches à personne d'ailleurs. Et les magasins de souvenirs et objets de piété ne se peuvent décrire. On y peut acheter aussi bien une médaille à cinq sous qu'un crucifix ciselé en or de Tolède à 500 francs et davantage. Les pèlerins circulent dans tout cela, regardent... et achètent. L'un des gros problèmes du passage à Lourdes, c'est de n'oublier personne et ensuite de tout loger dans les valises déjà débordantes, que les porteurs esquintent un peu plus à chaque gare d'arrêt. Ce sera déjà un petit miracle si nous rendons tout cela à bon port, et ceux qui n'auront qu'une médaille pourront encore se compter favorisés.

Les Espagnols sont arrivés au nombre de deux mille environ, la veille et le matin de notre départ, et nous avons fraternisé avec eux dans la prière. Ils avaient emmené une cinquantaine de malades, que l'on a trempés dans la piscine et exposés au passage du Saint-Sacrement, cérémonie toujours émouvante par la foi, l'espoir et la piété de ces pauvres souffrants. L'une des voitures contenait deux petites soeurs de sept à huit ans, infirmes, d'autres des garçons du même âge, et un monsieur de 50 ans, robuste sauf les jambes, s'était fait amener aussi; il fallait voir son émotion quand le Seigneur s'est penché bénissant vers lui, sans lui accorder cependant le miracle demandé. Tout à côté, des misères bien plus grandes, des mourants courageux, attendaient leur tour; ce monsieur saura-t-il se contenter des grâces spirituelles qu'il a reçues à défaut de ce qu'il demandait, peut-être avec un peu trop de précision ? Il faut toujours demander plutôt que le Seigneur choisisse lui-même ce qui vaut mieux pour notre âme, et pour notre éternité ..

Les pauvres femmes étendues sur un brancard roulant, incapables de lever même la tête, comblez-les, Seigneur, de vos intimes et inexprimables consolations .. Et que votre Nom soit béni pour les grâces que nous vous avons tous si instamment demandées, et dont les principales nous

seront accordées, nous en avons la si douce certitude, pour vous les avoir présentées par les mains de votre Mère incomparable, et de sa fille prédestinée, Bernadette Soubirous, envers qui désormais les malades se tournent avec une confiance particulière et invincible...

*
* *

L'une des belles dévotions de Lourdes, c'est le grand chemin de croix établi sur le flanc de la montagne, sur une distance d'un demi-mille environ, par les détours et les lacets de la route montante. Les stations sont en bronze et les personnages de grandeur et d'attitudes naturelles, ce qui est d'un effet saisissant. Notre bon directeur spirituel du moment nous a fait parcourir chaque matin cette **Via dolorosa**, où nous avons recueilli des indulgences pour tous les nôtres en besoin. La première station représente Jésus comparaissant devant Pilate, et elle est située sur une élévation à laquelle on accède par une **Scala sancta** de 28 marches de marbre qu'il faut monter à genoux. Déjà assez rude, cette montée peut se compliquer, encore, pour peu que vous y arriviez tout seul vers midi, envoyé par une bonne dame désireuse de sauver votre âme par tous les moyens, et qu'à cette heure méridienne, la haute grille soit fermée à la clef, et défendue par des pointes de fer acérées à l'intention des malfaiteurs. Que faire devant une porte fermée, sinon de la franchir quand même, n'étant pas venu du Canada pour vous laisser interboliser par aucune chinoiserie européenne, si l'on peut dire ? Les pointes furent donc à peu près évitées, et les marches montées selon la règle. Mais rendu là-haut, la porte de sortie était également condamnée. Que faire derechef, sinon de redescendre, toujours à genoux, en raison de la stricte défense de poser le pied sur les marches ? Pauvres genoux, tout de même .. Ils eurent à peine la force de re-sauter la grille de cinq pieds, avec ses flèches aigues. Mais ce sont les dames américaines qui ont été édifiées au récit de cette prouesse ! Les autres en rient encore, étant nées normandes et moqueuses ..

La région de Lourdes est un pays d'excursions en montagne, où l'on trouve diverses attractions à visiter. Nos pélerins sont allés le second jour aux grottes de Bétharram, qui sont d'une profondeur et de dimensions telles qu'il n'est pas trop de quinze cents lampes électriques pour les éclairer de façon à leur faire rendre toute leur beauté un peu effrayante. Une autre excursion populaire est l'ascension de la haute montagne appelée le Pic du Ger, qui domine le village et la vallée environnante, et qui est cou-

ronné d'une croix métallique de trente pieds de hautur, toute recouverte de lampes électriques que l'on allume fréquemment. Cette croix lumineuse à 4,000 pieds dans les airs semble un signal du ciel donné aux pélerins de Lourdes pendant les processions du soir. On voit par ce chiffre que l'ascension n'est pas des moindres. Elles se fait par une sorte de tramway-funiculaire, montant sans arrêt comme sans défaillance, pendant une vingtaine de minutes, et traversant deux tunnels longs chacun d'une centaine de pieds, percés dans un granit solide. Dès le premier tiers de la montée, l'on découvre le lac de Lourdes, large d'un demi-mille et à peu près circulaire, dont on ne peut soupçonner autrement l'existence. Puis la contrée environnante se déroule, avec les replis du Gave. coulant vers quelque rivière où il disparait pour s'en aller à la mer, ayant accompli sa mission, comme Bernadette au couvent de Nevers. On découvre d'autres petits villages au flanc des collines plus ou moins élevées, puis d'autres montagnes moins hautes que le Ger, avec des chèvres broutant à leurs flancs, et peut-être au loin la fumée d'un train de chemin de fer s'en allant vers Pau, ville d'Henri IV ou Biarritz, la plage basque renommée. On y aperçoit aussi par le beau temps, Tarbes, lieu natal du maréchal Foch, mais ilfaisait quelque brouillard le jour où nous y sommes montés, et l'on n'était récompensé que par le spectacle des nuages s'accrochant au passage aux plus hautes cimes, ainsi que dans nos Rocheuses. Le funiculaire n'atteint pas jusqu'au pied de la croix, et c'est un surplus de montée d'un demi-mille environ qu'il faut donner à pied, non sans effort. Mais le coup d'œil d'ensemble vaut bien toutes les fatigues. Et la distance d'en bas est telle que l'on doit chercher quelque temps avant de retrouver la flèche gothique élégante de la basilique, et la grande place aux processions avoisinant le rocher de Massabielle, que, jusqu'à la fin des temps, vénérera la piété des humains, parce qu'en un jour du siècle numéro dix-neuf, les pieds de la Mère Immaculée du Rédempteur des hommes s'y posèrent en une mission de miséricorde et de salut, mission qui avait besoin, pour se réaliser du cœur simple, pur et pieux d'une humble petite paysanne qui ne savait que réciter son chapelet...

VINGT-UNIÈME LETTRE

En Vendée, après Pau et Bordeaux.—Nantes la souriante.—Le Château d'Anne de Bretagne.—Un beau musée de peinture.—Le boulevard Delorme et le Jardin des plantes.—En Touraine.

Tours, 28 juin 1922

Et cette vie ambulante se continue toujours. Nous en sommes venus à trouver plutôt long un séjour de quarante-huit heures dans un même endroit, c'est un peu ce qui nous est arrivé à Bordeaux, en dépit de la foire régionale qui s'y tient ce mois-ci, et qui nous a un peu désappointés. Nos habitudes d'organisation américaine sont un peu déconcertées du sans-façon de certains détails de la vie courante européenne, telle en tout cas que nous l'apercevons en passant si vite. La foire de Bordeaux est une agglomération de petits hangars de bois sans beauté qu'on appelle ici des "stands"; on y expose tout ce que produit la région, et c'est bien le cas de dire que le contenu vaut mieux que le contenant. Il n'y a pas cependant que des vins et des légumes, et la machinerie, vinicole, agricole ou généralement industrielle qu'on y voit exposée a excité en plusieurs cas, l'admiration de nos connaisseurs, Quant à la ville elle-même, en dépit de beaux monuments qu'elle contient, on ne peut pas dire qu'elle nous ait conquis comme certaines de ses soeurs précédemment—et même subséquemment—visitées. Peut-être commençons-nous à devenir difficiles... En somme, Bordeaux nous a rappelé un peu Milan : trop de population pour être charmante, pas assez pour nous intimider. C'est une grande ville dans trois cent mille âmes, et je crois que nous préférons les moins grandes et dont les traits généraux leur soient plus personnels. La Garonne a cependant des attraits, mais le port est au loin, la pluie menaçait et le temps était morne. Ce sont les marchands de cartes postales qui ont bénéficié de cet ensemble un peu déprimant.

Souvenir à peu près identique de Pau, en Languedoc, où nous étions passés la veille en quittant Lourdes. Pau est cependant une petite ville élégante et fort aristocratique, avec une belle terrasse dominant un paysage verdoyant et accidenté, de première valeur : et le château royal d'Henri IV est plein de souvenirs... royaux. Des berceaux de prince et des lits de reines, nous n'en verrons pas de plus authentiques; ils paraît qu'ils et elles not réellement couché là-dedans, et rien ne saurait rendre à quel point

ça nous indiffère à la deuxième douzaine. De même pour les herses, ponts-levis et mâchicoulis des forteresses féodales, lorsqu'il faut grimper deux cents marches pour les dominer d'un pied vainqueur. Mais voici que je saute autant de kilomètres et que nous descendons à Nantes après avoir traversé la Vendée dont les belles campagnes nous ont agréablement rappelé notre propre pays. Bretagne et Canada auront toujours des affinités.....

Ici, ce fut autre chose. Etaient-ce les liens subtils qui nous unissen à la "Terre de granit recouverte de chênes" qu'est la Bretagne dont nous touchions ainsi le rebord de la robe, ou bien l'aménité des habitants, l'activité industrielle, le pont transbordeur moderne et pratique, ou bien le vaste et antique château de la duchesse Anne, qui fut reine des Bretons avant de l'être des Français par son mariage ? Tout cela se mêle dans l'affection que nous conservons à Nantes en dépit de certaines taches à son blason historique. Ces taches, c'est d'abord la Terreur et les guillotinades sans nombre de l'énergumène Carrier, auteur également des noyades et des "mariages républicains" de la Révolution, qui ont rendu à jamais sa mémoire odieuse. Mais Nantes est jolie comme le visage fin de ses jeunes femmes, dont beaucoup portent la coiffe de la région. Nous y avons été de plus hospitalièrement salués dès l'abord par l'obligeant secrétaire du Syndicat d'initiative, M. Péneleu, informé comme son collègue de Marseille de notre prochaine arrivée, et qui se mit à notre disposition pour la visite de la ville et de ses monuments principaux. Et l'on dit que les Français manquent de méthode et de "go-ahead" !

Nantes possède une grande et vieille cathédrale gothique contenant un beau tombeau du général de Lamoricière, conquérant de l'Algérie, et d'une superbe basilique Saint-Nicolas qu'éclairent des verrières aux nuances caressantes, ainsi qu'une chaire en marbre blanc et mosaïque d'or qui rivalise avec celle du Sacré-Coeur de Montmartre, ce qui est beaucoup dire. En plus de cela, ce que nous avons goûté tout d'abord à Nantes, ce fut la sévère forteresse de la duchesse Anne, cette grande dame charmante qui fut mariée trois fois, dont les deux premières contre son gré et pour des motifs d'ordre politique, par son père qui s'appelait François II si cela peut vous dire quelque chose. De son deuxième mari, que le Seigneur ait en sa sainte garde, elle eut au moins deux enfants, dont nous avons par extraordinaire retrouvé le sarcophage, dans la cathédrale de Tours, où nous avons débouché cet après-midi. Quelle vie de barreaux de chaises, et de jantes d'automobiles !

Mais mes compagnons de voyage me feront plus tard d'amers reproches si je ne fais pas ici mention honorable du musée des Beaux-Arts, de Nantes, visité en la compagnie de l'obligeant M. Péneleu; des peintures d'une valeur telle que nous croyons tous n'avoir pas vu mieux depuis le Vatican, y compris Naples où la seule déesse absente est bien celle de la Pudeur, s'il en fut jamais une aux temps du paganisme. Mais le musée de Nantes ! Des Watteau, des Bouguereau, un Ingres, représentant simplement une belle dame vêtue de velours grenat, baguée de rubis, et, comme on dit chez nous "ôtez-vous de là", en fait de beauté simple et digne ! Sérieusement parlant, il paraît que dans tout ce musée, l'un des plus beaux après le Louvre, c'est ce simple et décent portrait de femme qui a le plus de valeur. Et comme il est français, on n'a pas besoin d'être savant en trigonométrie pour le trouver beau, et l'apprécier chacun selon son goût. Nous nous sommes tous jurés de revenir à Nantes sur nos vieux jours, pour revoir certaines toiles. Mais ne me demandez pas de les décrire davantage et parlons d'autres, moins saisissantes de vie harmonieuse et de goût délicat. Il y a un saint-François d'Assise en prière, tableau grand comme une large fresque, et qui nous a ravis dans son genre sobre et austère, une couple de Rembrandt originaux bien qu'assez vagues à nos yeux, un Christ portant la croix, de Solario, XVe siècle, que vous avez tous dans votre livre de prières parce qu'il a été popularisé par la lithogravure, un saint Jean-Baptiste de Guido Reni, le peintre italien le plus clair et le plus vrai, le plus humain peut-être, puis des Corot, des Delacroix mais n'en jetons plus, ça ne se décrit pas. En certaines salles, les chefs-d'oeuvre les plus caressants à l'oeil sont entassés, rassemblés concentrés, comme les gouttes de lumière dans une coupe de champagne. C'est beau, beaucoup de beau choisi avec du goût... mais comme les images plaisent à l'âme, comme nous restons tous enfants, comme les aspects multiples de la vie intéressent toujours les pauvres éphémères passants que nous sommes ! "On peut vivre sans images, a dit Ruskin, penseur et peintre anglais, mais pas aussi bien." Pour un Anglais, n'est-ce pas vraiment trouvé ? Tout de même Shakespeare, Milton..... Quel "puzzle" que le monde !

Visité aussi le Jardin des plantes, dont les arbres venus de tous les continents poussent fraternellement "sous un ciel toujours bleu" quand les pluies atlantiques ne l'obscurcissent pas, ce qui "arrive de leur arriver" et plutôt souvent. Ces plantations m'ont rappelé celle de notre Ferme expérimentale d'Ottawa, qui en possède une collection fort respectable,

digne de figurer auprès des plus belles des autres continents; mais qui de nous en a jamais entendu parler, sauf les habitués de la capitale et de la machine parlementaire ? Aussi, ne sommes-nous pas comme en France; et là où vivent deux races, il y en a toujours une d'un peu bousculée, un peu contrainte, presque gênée, même chez elle. On s'y fera sans doute avec le temps, qui change tout.

x

x x

Les Nantais ont plusieurs noms qui sont frères des nôtres, et nous avons eu le plaisir de faire, en la compagnie de notre bon ami M. H. Delorme, de Montréal, une promenade pleine de fraîcheur et d'agrément, après souper, sur l'étendue de "son" boulevard, comme nous appelions plaisamment le boulevard Delorme, ainsi baptisé du nom d'un médecin-philantrope célèbre, mort ici il y a un quart de siècle. Et de même pour plusieurs autres des noms qui nous sont familiers: Lefebvre, Lévêque, Dupuis, etc. etc. Pas un seul Meighen, hélas.

Achevons cette trop brève esquisse de "Nantes l'avenante" par quelques lignes empruntées à une description fournie par le Syndicat d'Initiative:

"...Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut vivre assez longtemps dans cette ville singulière, pleine de surprises, qui vous choque au premier abord (en quoi?) et vous force ensuite à l'aimer pour toutes sortes de raisons. C'est que Nantes ne manque de rien...Les sciences, les lettres, le commerce, la marine, la musique les beaux-arts et les sports y ont leurs temples et leurs pontifes. L'esprit, le cœur et l'âme y trouvent leur pâture, abondante et du meilleur goût.

"Et le corps—puisque corps nous avons—ne trouve-t-il pas à Nantes toutes les ressources qui lui sont nécessaires? Cette "chère guenille" a-t-elle lieu de se plaindre de la part qui lui est faite ici? Ah certes, on peut dire hardiment que Nantes est un pays de Cocagne, et qu'aucune ville n'est mieux située, ou mieux outillée, pour satisfaire tous les appétits de l'exigeant petit compagnon que nous portons si près du cœur... Oui, messer Gaster se plaît à Nantes. N'a-t-il pas ici de quoi boire et de quoi manger, hors-d'œuvre, entrées, plats de résistance, entremets et desserts? Le Nantais peut choisir à son gré la bière, le cidre ou le vin. Il ne manque point de gibier, et certains environs lui fournissent à bon compte sarcelles, moretons et poules d'eau, pour de délicieux salmis. Des volailles et des œufs? Il en a à revendre. Le beurre qu'on lui apporte est classé parmi les plus

fins. Les meilleurs fruits, les meilleurs légumes abondent dans ses jardins et ses campagnes, et il y peut ajouter, grâce à son port, les bananes d'Afrique et les oranges d'Espagne à très bon compte. Mais ce qui constitue pour lui un véritable privilège, ce sont les richesses inépuisables de ses rivières et de l'océan. Poissons d'eau douce, poissons de mer, coquillage et crustacés défilent sur sa table. Saumons et aloses, anguilles, carpes et brochets, soles, merlans, maquereaux et sardines, huîtres et moules crevettes et homards, crabes et langoustes, viennent, toujours pleins de vie, sur ses marchés quotidiens. Quant aux conserves nantaises—viandes, légumes, poissons, confitures et biscuits—n'est-il pas inutile d'en faire l'éloge? (Amieux, Benoît, Lefèvre, etc.) Depuis longtemps et dans tous les pays elles ont une place d'honneur dans le menu des gourmets."

N'allons pas gâter de si belles envolées par des essais de souvenirs personnels, et laissons le lecteur rester, comme on dit en termes gatronomiques, "sur la bonne bouche".

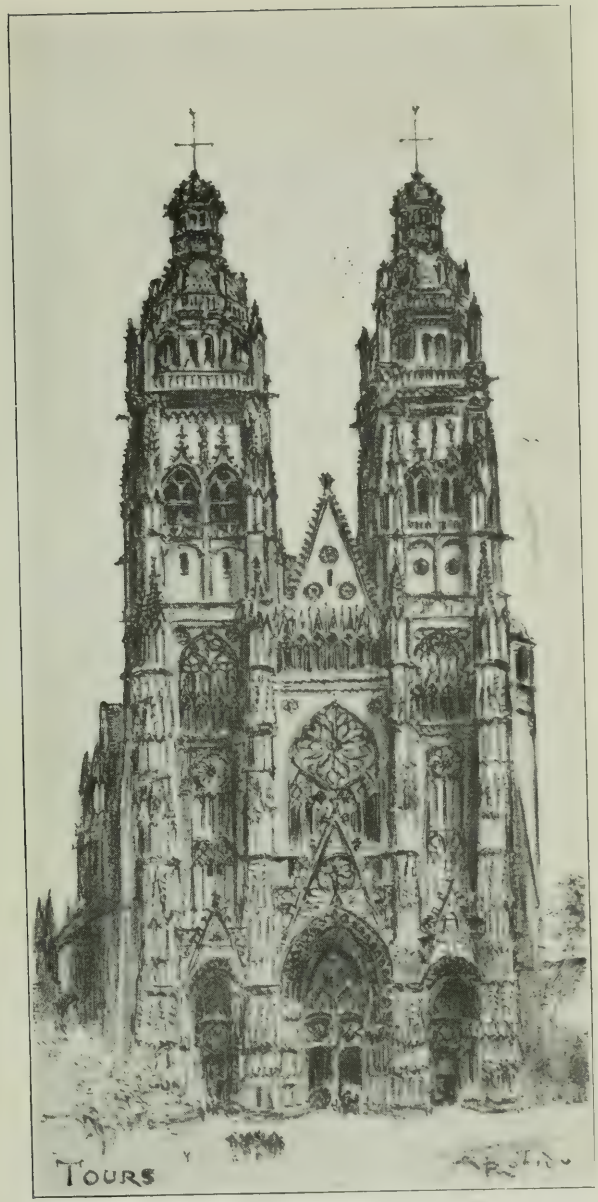
Et c'est la Touraine qui nous a vus ensuite, ce jardin par excellence de la "belle France", par tous les poètes chantée et par tous les voyageurs admirée. Nous sommes en effet venus de Nantes à Tours, qui nous a reçus comme une grande sœur affectueuse, et merveilleusement parée. Parée de soleil, de larges avenues ombrées de beaux platanes taillés, de monuments publics méritant le plus beau compliment, celui d'être bien français, à la mode ancienne et la plus vraie. C'est surtout de l'hôtel de ville que je veux parler en ce moment, avec sa belle masse à la fois sobre et ornée, rappelant Fontaine bleau, par exemple. Le buste de Balzac s'élève, aux environs, car c'est son pays et il y voisine avec Rabelais, qui n'était pas beau de visage s'il faut en croire les sculpteurs qui l'ont buriné. Ces grands hommes de pierre me font penser que j'ai oublié de mentionner l'une des gloires de Nantes, et même deux: Jules Verne, dont nous avons vu le simple monument, pensif et savant, au Jardin des Plantes de sa ville natale; puis Monselet, le chantre de la gourmandise et du bien manger, que Banville a taquiné en même temps et dans la même strophe que Rothschild:

"O Monselet, tandis que bravant l'Achéron,
Chez Bignon tu t'empiffres,
Son secrétaire dit: "Monsieur le baron,
Il faut faire des chiffres!"

"Il fait le compte, ô ciel! de ses deux milliards,
Cette somme en démence,
Et si le malheureux s'est trompé de deux liards,
Il faut qu'il recommence!

Mais revenons à notre petit "tour à Tours", comme nous l'avons appelé d'un badinage facile. Nous y avons été accueillis avec toute la bonne grâce tourangelle, par le directeur du Syndicat d'Initiative, colonel Vidé, aimablement prévenu de notre arrivée cette fois encore par nos anges protecteurs et la Compagnie du Tourisme. M. Vidé nous amenait un peu plus tard, après déjeuner, le plus aimable et le plus savant des archéologues, M. l'abbé V. Guignard, qui voulut bien se mettre à la disposition des visiteurs canadiens pour la visite pédestre des points les plus intéressants de la ville, qui compte environ 75,000 âmes. Que la Loire la traverse avec une grâce nonchalante de grande dame au repos, prenant à la fois un bain de verdure et de soleil! Le ciel de Touraine, les coteaux de Touraine, les rives de la Loire, les châteaux de la Loire, les vins de Touraine, les jeunes femmes... mais prudence, et veillons sur nos effusions.

C'est un pays d'horizons fleuris, lontains et doux, sans que jamais une ligne brisée ou l'arête d'un rocher vienne contrarier le regard dans sa paresseuse rêverie. Ce ne sont que champs de blé dorés, coteaux recouverts de vignes ployant sous les grappes et rendant les meilleurs crûs de France; nous avons bu du Vouvray ou du Romorantin dont nous parlerons encore après cinq années de Lipton Tea ou de Coca-Cola, soit dit sans frais de réclame à personne. Et nous avons parcouru ces belles campagnes une journée durant et d'un château à l'autre, sans jamais nous lasser de retrouver des salons du quinzième siècle et des épingles à cheveux d'Anne de Bretagne, qui semble s'être mariéedans tous les "patelins" des environs. N'oublions pas le château de Chinon, devenu propriété nationale, et ayant été témoin de la rencontre de Jeanne d'Arc avec le roi Charles VII: "Gentil sire Roi, le Seigneur vous mande que boutiez Anglois hors de France", ce qui semble toujours plus facile à dire qu'à faire avant qu'on ne s'y soit mis sérieusement. Au surplus à chaque siècle suffit son problème, et n'oublions pas, qu'il est des interventions chirurgicales dont le premier effet est de tuer le malade. Au reste, l'histoire de l'Irlande montre de reste que les évictions ne guérissent rien. Il n'est que de travailler sur soi-même, et lorsqu'on égale et dépasse l'adversaire en toutes matières essentielles, il n'est plus besoin de s'inquiéter de sa pré-



La Cathédrale de Tours.

sence. On est toujours le plus dangereux adversaire de soi-même, et les autres ne nous font jamais autant de mal que les petits démons Négligence, Insouciance et Contentement béat de soi-même. Dans notre cas national, voilà les principaux locataires qu'il nous faudrait évincer avant de causer république et grand débarras, si nous y songions vraiment. Nous ne présenterons pas de facture suplémentaire à nos bons lecteurs pour cette exposition philosophique improvisée et... roulante. étant tracée d'une main rendue chancelante par l'allure ultra-rapide du convoi Paris-Orléans, qui emmène votre serviteur vers Paris, ce matin du 30 juin, tandis que le gros de la caravane est resté à Blois pour déguster d'autres châteaux. Il y a des estomacs insatiables.

Mais le gros morceau de notre visite à Tours restera la cathédrale gothique si belle, aux lignes si élégantes et élancées, que M. l'abbé Guignard nous a expliquée et détaillée avec une science sûre et approfondie. Ecoutez-moi maintenant vous réciter par cœur une savante description technique de la dite cathédrale, en bénissant Hachette d'avoir fait les Guides Diamant:

"La cathédrale Sainte-Gatien, dédiée avant le XVe siècle à saint Maurice, et depuis au premier évêque des Turons, (habitants de Tours, vers 250) est un magnifique édifice où toute l'évolution du style gothique se développe au chœur (XIIIe) à la facade (XVe et XVIe) pour faire place enfin au style de la Renaissance, qui apparaît dans le couronnement des deux tours.

"Elle fut commencée en 1170 sur les ruines d'une cathédrale antérieure incendiée en 1166 lors d'une querelle entre les rois Louis XII de France et Henri II d'Angleterre... mais l'édifice actuel est presque en entier le résultat d'une reconstruction entreprise en 1220 et patiemment poursuivie à travers plus de trois siècles jusqu'en 1547. De cette lenteur naquit le proverbe: "C'est long comme l'œuvre de saint Maurice."... Le plan d'ensemble fut légèrement réduit... mais ce qu'elle perd en immensité, elle le regagne en partie par les beautés de son architecture, par les splendeurs de sa façade et par les richesses de son fenestrage, encore presque partout garni de ses vieux vitraux.

"La façade, chef-d'œuvre des styles gothique et flamboyant, et de la Renaissance, bâtie de 1426 à 1547, est percée de trois grandes portes flamboyantes, que surmonte une large fenêtre centrale avec rose, et flanquée de deux tours légèrement dissemblables, hautes de 210 et 207 pieds environ,

terminées chacune par un étage octogonal à double dôme de la Renaissance. Les vitraux sont parmi les plus précieux des cathédrales de France. . ."

J'abandonne la description sur cette image des vitraux, que le lecteur peut se faire aussi belle que son imagination le lui permet, certain d'être encore au-dessous de la réalité, lorsque le soleil jette à travers ces vitres nuancées artistement, des rayons qui se tamisent, se mêlent et se confondent comme des roses en un inestimable parfum. Presque toutes les verrières de la cathédrale de Tours datent de la complétion, de la "finition" de l'élégant édifice. C'est dire leur valeur et le soin pieux et délicat qui a présidé à leur confection. C'est comme un sourire tendre venu des siècles passés, avec le souvenir de Jeanne-d'Arc flottant encore dans leurs rayons comme en ville il flotte autour des lieux où elle a passé. Et tout cela fait de Tours l'un des sanctuaires les plus attachants

"Du grand passé qui parle avec la voix des morts!"

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Arrivée à Paris.—Discours de l'hon. M. Roy et de M. Edouard Montpetit.—Autre célébration.—Chant du "O Canada" en famille.

Paris, 2 juillet 1922.

Ce vieux Paris, toujours le même et jamais le même, la plus belle ville et la moins disciplinée, la plus imposante et la plus aimable, qui.. mais enfin la litanie ne s'arrêterait pas. La première fois, on y arrive en bondissant de joie anticipée, et les autres fois avec une mélancolie plus ou moins profonde, mais à chaque fois différemment nuancée. On ne doit pas souhaiter vivre toujours à Paris, mais il est bien difficile de ne pas rêver de le revoir encore, après quelques années d'absence. Et comme pour la compagne, ou la sœur aimée, les moindres traits de son visage vous sont familiers et chers, les bruits de la rue, la course des autos vous plaisent autant à l'arrivée que la silhouette majestueuse du Louvre, les arcades de la rue de Rivoli ou la blanche silhouette de la basilique de Montmartre, aperçue au coin d'une rue montante. On dit que l'homme s'attache davantage aux lieux où il a souffert ; je conserverai toujours un attachement particulier à Paris pour y avoir fait jadis acte de contribuable et versé chaque année ma centaine de francs d'impôts aux caisses municipales. Il en faudrait bien davantage aujourd'hui.

Je suis arrivé en éclaireur, précédant d'une journée le groupe fidèle, resté à Blois pour terminer la visite des châteaux de la Loire. En la compagnie de M. F.-W. Perras, maire de Gracefield, Québec, et de Mlle Perras, je suis venu à Paris afin de prendre part à la célébration de la fête nationale, organisée par notre toujours actif commissaire-général, l'hon. M. Philippe Roy. Une note parue dans l'édition européenne du "Herald" de New-York nous avait à ce propos mis l'eau à la bouche et nous accourrions patriotiquement. Est-il besoin de dire que nous n'avons pas été déçus ? Sitôt installés au bel hôtel mis à notre disposition par la Cie du Tourisme, nous étions en route vers les centres canadiens : le Commissariat et la Banque Nationale, où l'accueil est toujours si réchauffant pour les nouveaux arrivés. Il nous avait fallu, pour y parvenir, parcourir assez longuement les grands boulevards, et faire ainsi notre initiation parisienne. Le soir, toutes préparations de détail complétées, nous descendions de voiture dans la grande cour du Cercle Inter-Allié, ce lieu éminement hospitalier,

où pendant la guerre se rencontraient fréquemment les chefs d'Etat des pays alliés. Une centaine de Canadiens et une trentaine d'invités s'y trouvèrent bientôt réunis, et le spectacle que présentaient les grands salons était fort animé. Reconnus à première vue dès l'entrée, l'hon. M. Roy, le maréchal Fayolle, qui a évidemment gardé un bon souvenir de son passage rapide chez nous, l'an dernier et nous le dira, du reste, un peu plus tard, M. Gabriel Hanotaux qui nous donna gratuitement, durant la guerre de si inattendus petits conseils, M. Dior, ministre du commerce dans le gouvernement Poincaré, le premier attaché d'ambassade anglaise, sir Milne Cheetham et plusieurs membres de son personnel, M. Maurice Guénard-Hodent, secrétaire du comité France-Amérique, M. J.-E.-M. Robert, directeur de la Banque Nationale, et son fidèle assistant, M. Chs Lamontagne, M. F.-G. Dastous, président de la Chambre de Commerce britannique, section canadienne, Mgr Baudrihart, de l'Académie française, recteur de l'Institut catholique de Paris, M. Edouard Montpetit, représentant du Canada aux conférences de Gênes et de La Haye, et qui devait faire le discours le plus remarqué de la soirée ainsi que c'est assez son habitude, M. Win. Larue, avocat de Québec, M. Jean Nolin, le jeune poète montréalais au talent si plein de promesses, M. Louis Pratt, représentant la maison P. Burns, de Calgary, et M. J.-A. Naud, que nous avions rencontré à Milan, bien d'autres encore dont l'énumération serait trop longue.

La colonie canadienne était, je dirais au complet, si les dames eussent été présentes, mais on avait voulu donner cette année à la réunion un caractère essentiellement austère et pratique, si je puis dire, et l'on n'y parla guère qu'histoire et questions économiques; et qu'y a-t-il d'économique dans nos chères compagnes, je vous le demande, à bonne et prudente distance.. La réunion n'eut donc rien de la "Fête chez Thérèse" mais fut une cordiale soirée de prise et de reprise de contact, et de considérations sur notre pays, quant au passé, au présent et aux prochaines élections.. La chère fut satisfaisante au possible, et comme dans la chanson, "la musique fut bientôt faite", le chant se limitant, peut-être un peu économiquement, au **God save the king** et à la **Marseillaise.** Ces deux toasts furent portés par l'hon. M. Roy, qui fut bref et complet à son ordinaire et laissa entendre qu'ayant la chance d'avoir M. Montpetit sous la main, il n'allait pas le laisser échapper sans un petit cours d'histoire du Canada depuis 1867, ce qui fut fait l'instant d'après avec une maîtrise et un succès dont on se doute bien.

M. Montpetit n'avait sans doute pas besoin d'agir depuis deux mois comme ambassadeur de son pays pour être ce qu'on appelle "quelqu'un" dans la force du terme, mais cela ne lui a toujours pas nui non plus. En tout cas, il semble que son talent et sa parole aient pris une nuance additionnelle d'assurance, et d'autorité sur l'esprit de l'auditeur. Pendant les deux ou trois quarts d'heure, vite écoulés, qu'a durée sa revue de la confédération canadienne, il a incontestablement conquis et conservé la palme du vainqueur en ce tournoi d'éloquence diserte, auquel prirent part des académiciens et des ministres de France. C'est dire qu'il a été écouté avec cette attention que l'on qualifie parfois de "religieuse", et que pas une de ses paroles, pas l'une des pensées qu'il a émises et des revendications qu'il a faites, n'est tombée dans l'indifférence ou la distraction. Et sous sa voix nuancée, sympathique et précise, il semblait que le Canada vécut et palpitât sous nos yeux, avec son immense territoire et ses populations diverses, dispersées, mais, aux principaux points, réunies coude à coude et n'échappant pas aux inconvénients du voisinage. En un mot, le problème canadien des deux races française et anglaise fut posé d'un large coup de brosse où il ne restait guère à ajouter qui pût le rendre plus clair.

Les provinces maritimes de l'Est, qui songeaient déjà se fusionner entre elles, une allusion de lord Durham au pressentiment qu'il avait d'une fédération future, les besoins de rapprochement de la Colombie-Anglaise, l'imbroglio constant des relations entre les deux Canada, ces différents signes avaient révélé aux observateurs attentifs l'inévitabilité future d'un arrangement d'ensemble, et le moment vint où le projet prit corps sous la poussée des difficultés et des besoins confus jusqu'alors. William Lyon Mackenzie y eut sa part d'influence dirigeante, et George Brown, mais il est reconnu par plusieurs auteurs anglais que prépondérants furent la largeur d'esprit et le coup d'œil d'aigle de Georges-Etienne Cartier, amenant ses compatriotes à accepter un pacte dont ils avaient bonnes raisons de se méfier. Car la confédération canadienne, insiste M. Montpetit, fut moins une convention d'intérêts qu'un pacte d'honneur engageant les deux parties contractantes à respecter rigoureusement leurs droits mutuels, leurs usages et traditions respectifs. Et voilà ce qu'il convient surtout de ne pas oublier. A la seule condition de ce respect de la parole donnée, la confédération canadienne pourra respirer et grandir à l'aise, et devant les Anglais et les Français qui l'écoutent, M. Montpetit n'hésite pas à le proclamer avec une franchise qui fait balle et lui vaut les applaudissements de toute l'assistance.

Il parle ensuite usages et langue, et s'adressant entre autres au maréchal Fayolle, il exprime le regret que son séjour trop bref chez nous ne lui aît pas permis de faire meilleure connaissance avec les belles populations de nos campagnes, avec ce peuple frère du paysan de France, qui constitue la base même de la force nationale, dans le vieux pays comme dans le nôtre. (Appl.) Et quant à la langue que nous parlons, l'orateur n'y va pas plus de main morte que précédemment. "Permettez-moi de vous le dire en toute franchise, dit-il, il n'y a rien qui nous soit plus pénible que l'erreur de ceux qui nous devraient mieux connaître, rien en même temps qui ne soit plus clair, c'est que nous ne parlons pas un patois, (appl) et que la langue que nous parlons, de notre mieux et non sans nous efforcer de la mieux respecter chaque jour, c'est la langue française et nulle autre, que nous ont léguée nos pères, et que nous parlons toujours avec amour et fermeté. Oh, je sais bien qu'un peu d'appellations anglaises se sont glissés sur la langue de l'ouvrier, pour désigner l'outil qu'il manie, mais ce péché n'est pas commis par lui seul, et du reste un bon travail se fait pour remplacer les mots étrangers par des mots français appropriés. Et par ailleurs, certaines tournures qu'on nous reproche sont souvent de la plus pure langue de la meilleure époque. Ainsi par exemple, cite M. Montpetit, du mot :"peinturer" que la France a laissé perdre tandis que nous le conservions. Croyez-vous rendre ici un grand service à la langue française, demande-t-il, en vous servant du même terme pour désigner l'effort artistique du peintre et la journée de travail du badigeonneur? Chez nous, nous disons que le premier peint, et que l'autre peinture... (Appl).

Par cette simple image, les situations étaient rétablies à merveille, et l'orateur canadien avait beau jeu pour évoquer ensuite le brillant avenir réservé au Canada pour peu que l'on laisse respirer librement les deux grandes races qui symbolisent sur le nouveau continent l'union qui prévaut et qui doit malgré tout prévaloir entre les deux peuples principaux de l'hémisphère européen. En plus de lucides aperçus constitutionnels, telle est en peu de mots la conclusion des éloquentes paroles de M. Montpetit, qui a été vivement et longuement acclamé. De longtemps la colonie canadienne de Paris n'avait été conviée à pareil régal et elle n'a pas manqué d'en marquer sa vive et fréquente appréciation.

M. Gabriel Hanotaux a lu ensuite un discours à la forme très châtiée, dans lequel, avec les plus vives félicitations à M. le professeur Montpetit, il exprimait les sentiments les plus sympathiques au Canada "resté, dit-il, la plus belle colonie d'âmes de la France", par quoi celle-ci serait quelque

peu consolée de ce qui s'est passé jadis à l'époque de Montcalm. Ce mot "colonie", soit dit en passant, a semblé remplacer décidément tous les autres en cette circonstances, et si l'on a dit "Dominion", ce ne fut que pour regretter l'emploi irréfléchi qu'on en a fait en 1867, parce qu'il ne se peut traduire, et qu'il ne rend pas exactement l'état des choses. Colonie nous fûmes et colonie nous restons, selon l'opinion flottante dans les cercles européens. Je conçois que M. N.-W. Rowell se soit un peu fâché de ne plus entendre parler de l'"associée" et de la "nation-sœur" dont lui et sir Robert Borden ont si longtemps eu la bouche pleine. Colonie anglaise, et heureuse de l'être... Comme on s'instruit en voyageant!

L'honorable M. Roy avait fait allusion, en proposant la santé de la France, au traité commercial en élaboration entre les deux pays. Le ministre du commerce de France, M. Dior, un bon Normand plein d'aménité, en a parlé dans les termes les plus amicaux, les plus sympathiques, et il semble bien que l'on s'entendra à la satisfaction mutuelle; le ministre français a été très applaudi.

M. Walter Berry, président de la Chambre de Commerce américaine, invité par M. Roy à prendre la parole, le fait dans le français le plus soigné, et fait une allusion applaudie à la frontière de 10,000 kilomètres mentionnés par M. Roy. Il intéresse vivement ses auditeurs français en rappelant que cette frontière n'est gardée par aucun soldat, par aucun canon, il adresse les compliments d'usage délicatement exprimés à ses amis et voisins du Canada. M. Berry fait une allusion légère au projet de développement hydraulique et électrique du Saint-Laurent, auquel il paraît favorable, tout en rappelant que New-York et Montréal ne semblent pas avoir confiance. Mais les forces de la nature sont irrésistibles, et de toute façon les deux pays voisins du continent américain ne cesseront jamais, dit M. Berry, d'être les meilleurs amis du monde.

Le maréchal Fayolle a prononcé l'une de ses allocutions toujours enlevantes, précises et un peu brèves. Son passage parmi nous lui a laissé les plus aimables souvenirs, dont le premier en date fut le discours de réception du sénateur Beaubien, à Montréal, faisant allusion aux "deux mères-patries" des Canadiens, qui leur sont également chères. Le maréchal Fayolle se déclare épris à tous points de vue de notre "terre de liberté, de progrès de droiture" et de la population qu'il y a admiré dans sa vie familiale et publique. Les plus vifs applaudissements ont remercié le maréchal de ses sentiments si sympathiques envers notre pays, puis le ministre d'Angleterre, attaché à l'ambassade. M. Cheetham a parlé dans le même sens, confirmant

cordialement les souhaits de bonne entente et de respect des traditions françaises et anglaises réclamées si ouvertement par M. Montpetit, et la soirée s'est achevée dans le meilleur esprit de fraternité et d'espoir en des jours meilleurs.

Par groupes amis, heureux de se retrouver ou d'avoir fait connaissance, les Canadiens se dispersèrent dans la direction de la Madeleine et des grands boulevards, où quelques "bocks" furent vidés à la porte des cafés, en parlant du pays absent sous ses divers aspects, familiaux, politiques, économiques. Il ne restait pas grand'chose à règler dans les statuts nationaux lorsque chacun prit congé pour se diriger vers son habitat parisien.

* *
*

Dans un ordre moins vaste et plus intime, une autre jolie célébration canadienne a eu lieu le lendemain, premier juillet même, au sein du groupe canadien dont les lecteurs du "Soleil" nous ont si souvent entendu parler depuis ces deux mois, la "caravane" pour lui conserver son appellation familière et souriante. Elle est présentement campée sous le toit accueillant d'un hôtel parisien de premier ordre, dit hôtel du Pavillon, rue de l'Echiquier et à deux pas de la porte Saint-Denis, qui date des Romains comme de juste. Or, dans la salle à diner luxueuse dont nous sommes l'un des ornements, au milieu d'une douzaine de colonies sud-américaines ou simplement yankees, à huit heures du soir, l'un de nous, M. F.-W. Perras, eut la bonne pensée d'offrir le champagne à toute la tablée, et de proposer la santé du Canada, ce qu'il fit avec tout l'à-propos et la correction d'un homme habitué depuis longtemps aux fonctions publiques, et du reste préparé à icelles par un solide cours d'études à l'université d'Ottawa. Puis M. le juge Ritchie répondit en anglais par une vibrante allocution dénotant l'ancien politicien expérimenté, et ses paroles furent aussi vivement applaudies aux tables environnantes, écoutant attentivement, qu'à la nôtre propre. Et votre humble serviteur s'efforça de compléter le programme en exprimant de son mieux les sentiments d'attachement que nous conservons tous à notre grand et cher pays en dépit de tout ce que les autres peuvent offrir d'agréable au touriste qui en cueille les beautés comme les fleurs d'un jardin dont l'attrait ne remplace pas le charme profond de la maison paternelle. Il n'était que juste de citer les vers de Crémazie:

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés
En visitant chaque contrée.
Je me disais au fond du cœur
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

Et l'on ne se fit pas faute ensuite de chanter vigoureusement notre majestueux hymne national "O Canada", que les auditeurs écoutèrent avec un intérêt mêlé de respectueuse surprise: il y a tant de gens pour qui le Canada n'est autre chose qu'une humble colonie de l'Angleterre! Il y aura eu cette année à Paris quelques bonnes manifestations de la vérité à ce sujet: il n'est que de faire chacun son possible dans la sphère d'influence qui nous a été départie.

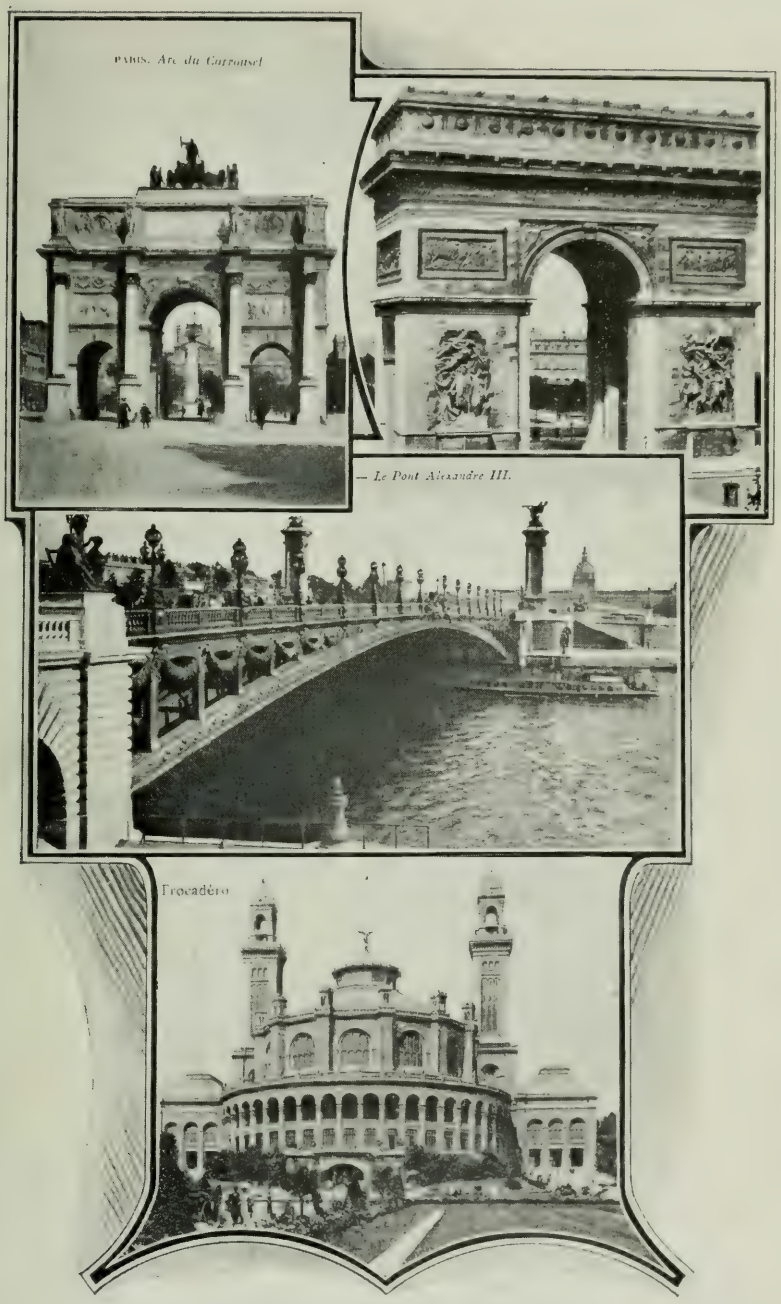
VINGT-TROISIÈME LETTRE

Le voyage s'achève.—Visite de Paris et des environs.—Le Sacré-Cœur à Montmartre.—Voyage à Nancy.—La Passion en français.—Historique et appréciations.

7 juillet 1922

"Il est fini, le temps des roses", pourraient maintenant chanter les pèlerins de la "caravane" canadienne qui vient de faire une tournée si belle dans les villes principales de France et d'Italie. Le groupe s'est en effet dispersé hier, selon qu'il était convenu depuis le départ, et chacun a pris ses arrangements pour le retour au pays, après quelques jours parisiens vécus de côté et d'autre, chacun choisissant la pension de famille ou le quartier qui lui convenait le mieux. Les plus fortunés sont restés à l'hôtel, où les échelles de prix leur feront apprécier davantage le confort de premier ordre dont ils ont été entourés jusqu'ici, sans jamais rien débourser—puisque tout était payé d'avance. Et les autres se sont envolés, qui sur la rive gauche, où la vie est plus calme, qui aux environs du jardin des Tuileries et de la rue de Rivoli, où se trouvent des îlots de tranquilité dans la mer bruyante de l'activité parisienne. On se retrouve parfois de la façon la plus inattendue, sur les boulevards ou bien au Commissariat du Canada, quand ce n'est pas à la Banque Nationale, où Français et Canadiens se pressent au long du jour aux guichets toujours occupés. Et sorti de là. on retombe jusqu'au cou dans la vie parisienne, sur les eaux de laquelle, ainsi que l'exprime la devise de la ville, "on flotte mais n'enfonce pas", **Fluctuat, nec mergitur.**

Nos deux compagnies, le **Pacifique** et le **Tourisme**, ont fait les choses largement jusqu'au bout, nous donnant deux randonnées automobiles dans Paris, à la suite de Reims et de Fontainebleau, qui ont clos la série des grandes excursions. Rappelons en passant avec quel intérêt nos voyageurs ont vu défiler les côteaux de la Champagne, recouverts de vignes, mais aussi des ruines de leurs villages détruits par l'Allemand, et encore incomplètement reconstruits. Ils ont retrouvé en abondance des tranchées, envahies par l'herbe et des barricades de fil de fer rouillé qui symbolisent assez la défensive prolongée dans laquelle l'Europe se maintient encore devant le Teuton sournois et revanchard. Et ils ont eu le cœur serré d'émotion rétrospective devant les cimetières militaires, à huit à dix mille soldats



Quelques monuments de Paris.

alliés chacun, dont la route est parsemée, ainsi que devant le joyau martyr, la cathédrale de Reims, dont Rostand a écrit :

"Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle".. mais qui a bien failli s'écrouler entièrement, et qui portera longtemps la trace des longs bombardements qu'elle a subis, et qui symbolisèrent bien les deux mentalités adverses qui s'affrontaient alors. L'une, en dépit de ses erreurs, restée noble et fière et s'accrochant au sol pour en défendre les parcelles sacrées l'autre cherchant les monuments de foi et de beauté pour les abattre à coups d'obus. Les ravages que le monde a subis ne sont rien en comparaison de ce qui l'attendait, de ce qui l'attend encore peut-être, si le règne pacifique du Christ ne finit pas par prévaloir universellement, comme le Pape l'a si instamment demandé au Congrès qui nous a tous amenés ici.

Nos ambulants canadiens sont donc pour le moment dispersés dans Paris par groupes amicaux, et ils visitent, regardent, entendent et magasinent. Bien rare sera la fillette ou l'amie qui n'aura pas sa poupée ou sa bague en souvenir du grand voyage de Rome, de Lourdes et de Paris, ces trois pôles principaux de la grande excursion. On ne sait plus bien où mettre tout cela dans les valises, et il a fallu se tourner vers les marchands de paniers d'osier, qui font ici des malles solides et fort commodes. Je ne parle pas des couturières, à qui l'on commande un peu de toilettes portant l'inimitable cachet parisien. Et cela fait, le reste du jour se consacre comme automatiquement à la visite des parcs, monuments, musées, etc., voire un peu des théâtres et des cinématographes. Il faut voir, avoir une fois vu le foyer de l'Opéra, cette merveille d'architecture et de richesses, et entendu au Théâtre Français le **Cid** ou **Britannicus**, ainsi que nous comptons bien faire ce soir même, dans ce lieu par excellence de la pure langue française. Et ces deux derniers mots me remettent en l'esprit l'une des impressions qu'a reçues l'esprit de nos pèlerins canadiens-français en général. Souvent ils ont été assez offusqués de s'entendre dire : "Comment, c'est la première fois que vous venez en France, et vous parlez déjà français ?" D'autres ajoutaient : "Alors, vous l'avez appris au moment de votre départ ? Vous avez très bien réussi !"

Il faudra écrire un nouveau "Maria Chapdelaine" pour les classes moins instruites, car leur ignorance à notre endroit semble être restée entière. Nos gens ne cessent pas de s'en étonner, et souvent de s'en impatienter. Peut-être sont-ils un peu exigeants. Les nations de la terre ne se connaissent pas entre elles, surtout lorsqu'une grande distance les sépare. Et le Canadien qui se vexe de ce que le Français ignore tout de notre pays

fondé par lui, sera souvent le même à vous demander devant un monument : "Jules Ferry, Waldeck-Rousseau, qu'est-ce que c'est que ces hommes-là ?" Toutes questions déconcertantes pour le Français au même titre qu'à nous, lorsqu'il admire que nous puissions en français commander..un bifteck !

Comment donner au lecteur une idée, même vague, de ce qu'ont vu les voyageurs du C. P. R. dans les tournées parisiennes des premiers jours? Comment décrire les grands boulevards, auprès desquels nous étions logés, avec le flot bruyant et agité des deux fleuves roulants qui s'y rencontrent, s'y emmêlent fréquemment, au désespoir des piétons présomptueux qui voudraient parfois les traverser? Comment dire l'abondance et la richesse des vitrines, de chaque côté de cet emporium interminable offert aux acheteurs du monde entier? Les arbres bien alignés qui reposent partout le regard, la foule cosmopolite qui déambule péniblement, les spectateurs alignés au bord du trottoir, large de vingt et trente pieds presque partout, dégustant lentement quelque "consomme" en regardant passer cette foule venue d'Arabie autant que de Dayton, Ohio, ou de Buenos-Ayres, et qui se retrouve le soir, dans les salles de spectacles risqués, en se prenant mutuellement pour des Français, lesquels du reste ne mettent jamais le pied là-dedans parce qu'ils ont trop de bon goût, et d'autres exigences artistiques. Mais nous ne parlons là que des boulevards... Ils ne sont pas tout Paris; on l'a vite constaté au premier détour de la voiture, et il suffit de s'approcher de la Seine, de la traverser sur le Pont-Neuf ou un autre des 28, pour tomber du coup en pleine histoire, et en pleine beauté. Là-bas, la flèche incomparable de la Sainte-Chapelle, fréquentée jadis par Louis XIV et restée l'un des joyaux les plus purs de l'art gothique. Un peu plus loin, les tours massives, imposantes, émouvantes de la cathédrale Notre-Dame, où tant de rois de France vinrent prier solennellement, avant que Napoléon Ier ne s'y fit couronner par le Pape. Puis c'est le dôme célèbre abritant l'Académie française, et plus à droite celui du Panthéon, ancienne église Sainte-Geneviève, patronne de Paris, et comme a dit Péguy.

"La sainte la plus sainte après Sainte Marie."

Vous apercevrez aussi au loin, par-dessus l'océan des toits de six étages, tous de hauteur et d'allure uniforme, les deux tours inégales de l'église Saint-Sulpice—à Noël, un jour, j'y entendis environ vingt messes à la fois, à "l'heure solennelle où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous"—mais l'énumération doit s'arrêter plus vite que le regard, car la voiture avance et le paysage, le spectacle change et grandit à chaque moment en intérêt.

Les palais du Louvre, avec leur allure majestueuse, resteront à jamais gravés en notre mémoire, ainsi du reste que les Champs-Elysées, fleuris de roses et de fleurs aux vives nuances, qui s'étendent ainsi jusqu'à deux bons milles de distance, à l'horizon fermé par l'Arc de triomphe de Napoléon, et arrêté un instant à mi-chemin par l'obélisque de Louqsor, dont les hyérogliphes furent gravés par un artiste que la mort avait glacé dès 2500 ans au moins avant la naissance de Christ. Pourquoi n'a-t-elle pas pris plutôt à mesure les députés français qui ont siégé depuis quarante ans environ au Palais-Bourbon, qui est là tout près? Bien des malheurs eussent sans doute été évités, y compris celui de la dépopulation navrante du plus beau pays de l'ancien continent. Il est vrai que d'autre part notre propre patrie n'eût peut-être pas été découverte et mise au monde. Le Seigneur voit plus loin que nous, et s'inquiète sans doute beaucoup moins des malheurs que nous prévoyons, et dont beaucoup sans doute, ne se réaiseront pas.

Notre dernière excursion nous a fait gravir les pentes raides de la butte Montmartre, au-dessus de laquelle nous attendait la basilique célèbre du Vœu national, dont nos compagnons d'une autre langue, hélas, n'avaient jamais entendu parler. A de bons catholiques, il y a quelque chose de crispant à se voir obligé d'expliquer la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre! Il faut heureusement moins d'érudition pour l'admirer, toute blanche et pure sur le ciel parisien, au milieu duquel elle s'élève comme un rappel d'éternité en dépit du mal qui grouille aux pieds du mont qu'elle domine de ses blanches coupoles. On y a tout Paris sous les pieds, comme le Sauveur s'est élevé au-dessus du monde entre ciel et terre. Il faudra bien que l'humanité finisse par s'élever aussi. Mais de là-haut, de la hauteur sacrée de Montmartre, une fois pénétrés dans l'enceinte où resplendit l'éternelle Présence, comme nous avons pensé à tous les nôtres, privés de la joie profonde de se voir rendus à la basilique de Montmartre, en sortant de Lourdes et de Saint-Pierre de Rome!

* *
*

Après les premiers jours d'orientation, de musées et d'emplettes, plusieurs d'entre nous se sont arrachés au tourbillon parisien pour aller se reposer l'âme à la contemplation d'une belle ville de province, et d'un noble et élevant spectacle, celui de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et ce n'est pas à Oberammergau que nous sommes allés, malgré

la grande réputation de ce lieu et du spectacle qu'on y donne. D'abord la Bavière est bien loin, et l'on y parle une langue qui apparaît, au moins de loin, bien rebarbative. Ensuite, il paraît que les voyageurs se font littéralement écorcher au long du parcours, et particulièrement à Munich. Troisièmement, pourquoi aller chercher des émotions religieuses en Allemagne, quand il s'en trouve d'à peu près équivalentes en France même, et mieux encore, au cœur de la Lorraine, pays de Jeanne d'Arc, pour ne nommer que celle-là ? Nous nous sommes donc mis en route samedi matin pour Nancy.

Nancy la Lorraine, comment en parler selon ses mérites ? Ville de plus de cent mille âmes, montant la garde auprès de la Meurthe et de la Moselle, devant l'Allemand tout proche et toujours embusqué depuis les commencements de l'histoire, Nancy, voisine de Domrémy, où naquit Jeanne d'Arc et qui s'en souvient fièrement, dans ses rues et ses places publiques, Nancy, avec ses braves gens à tête dure, ses maisons hautes et ses tilleuls odorants. dont le parfum vous salue dès la gare et vous devient plus familier et plus cher à chaque instant de votre séjour... Ce n'est pas l'Alsace encore, mais elle est voisine, et vous sentez avec une joie impatiente qu'en deux heures vous seriez à Strasbourg si le Seigneur le permettait une fois de plus. Lorrains à tête ronde, Alsaciens à tête carrée. Lorraines au frais visage et au doux parler, qui chanteront demain de si angéliques choses au grand théâtre construit par M. le chanoine Petit, curé-fondateur de la paroisse Saint-Joseph. Je ne cherche pas à tout dire ni même à bien dire, mais à jeter simplement des noms et des souvenirs comme ils se présentent et sans compter décrire avec exactitude ce que nous avons vu, senti, éprouvé là, en ville française, devant Jésus de Nazareth vivant sous nos yeux avant qu'il ne fût mort en croix. Nous avons vu la Passion de Nancy, et nous repartirons entièrement contents de notre grand pèlerinage, qui sans cela eût été incomplet malgré tout.

L'histoire qu'il faudrait raconter tout d'abord est assez longue et nous l'abrégerons. Un vicaire nancéien, M. l'abbé Petit, se vit nommé curé et chargé d'une paroisse nouvelle, dépourvue d'église. Il fallait construire, et c'est dire quelle énergie d'apostolat il avait, qu'il fit souscrire huit cent mille francs à cette fin. Mais ce fut insuffisant, il manquait le sixième environ de cette somme, et les souscripteurs étaient fatigués, rendus. Il fallait trouver quelque chose qui créât des fonds, tout en aidant au renouveau de foi souhaité ardemment par le jeune pasteur. Or, Dieu ne procède pas par fantaisie mais par développements logiques, et en cherchant dans sa vie

ce qu'il pourrait utiliser au profit de ses œuvres, M. l'abbé Petit ne pouvait oublier le voyage qu'il avait fait—providentiellement, comme tout ce qui arrive à chacun de nous—à la Passion d'Oberammergau. N'y avait-il aucun moyen de répéter en plus "petit", nécessairement, ce qui se faisait là-bas? Nous avons vu la réponse l'autre jour, dimanche dernier, nous les Canadiens, accueillis avec une chaleur particulière par Mgr Petit et son cordial assistant, M. le chanoine Marchal. Tout d'abord, l'église Saint-Joseph élève presque avec un air de triomphe ses hautes voûtes parentes. par le style, de celles de Montmartre, et son clocher surmonté de la statue blanche de Saint Joseph. Puis des visiteurs de tous les pays viennent de plus en plus assister au spectacle élaboré avec tant de succès, couronnant tant de labeur, par les paroissiens et le curé de Saint-Joseph, resté vigoureux, énergique et cordial comme au temps de ses débuts dans la paroisse, il y a déjà une vingtaine d'années. Mais comment vous donnerai-je une idée du spectacle que nous étions venus voir ?

Tout d'abord on sentait dans la ville, dès l'arrivée, que l'on est accoutumé de voir arriver des étrangers, et qu'on sait dans quel but. Les cochers s'offrent tout de suite à vous conduire au Secrétariat, rue Jeanne-d'Arc naturellement. Ils sont braves gens et très respectueux de leur clergé et de cette entreprise en particulier. On entre en atmosphère sympathique dès l'arrivée en gare, dès les premiers pas du cheval dans les rues parfumées de l'odeur exquise des fleurs du tilleul. "Nos bonnes gens raffolent de cet arbre, nous dit plus tard quelqu'un, ils en ont mis par toute la ville." Heureuse idée, dont notre sens olfactif gardera un souvenir charmé. On fait du reste avec la fleur du tilleul des infusions de famille qui ont guéri bien des petites fièvres, corrigé surtout bien des insomnies. La tasse de tilleul sucré ferait dormir du sommeil du juste un candidat à la veille des élections ! Peut-être y a-t-il là pour Nancy des possibilités d'exportation dans certain beau pays que je n'ose nommer ?

Le dimanche matin, la messe de huit heures est à l'intention des acteurs et figurants, dont le nombre commence à se rapprocher du chiffre mille, y compris des enfants de six ans et quelques bébés aux bras maternels, pour l'entrée triomphale à Jérusalem et la condamnation par Pilate. On y chante ordinairement la messe dite **Dona nobis pacem,** composée pendant la guerre à Strasbourg ou à Metz, pour demander le retour à la France, mais nous n'avons pas eu l'occasion de l'entendre pour cette fois. Dès après cette messe on se dirige vers le théâtre, situé tout près de là. Il s'y rassemble un millier de personnes, dont le nombre pourra être doublé à

neuf heures trente, quand commencera la représentation, car la salle contient facilement deux mille personnes, et nous l'avons vue entièrement et promptement remplie.

C'est la salle nouvelle, car pendant la guerre les Allemands ont démoli l'ancienne à coups d'obus, bien qu'ils fussent tenus à bonne distance depuis la victoire du général de Castelnau, dès les premiers temps de la guerre. C'est même cette "attention" à la boche qui a donné aux organisateurs toute liberté d'action quant à la concurrence relative qu'ils peuvent faire au spectacle bavarois, dont ils reconnaissent cependant toute la valeur. Mais on ne peut éviter de penser que Nancy prouve bien Reims, et que les mêmes gens qui choisirent le théâtre, dans la ville lorraine, ont mauvaise grâce à arguer que le bombardement de l'incomparable cathédrale rémoise fut accidentel ou de nécessité stratégique. La brutalité n'est jamais en peine d'excuses.

Mgr Petit a donc rebâti salle et scène, et tout le monde s'y trouve bien à l'abri, contrairement à Oberrammergau, où la scène est en plein air et exposée au soleil autant qu'à la pluie. Les décors de Nancy prolongent l'exiguité relative du théâtre par des échappées sur Jérusalem et ses rues tortueuses, ainsi que sur des horizons fleuris par les palmiers de Béthanie etc. La façade est en lignes romaines pleines de force et de sobriété. Dans le proscenium, ou avant-scène déguisée par une cloison en paravent, se trouve l'orchestre, et je ne l'aurais peut-être pas mentionné s'il n'était reconnu excellent par tous les connaisseurs, sans parler de simples amateurs comme nous, passants d'un jour. Mais nous ne saurions le séparer du chœur antique, composé surtout de jeunes femmes en costumes romains et grecs d'un effet charmant, accompagnées de quelques patriarches aux voix graves, à la démarche toute proche de la majesté, surtout leur vénérable chef avec sa houlette surmontée d'un globe d'or couronné de la croix symbolique. C'est même là la première impression que l'on reçoit, et non pas la moindre de toutes. A chaque tableau nouveau qui se prépare, le chœur rentre en scène en deux contingents, par les portes situées de chaque côté de la scène, Or, à chaque fois cette rentrée est faite avec la lenteur et la solennité d'un office religieux important. Le patriarche vient le premier, suivi d'une douzaine de jeunes femmes richement et harmonieusement vêtues, auxquelles font face un même nombre de leurs sœurs, entrées par l'autre côté. Et ce défilé charmant s'en va orner le fond de la scène, d'où le vieillard prononcera les mots du prologue, ou l'explication très littéraire et très précise de ce qui va nous être montré, scène ou tableau vivant tiré

de l'Ecriture. Puis on chante deux ou trois couplets, accompagnés par l'orchestre invisible. Figurez-vous de tendres et douces mélodies chantées avec un art sûr par ces jeunes voix, que soutiennent violons, harpes et flûtes surtout, ainsi que par les voix mâles et par les cuivres, discrets ou triomphants selon le cas. La tenue digne, la fraîche beauté, les costumes vraiment royaux de ces jeunes Lorraines laissent dans les yeux, dans l'oreille et dans l'âme, un souvenir qui ne se peut pas plus décrire qu'effacer. Et je pense que c'est là l'une des plus heureuses trouvailles des organisateurs, pour ne pas nommer tout le temps le vénérable curé Petit.

N'oublions pas ce détail, que pas un de ces participants au spectacle sacré n'en recoit de rémunération. Tous font cela par esprit de foi et de religion, et c'est ainsi aussi que furent créés les costumes et la plus grande partie des choses nécessaires. Je ne résiste pas à l'envie de copier à ce sujet quelques lignes dans une grande brochure illustrée sur "La Passion de Nancy" que j'ai sous les yeux:

"Il s'agissait (en 1905) d'habiller 350 acteurs. La dépense aurait été considérable sans la générosité, le talent et surtout l'activité des paroissiennes de Saint-Joseph et de quelques dames bienfaitrices. Dès le mois de décembre on s'adressait à leur bonne volonté.

"Ce spectacle, leur disait-on, dépassera en durée et en mise en scène les drames les plus célèbres de cette époque. Nous voulons faire du beau et même du très beau. Cherchez des tissus précieux, d'anciennes étoffes et prêtez-nous votre intelligent concours. C'est pour Dieu, c'est pour Jésus-Christ, c'est pour votre paroisse."

"Cet appel fut entendu. Dès le mois de janvier, toutes se mettent courageusement à l'œuvre. M. le curé donne la description et la forme générale. Il a consulté pour arriver à un parfait résultat, les meilleurs ouvrages: le **Dictionnaire des antiquités romaines, l'Album de Terre-Sainte,** le célèbre ouvrage de Tissot sur la **Vie de Notre-Seigneur.**

"Pour les étoffes, chaque directrice d'atelier qui va passer quelques heures à Paris, court les grands magasins, profite des "soldes", ramène d'économiques merveilles et voici toutes les petites mains de couseuses qui s'empressent, coupent, taillent, brodent, brodent ces admirables manteaux à paillettes du prologue et des anges, drapent les tissus orientaux des membres du Sanhédrin, cousent les tuniques des apôtres, et les costumes sont bientôt prêts. Le résultat, il faut le dire, a été merveilleux. Ces costumes sont très riches et, pour quelques-uns, d'une élégance et d'une somptuosité extraordinaires."

Mes lecteurs m'en voudraient certainement de ne pas reproduire aussi les lignes suivantes, qui ont trait aux premières répétitions:

"Elles eurent lieu trois fois par semaine au presbytère. Elles commencent chaque fois par la prière, dit le Bulletin paroissial de février, et se font au milieu du plus parfait recueillement. On dirait la lecture du Chemin de la Croix. Naturellement, nous avons encore beaucoup à faire pour arriver à donner à chaque personnage l'aisance, le naturel, la dignité et surtout le caractère spécial qui lui convient. Toutefois, nous avons découvert parfois chez quelques-uns des aptitudes inattendues, et la bonne volonté, le désir de contribuer à une bonne œuvre, et par-dessus tout, la grâce de Dieu aidant, nous espérons arriver à d'excellents résultats.

"Comment ne pas avoir confiance dans le dévouement de ces humbles, de ces chers ouvriers et ouvrières qui, n'ayant aucun argent à donner pour la construction de leur église, veulent du moins offrir l'effort de leur intelligence et de leur foi, sacrifier les quelques heures du repos dont ils pourraient jouir à la fin du jour et coopérer à une œuvre de piété,"

Et je cite encore cet aperçu de l'inauguration religieuse des répétitions:

"C'est pour associer cette œuvre au grand mystère de la Rédemption que les répétitions ont été inaugurées officiellement le jour même du Vendredi Saint.

"Les acteurs seuls étaient conviés à cette solennité.

"Mais toute la paroisse avait voulu s'unir à ses représentants, et l'église se trouvait pleine.

"Devant l'autel se détache une immense croix de bois environnée de lumières.

"La cérémonie commence par le chant des Ténèbres. Puis le prédicateur monte en chaire; il fait le récit des douloureuses souffrances de Jésus.

"Aux dernières paroles, les hommes se lèvent, et on voit un spectacle qui rappelle les plus beaux temps des Croisades.

"Acteurs et organisateurs passent devant la croix et reçoivent, des mains de leur pasteur, un crucifix de bronze qu'ils attachent fièrement à leur poitrine, après avoir baisé la relique de la vraie Croix.

"Désormais, croisés du Christ, ils vont se dévouer religieusement à ranimer dans les cœurs, par le souvenir vivant de la Passion, l'amour du Sauveur Jésus.

"..Une première répétition générale a eu lieu le dimanche 29 mai.

M. le curé de Saint-Joseph avait eu la touchante et charitable idée

vicaire apostolique de l'Ouganda, en Afrique, et celui de l'Athabasca, au Canada, (sans doute Mgr Grouard ou Mgr Breynat?) etc., etc..

"Dès la première scène, l'émotion fut indescriptible. Les pauvres ne s'attendaient pas à un pareil spectacle. La plupart pleuraient. L'enthousiasme se lisait dans leur attitude : "Mon Dieu ! Que c'est beau !"

"A midi, ils courent raconter à leurs familles ce qu'ils ont vu.

"A une heure, ils reviennent, tenant leur carte d'entrée à la main. La plupart amenaient leurs enfants, des voisins, une foule de compagnons. Lorsque la salle fut comble, il fallut refuser du monde.

"A la sortie, tous disaient : "Nous voulons revenir. Nous jeûnerons s'il le faut, c'était trop beau !"

"La protection de Dieu était désormais sur l'œuvre de la Passion, car suivant l'ordre du divin Maître, les pauvres avaient été les premiers appelés, évangélisés et bénis."

Le nombre des spectateurs de la Passion de Nancy a dépassé le chiffre de cent mille en 1921 et l'on s'attend à une plus grande affluence encore pour cette année. On joue deux fois en semaine et chaque dimanche, ce qui n'est pas sans causer aux participants une fatigue dont Mgr Petit songe à les faire reposer pendant au moins les cinq années prochaines. Les pèlerins canadiens auront donc été favorisés d'être venus cette année, compléter ici le cycle des inoubliables impressions de leur grand pèlerinage.

Nous n'essaierons pas de décrire par le menu un spectacle dont les grandes lignes sont connues de l'humanité tout entière, mais quelques notes aideront peut-être le lecteur à s'en faire une idée générale.

Tout d'abord, on ne peut oublier Oberammergau et son spectacle plus célèbre encore, et de plus vastes proportions. Aussi la comparaison flotte-t-elle constamment dans l'esprit, à Nancy. Est-ce aussi bien, est-ce mieux, les auditeurs de passage se répètent cette question, un peu superficielle. Pourquoi vouloir absolument comparer, au lieu de jouir simplement de ce que l'on voit, et de laisser le reste aux autres ? Mais puisqu'il le faut, et que cette inquiétude est générale, chacun peut toujours bien donner son sentiment .

Sans avoir vu Oberammergau, je crois comprendre qu'il garde une supériorité d'ensemble, mais certaines infériorités de détail sur le moindre et plus jeune spectacle de Nancy. Au premier, le ciel et les montagnes participent à l'œuvre, et les acteurs semblent dialoguer avec le soleil et les nuages. A Nancy, il a fallu peindre des perspectives de rues de Jérusalem, et tout se déroule sous le toit du théâtre, nécessairement moins vaste.

Cependant, cela permet des jeux de lumière électrique d'un effet saisissant, que l'on ne saurait trouver sur la scène bavaroise. Je pense aussi que la musique et les chœurs ont plus de puissance en ce dernier endroit, plus de majesté sévère, et moins de grâce en même temps. Mais cette comparaison boîte de plus en plus. Qu'il suffise donc de dire que Nancy est une merveille d'exécution délicate, respectueuse, harmonique et édifiante au possible. Encore une fois, la musique, les chœurs, les costumes, avec leurs belles lignes amples et sobres, relevées de larges rubans tombants ou diagonaux, toute cette mise en scène ne serait pas déplacée à l'Opéra de Paris, ou au Théâtre Français, qui sont les salles les plus artistiques du monde. Et cela vous laisse à penser si l'âme est satisfaite de ce qu'elle voit et entend.

Mais le décor n'est pas tout. Ici, le premier souvenir qui me revienne est celui de la rencontre de Jésus et de sa Mère, sur la route de Béthanie, au moment où le Divin Fils va partir pour Jérusalem, annonçant aux disciples que les temps de son immolation sont révolus. Les disciples ont répété ces propos à la Mère qui accourt avec Marthe et Marie, tout inquiète et le cœur déjà serré des glaives de douleur qui l'attendent. Cette entrée en scène de la Vierge-Mère, est d'un effet saisissant. On ne l'avait pas vue encore, on n'en avait pas parlé, on ne pensait pas à elle. Et la voici qui apparaît, de bleu et de blanc vêtue, belle, noble, maternelle, émouvante au possible. "Mon Fils !" s'écrie-t-elle en l'apercevant, ne m'abandonnez pas!" Et le cœur de Jésus est torturé, mais la volonté de son Père l'appelle, il lui faut obéir. Il exprime ces hautes pensées à la Mère, **Mater admirabilis**, dont la voix mouillée de larmes nous entre à chaque fois dans l'âme et la bouleverse d'une haute et pure émotion. La personne qui tient ce rôle y avait toutes les dispositions et s'en acquitte avec toutes les qualités humaines possibles. On ne peut s'empêcher de l'aimer profondément, et ce dialogue reste encore ce qui nous a le plus ému de tout le spectacle. Plus tard, on la reverra dans la Tragédie elle-même, mais peut-être à ce moment est-on trop absorbé par les phases du grand drame rédempteur, et du reste les paroles que l'auteur lui a mises dans la bouche sont-elles parfois un peu déclamatoires. On ne peut oublier ici que l'atmosphère est toute française, que l'on a sous les yeux des Français parlant à des Français, avec le tempérament et les habitudes d'expression de cette race, de ce peuple excellent sans doute, mais ayant ses façons, ses gestes, ses tours d'esprit et d'expression à lui, que ne partage pas l'univers entier, et auxquelles le spectateur étranger a besoin de s'accoutumer avec un peu d'effort. Ainsi par exemple, des discours du grand-prêtre Caïphe, dont on peut deviner les paroles avant

d'inviter à cette répétition 1500 pauvres des différentes paroisses de Nancy et quelques notabilités, y compris Mgr Turinaz, évêque de Nancy, le qu'il les ait dites, rien qu'à certains gestes, inévitables en ce pays, pour exprimer certains mouvements de l'âme. Gestes et attitudes, encore une fois que je ne critique pas, mais qui sont locaux, et non pas universels, ce qui cause quelque surprise parfois aux visiteurs venus d'autres pays, et d'un tempérament différent.

Ce personnage du grand-prêtre, que je viens de nommer, me fournit ici le sujet de la seule observation critique un peu sérieuse qui me soit venue à l'esprit pendant la représentation. C'est que l'on n'a peut-être pas évité tout à fait, dans l'ensemble, le danger de donner aux Juifs une certaine apparence d'excuse, et tout au moins d'explication de leur attitude cruelle envers le Messie qui leur était envoyé. L'on assiste par exemple à des séances du Sanhédrin, cherchant perfidement à perdre Jésus. Or, ces personnages, au nombre de quatorze, qui en font partie, en riches costumes sacerdotaux, il a fallu nécessairement les prendre parmi les braves gens de a paroisse. Et voilà justement ce qui m'a inquiété pendant leurs discours et leurs actes : on ne peut pas s'empêcher de les trouver sympathiques, et même dans ses manœuvres les plus perfides, le grand-prêtre Caïphe pour un, ne peut pas réussir à avoir l'air faux, son visage d'honnête homm et sa voix franche et sincère enlevant à ses paroles toute apparence de pas sion, de jalousie, d'envie. Et lorsqu'il accuse le Christ de vouloir détourner le peuple de la loi de ses pères, il y met tant de bonhomie et de sincérité à la française, que l'on est obligé de lutter contre l'impression que c'est l'accusateur qui a raison, et non la victime. En d'autres termes, on nous a mis là de trop braves gens et trop honnêtes Pharisiens. Pour les rôles bas, le Français du peuple ne fait pas un bon acteur, il a trop de bon sang et de bonne religion dans l'âme. Sans aller plus loin, je soumets respectueusement cette petite observation à l'attention des intéressés. Elle n'infirme en rien l'édification profonde que nous avons tous rapportée de ce grand et beau spectacle. Il nous a pleinement consolés de ne pas avoir vu celu d'Oberammergau, que personne ne songe à rabaisser du reste. Mais à Nancy on parle français, et les paroles du Christ résonnent clairement dans la plus belle des langues. Et pour les visiteurs canadiens en particulier, l'œuvre, sa pensée et son accomplissement ont enlevé tous les suffrages et conservent, encore une fois, notre affectueuse et entière admiration.

*
* *

Et maintenant, "adieu paniers, vendanges sont faites." La chère "caravane" qui s'est promenée si agréablement par les grands chemins d'Italie et de France, s'est dispersée peu à peu à la mesure des transatlantiques en-partance vers le pays natal. Les uns par Cherbourg, d'autrs par l'Angleterre, après avoir franchi en "aérobus", le trajet de Paris à Londres, qui ne prend ainsi que deux heures.. et six cents francs. Comme un bon capitaine, à la fin d'un long voyage, l'humble chroniqueur est resté le dernier pour parfaire son travail et revoir d'anciens amis, restés toujours fidèles. Mais il n'est si beau voyage qui ne prenne fin, et le moment est venu de rallier l'Atlantique avec des souvenirs plein le cœur, et plein les malles aussi, selon l'usage.

Cette incursion de Canadiens en Europe aura été couronnée du plus grand succès, grâce aux prévenances empressées dont nous aurons été l'objet pendant toute la durée du voyage. Il ne reste plus qu'à souhaiter que l'initiative prise ainsi par les deux grands organismes associés, contribue pour sa part au développement de relations de plus en plus cordiales entre le Canada et les beaux pays que nous venons de traverser avec tant d'intérêt et de mutuelle sympathie.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Réminiscences de Rome et d'ailleurs.—La messe aux Catacombes.—Le discours de Mgr Chollet.—Dernière étape.

A bord du Minnedosa vendredi, 31 juillet.

Adieu à la belle France, encore une fois! Il est bien beau de revoir des amis, ou de se promener chaque soir dans le jardin des Tuileries, mais "ce n'est pas une vie" comme on dit, et il faut bien que le moment au départ finisse par se présenter. A vrai dire, on l'atendait avec impatience et depuis plutôt longtemps lorsqu'il arrive enfin. La plus belle ville du monde peut sembler bien déserte, et les jouissances de l'esprit ne remplacent que bien imparfaitement les joies de la famille et les satisfactions du cœur. Tout être aspire d'instinct à demeurer dans la norme de son état, et le voyage est une affaire anormale, qui ne peut durer trop longtemps sans perdre son charme. Quittons donc Paris bonnement et sans regret exagéré, heureux d'aller retrouver enfin, s'il plaît au ciel, famille et patrie, y compris les nouvelles contributions, directes ou indirectes, que doit acquitter tout bon citoyen.

Quand on loge auprès de la rue de Rivoli et des Tuileries, il y a des chances que le départ en taximètre vous fasse passer par la place où s'élève le monument cher au fils exilé de Napoléon: "Saluez de ma part la colonne Vendôme!" Il n'y a pas moyen de refuser, en passant, au prince cette posthume consolation, puis l'avenue de l'Opéra, toujours enivrante de richesse artistique, nous voit à son tour déambuler promptement, direction gare Saint-Lazare, où finissent tant de séjours parisiens. "Les pas dans les pas," comme dirait M. Henry Bordeaux, qui doit conférencier chez nous à l'automne, à ce qu'on assure. Je connais un particulier qui a raconté jadis en lignes pathétiques un départ de Paris qu'il croyait alors final et définitif. Il en a effectué au moins deux autres depuis ce temps, à chaque foi étonné et presque incrédule. "Marche! Marche!" a dit Bossuet. Tant que le destin et les chaussures s'y prêteront de bonne grâce...

Rendons un hommage satisfait aux représentants parisiens de la Compagnie du Pacifique-Canadien, qui suivent leurs clients jusqu'au train en partance pour Cherbourg, dès neuf heures du matin, en gare St-Lazare. Ils vous installent dans votre compartiment, réservé à l'avance, et vous munissent de tout le viatique nécessaire à un confortable voyage, qui dure au reste six heures environ. On coupe cela en deux, grâce au dîner en

wagon-restaurant, où vous dégustez votre dernière escalope aux épinards, arrosée par votre dernière demi-bouteille de Bordeaux ordinaire, ou moins ordinaire en raison de la solennité des circonsances. Et la Normandie vous paraît plus belle, ainsi traversée en vitesse, avec ses belles prairies peuplées de troupeaux des plus belles vaches laitières de France et de Navarre. Puis comme vous causiez gaiement entre amis nouvellement rencontrés ou retrouvés, on vient soudain vous informer que vous avez atteint le but du voyage, et que cinq autres minutes amèneront le convoi sur les "docks" mêmes, où vous n'aurez plus qu'à vous procurer un "ticket" d'entrée pour monter à bord du "tender" qui vous amènera au large rencontrer le "Minnedosa". Ces cheminots de l'Etat français parlent une langue d'une pureté un peu déconcertante.

—Si vous vouliez maintenant nous répéter cela en français, n'a pu s'empêcher de demander l'un des voyageurs, nous ne sommes que de pauvres Canadiens, voyez-vous, et nous n'avons pas séjourné à Paris assez longtemps pour avoir appris l'anglais....

Que dire de plus sur Cherbourg, sinon que nous y avons subi sans anicroche un rapide examen douanier: "Vous n'emportez pas plus de mille francs en or?" Comme si un journaliste avait jamais vu de pareilles sommes autrement que dans ses rêves de jeunesse! Après promenade faite, donc, par les rues citadines, assez dépourvues d'intérêt, nous revînmes à bord du petit bateau chargé de nos bagages, et de nous transborder à bord du transatlantique attendu d'Angleterre en vertu d'un nouvel arrangement fort prisé des voyageurs. C'est-à-dire qu'il n'est plus besoin de traverser la Manche ou de grimper jusqu'à Anvers pour retourner au pays, car une escale à Cherbourg permet maintenant aux passagers venus de Paris de monter à bord comme en passant, afin de se rendre "en face" comme disait l'autre. Nous avons accompli de point en point ce programme, un groupe nombreux d'étudiants en médecine, de Paris, et en théologie, venus de Rome, se trouvant dans le même cas. Nous nous étions rencontrés déjà, soit dans la Ville éternelle, soit à Nancy la semaine dernière, quoi de plus agréable que de se retrouver réunis pour partager les plaisirs de la traversée...et en voir ainsi diminuer la motononie?

C'est donc le nommé **Minnedosa** qui nous recevra cette fois. Au fond du cœur, nous nous félicitions de la réputation de rapidité de ce lévrier "pacifique" des mers, frère du **Melita**, si je ne me trompe. Car à la suite d'une si longue absence, nous voudrions tous avoir des ailes pour voler vers la patrie lointaine. Hélas! Le bateau n'a que des hélices,

encore qu'elles tournent bien. Nous leur avons adressé un souhait muet de bonne santé et bon huilage, lorsque le grand navire est arrivé du fond de l'horizon vers l'endroit où notre petit bateau l'attendait en se balançant doucement, à quelque distance de la rive de France. Nous avons donc pu voir notre bateau dans toutes ses belles dimensions avant que d'y monter, ce qui est moins facile lorsqu'ils sont à quai. Puis notre petit navire s'est approché et nous sommes montés à bord, où nous attendait le vif plaisir de retrouver un autre contingent des nôtres des divers pèlerinages de Rome, etc., rentrant comme nous le cœur plein de souvenirs, de l'ordre sentimental et matériel. Tout ce monde était cependant occupé à souper dans le grand réfectoire, qu'il nous fallait traverser pour trouver nos chambres nouvelles. Voyez d'ici la réception, les poignées de mains, et en plusieurs cas, la recherche abandonnée, les valises déposées où l'on se trouvait, et le repas pris immédiatement et sans plus de façon, en si bonne compagnie. Comment une traversée commencée si favorablement ne serait-elle pas heureuse jusqu'au bout? C'est ce qu'il convient d'espérer, tout en le demandant au fond du cœur à Celui qui conduit les vents et les flots.

*
* *

Et voilà terminé ce grand voyage, qui nous laisse à tous une si riche moisson de souvenirs: Rome, Assise, Venise, Lourdes, Nancy, tant d'autres noms qui resteront gravés à jamais en nos mémoires. Dans les familles où sont déjà rentrés la plupart des pèlerins de 1922, on en parle sûrement déjà à la longue journée, et les réminiscences s'expriment et flottent comme des fleurs sur le fleuve des conversations. Nous-mêmes, qui ne sommes pas encore rentrés, il nous arrive fréquemment d'échanger des impressions de les comparer aussi, car il se trouve parmi le contingent canadien du navire des participants à chacun des trois grands pèlerinages de Rome, et ce n'est pas pour avoir opté alors pour telle ou telle organisation que nous nous trouvons moins bons amis au retour, bien loin de là. On fraternise, c'est la consigne, bien facile à observer. Et de ces noms de villes jetés en passant, de ces évocations spontanées de choses vues ou entendues, il résulte parfois chez l'imparfait chroniqueur le regret d'avoir oublié ou négligé telle phase, tel incident, qui eussent peut-être su intéresser le lecteur. Et tant que les flots atlantiques nous en laisseront le loisir et l'équilibre, peut-être essayerons-nous de reprendre avec lui une conversation qui n'a pas été l'un des moindres attraits de la grande randonnée qui va prendre fin.

Sans vouloir revenir sur l'objet principal et primordial de ce voyage, qui fut le congrès eucharistique de Rome, il semble naturel d'évoquer certains des incidents qui nous y ont frappés davantage. Je me suis déjà excusé d'avoir dit si peu de ce qui s'y est passé, pressé par le défilé des cérémonies nombreuses et par les distances romaines, que l'on n'a pas toujours pu franchir commodément. C'est ainsi qu'il y aurait beaucoup à dire sur les sermons, études et discours qui furent prononcés en différents endroits à la louange eucharistique, et de l'influence pacificatrice et universelle du sacrifice rédempteur prolongé dans le Sacrement des autels. Et le premier travail qu'il faudrait ainsi mentionner serait sans doute, après celui du Pape le jour de l'ouverture, le sermon prononcé à Saint-Louis des Français par Mgr Chollet, évêque de Cambrai. C'est une magistrale étude, sur laquelle il y aura peut-être lieu de revenir plus tard, et que sans doute des voix plus autorisées ont commentée déjà. Ce n'est pas, toutefois qu'il y aît eu un grand nombre de travaux de ce genre présentés au Congrès. "Dans un sens, nous disait un éminent prédicateur français qui nous n'avons peut-être pas besoin de nommer pour que son nom vienne tout de suite à l'esprit du lecteur, dans un sens, il n'y a pas eu de congrès proprement dit: il n'y a eu que des fonctions, "funzioni" comme disent les Italiens, soit des cérémonies, des offices, grandioses il est vrai, et reposant toutes tant sur l'adoration eucharistique que sur la vénération ressentie pour la personne auguste du Pape."

Tel est à peu près le langage que nous tenait notre éloquent interlocuteur, sous un auvent de la **Via Nazionale** nous protégeant contre les ardeure du soleil romain. La définition nous parait résumer assez justement la physionomie générale de la grande réunion universelle: pas de "congrès d'étude" proprement dit, mais de magnifiques cérémonies, assaisonnées d'un nombre limité d'éloquents sermons prononcés par des ecclésiastiques et des laiques éminents, tels M. M. Carton de Wiart, ministre belge, et M. De Simone, avocat napolitain N'insistons pas davantage sur les "archives" verbales de ce vingt-sixième congrès, ou "Congrès du Pape" comme il a aussi été appelé.

Je me défends aussi, non sans quelque effort, de recommencer à parler du Saint-Père, tellement nous l'avons tous vivement admiré et profondément aimé, dans la pompe de Saint-Pierre comme dans la simplicité toute affectueuse de l'entrevue si paternelle qu'il a accordée à ses chers pèlerins du Canada. Qu'il connaisse bien nos œuvres, nos efforts, nos difficultés nos aspirations, nous ne saurons jamais trop le redire, et le Saint-Père n'en a

pas donné de preuves que dans ses paroles publiques. "Habemus Pontificem", s'écrie, dit-on le cardinal chargé d'annoncer l'élection d'un nouveau Pape. Nous, Canadiens, de tout le pays, nous pourrions bien dire: "Habemus Pater" nous avons un Père, à Rome, qui nous connaît, nous comprend et nous aime tout particulièrement. Et nous ne saurions jamais avoir un trop grand attachement envers sa personne auguste. Ne vient-il pas d'ailleurs de nous donner, au lendemain même du congrès, certaines preuves généreuses de la grande affection qu'il nous porte? L'éminent nouvel archevêque d'Ottawa. S. G. Mgr. Emard, n'est-il pas ici même avec nous? Ne cessons donc plus, par une juste reconnaissance, d'implorer les secours de "Notre Père qui est aux cieux" en faveur de toutes les intentions de Notre Père qui est à Rome et qui nous aime bien...

S'il est une chose qui mérite d'être consignée dans ces souvenirs écrits, c'est bien la messe souterraine, dans les catacombes de Saint-Calixte, qui fut célébrée pour quelques-uns d'entre nous par tel jeune prêtre étudiant au collège canadien de Rome, pendant la semaine du congrès. Le temps m'a manqué jusqu'ici pour y faire allusion, et du reste il y a des choses que l'on ne peut pas décrire de façon à leur rendre justice. Seuls, quelques points saillants peuvent permettre au lecteur lointain de s'en faire une idée, et de suppléer en son âme à l'insuffisance du raconteur. Mais qui n'eût souhaité faire partie d'une excursion de huit ou dix amis se mettant en route vers six heures d'un beau matin, pour la campagne romaine et les lieux trois fois saints où se cachaient les premiers chrétiens pour célébrer les saints mystères? Ils y revenaient même après leur mort, enfouis dans ces couloirs sombres par la main pieuse de leurs parents, lorsqu'ils n'y étaient pas égorgés sur place au cours de quelque surprise des soldats de la persécution païenne, comme il arriva à un pape même, Saint-Calixte, si je ne me trompe. Voyez-vous notre groupe de jeunesses (le vrai journaliste reste toujours jeune) se dirigeant en auto vers ces lieux prédestinés? A cette heure matinale et déjà ensoleillée, une promenade dans Rome offre des attraits à nul autre pareils. A part la lumière romaine, plus belle à cette heure, peut-être, qu'à aucune autre de la journée, les monuments que l'on rencontre chemin faisant remplissent déjà l'âme de grands souvenirs. C'est telle ou telle basilique de l'intérieur de la ville, bientôt suivie de l'ellipse immense du Colysée, au sol baigné du sang de plusieurs millions de martyrs, déchirés par les gladiateurs ou dévorés par la dent des bêtes fau-

ves; ou bien ce sont les ruines encore majestueuses du Forum, l'arc de Constantin sous lequel viendra s'arrêter bientôt l'Hostie triomphalement transportée du Latran par les quartiers de la Ville-Eternelle qui virent les sanglants triomphes des empereurs romains revenant des batailles. Puis l'on apercevra au long de la route d'autres ruines, également imposantes, celles des Thermes de Caracalla, dernier mot de la splendeur décadente des Romains antiques. Par la Voie Appienne, qui va de là jusqu'à Naples, on traverse les murs défensifs de la ville, si souvent violés par les invasions barbares, et l'on défile ainsi, d'une évocation à l'autre, dans une atmosphère toute imprégnée d'histoire et de solennité. Et l'on s'arrête, à quelques kilomètres de la ville, devant la porte d'une muraille séculaire, portant une inscription vieillie, mais qui ne fut cependant gravée là que plusieurs siècles après l'époque où nous allons tantôt revivre. Revivre au sein même de la terre protectrice à nos ancêtres dans la foi, au milieu de la maison des morts, confesseurs et martyrs. Pendant que notre guide aimable négociait avec les gardiens du lieu sacré, nous nous étions groupés, presque silencieux et très impressionnés, dans l'allée bordée de fleurs qui conduit à la descente. Car nous allions entrer sous terre... Nous y descendîmes bientôt, par de sombres et étroits escaliers de pierres, et des paliers éclairés par le haut, grâce à des puits d'air aménagés jusqu'au sol déjà lointain. Et chacun d'endosser le paletôt qu'on nous avait recommandé d'emporter pour éviter les atteintes du froid humide qui se fait sentir en ces lieux privés de soleil. On tâtonne prudemment, la main au mur, et l'on suit celui qui vous précède, partageant assez les sentiments du jeune Eudore, dans les "Martyrs" de Châteaubriand qui entendait des murmures et des chants, et apercevait la lumière tremblotante d'une lampe dans une caverne latérale. Nous arrivâmes ainsi à une chambre assez grande, toute en terre, remplie présentement de cinquante ou soixante personnes assistant à la messe dite par un prêtre et répondant au chapelet qu'un autre récitait en allemand. L'invasion teutonne poussée jusque dans les catacombes... Elle était toute pacifique cependant, pour être quelque peu encombrante peut-être. En tout cas, elle occupait la chambre dite de Sainte-Cécile, où se trouve encore en renfoncement, creusé dans le mur de terre, le tombeau où la jeune sainte fut trouvée au moins un siècle après sa mort, paisiblement et chastement couchée sur le côté, conservée encore avec tout le charme de sa tendre jeunesse. Une statue l'y représente dans la même posture et comment ne pourrions-nous pas nous y agenouiller avec émotion?

Mais le chef dévoué de l'expédition, M. l'abbé Albert Tessier, de la

La messe des enfants au Colysée

paroisse de Sainte-Anne-de-la-Pérade, allait nous dire la messe lui-même dans une autre chambre, plus petite et située tout auprès, au prochain détour de couloir tortueux par où les chrétiens se rendaient jadis, peut-être pour entendre le chef des Apôtres, Saint Pierre lui-même, raconter l'histoire éternelle dont il avait été l'un des acteurs. Cette petite pièce où nous entrâmes ne pouvait contenir guère plus d'une douzaine de personnes. Notre jeune célébrant y revêtit bientôt les ornements sacrés, et l'office divin commença, servi par notre vieux compagnon de voyage, M. le juge Ritchie, dont l'âge triplait au moins celui du jeune prêtre du Seigneur. Le compagnon de celui-ci, M. l'abbé Laberge, de Québec, avait pris sa large part du travail d'organisation, et devait la recommencer le lendemain pour le reste de nos pèlerins. Pour l'instant il priait avec nous en attendant de "monter" à son tour au petit autel bas et presque rustique, que les cierges allumés nous laissaient vaguement entrevoir. Et le Sacrifice se renouvelait pour nous, aux lieux mêmes où jadis les premiers chrétiens récitaient les mêmes prières, adressées au même Dieu dans la même langue et avec les mêmes mots, que l'Eglise nous a transmis comme un précieux héritage. Je n'essaie pas de décrire notre émotion à tous, nos prières pour tous ceux que nous aimons, sans oublier le Successeur de Pierre, pour nos défunts, pour nos malades, pour nos amis, pour nos enfants... Puis la clochette argentine retentit comme en un coin du Paradis, et le Verbe fait chair vint se poser en nous et sur nos âmes soulevées d'une joie grave et surhumaine. A l'autel, le jeune lévite choisi par le Seigneur au foyer d'un humble et fidèle chrétien des bords du Saint-Laurent, continuait de réciter les prières fécondes, mêlant sa voix au timbre franc à l'écho endormi des voix pieuses que l'on entendit ici à l'époque où Saint Paul adressait de loin ses premières épîtres à "Procule et à ceux qui vivent avec lui". Qui vivaient avec lui dans des pièces souterraines que l'on a récemment découvertes, et où nous avons pénétré un peu plus tard, en y retrouvant sur les murs, ou gravés sur la pierre des tombeaux, les signes symboliques de la foi chrétienne et de l'Eucharistie, symbolisée par le poisson, le pain, le vin etc. ce qui est même embarassant pour ceux qui prétendaient que ce divin sacrement n'était pas connu de la primitive Eglise.

Nos deux messes entendues, nous sommes remontés, non sans regret de quitter la maison des premiers saints, des premiers fidèles, vers le grand soleil et vers la surface où s'agitent les vivants, en attendant qu'ils descendent à leur tour, et pour jusqu'au dernier jour, retrouver les ossements de tous ceux qui nous ont précédés dans le suprême abri de toute chair.

Au loin, la Ville-Eternelle et le dôme de Saint-Pierre nous attendaient, comme le cœur d'un père ou d'une mère attend toujours l'enfant chéri qui revient au foyer une fois de plus, en attendant le départ dont on ne revient pas.

APRÈS LE CONGRÈS

Une lettre du Pape

A la clôture, SS. Pie XI adressait à S. Em. le cardinal Pompili la lettre suivante, que nous reproduisons très respectueusement afin de laisser ici comme il convient, le dernier mot au Saint-Père,

Monsieur le Cardinal.

Il y a quelques jours, entouré d'une immense couronne de pélerins aimé venus en cette cité nourricière de toutes les parties du monde pour glorifier Jésus dans la très sainte Eucharistie, Nous avions l'honneur d'inaugurer le XXVIe Congrès eucharistique international et d'exprimer la douce espérance ou plutôt la ferme confiance en son plein succès. A cette espérance a répondu une réalité qui Nous remplit l'âme d'une sainte allégresse.

Ces jours derniers, Nous avons suivi avec le plus vif intérêt et avec une émotion de l'âme toujours croissante, le développement du programme, prenant part en pensée à tout ce qui s'accomplissait, tant dans les assises eucharistiques que dans les cérémonies sacrées. Et Nous avons remarqué, avec une satisfaction particulière, non seulement la piété et le zèle, mais aussi l'entousiasme avec lesquels les fidèles ont voulu montrer, en s'approchant en foule de la sainte Table, leur filiale tendresse pour le doux Jésus fait Hostie de paix et d'amour, et honorer le Prisonnier des divins tabernacles par des manifestations religieuses dignes de la ville qui est le centre du monde catholique et le siège du Vicaire de Jésus-Christ.

La journée d'hier, dans laquelle la cité des Papes et des martyrs a célébré l'apothéose de l'Eucharistie portée en triomphe à travers les rues pavoisées parmi d'innombrables foules qui applaudissaient dans le transport de l'exaltation religieuse, a été le couronnement vraiment mémorable et le point culminant et glorieux du Congrès. C'est là un événement d'une signification si grande et si universelle qu'il laissera dans les fastes de la Rome chrétienne une des pages les plus lumineuses et qu'il proclamera par la voix des nations ici réunies la divine beauté du plus saint de nos mystères.

Grandement consolé par cette affirmation de foi et de dévotion à la très sainte Eucharistie, Nous remercions en premier lieu la Miséricorde divine qui, au milieu des nombreuses amertumes de ces temps si malheureux, a voulu nous réserver dans les débuts de Notre pontificat un réconfort tel que nous ne pouvions pas en attendre de plus grand.

Mais notre gratitude ne peut pas ne pas s'étendre à tous ceux qui, avec une admirable activité, ont contribué au succès de ces fêtes, et Nous vous adressons particulièrement l'expression de Notre paternelle recomnaissance à vous, Monsieur le Cardinal, à vos collaborateurs immédiats, ainsi qu'à tous les membres des divers Comités qui, par leur activité, ont contribué à un résultat si triomphal.

Et maintenant que, dans ce centre de chrétienté, les catholiques du monde entier ont consacré leur cœur à Jésus, victime de son amour pour les hommes, Nous continuerons à prier afin que ne soient pas perdus les trésors de vie éternelle recueillie dans ces journées de joie et de propitiation près de la tombe des saints Apôtres, sur les arènes rougies du sang des martyrs, dans les majestueuses basiliques romaines et jusque dans les mystiques retraites des Catacombes, afin que, au contraire, ils constituent, après les vingt-cinq Congrès précédents, le début plein de promesses de la deuxième série des Congrès eucharistiques.

Qu'il plaise à Jésus, prince de la paix, d'étendre son règne sur toutes les classes sociales, de façon que les âmes de tous les hommes étant unies fraternellement dans une même étreinte de foi et d'amour, le bel arc-en-ciel de la paix resplendisse sur la terre précédemment noyée de sang et de larmes, et que de l'arche mystique des saints tabernacles la colombe au rameau d'olivier prenne son vol vers l'azur des cieux.

Avec ce voeu du cœur et ce très doux présage, Nous vous donnons avec l'effusion de notre âme la Bénédiction apostolique, à vous, Monsieur le Cardinal, à vos zélés collaborateurs, aux divers Comités du Congrès eucharistique et à tous ceux qui en ces saintes journées, ont offert à Jésus, dans le Très Saint Sacrement, la fleur de leur piété et de leur dévotion.

Du Vatican, le 29 mai 1922.

PIE XI, PAPE.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE LETTRE — Pages

En route pour Rome.—Vers le Pape et le Congrès eucharistique.—Au long du Saint-Laurent.—Pensées et impressions de départ..... 1

DEUXIÈME LETTRE

Le dimanche à bord.—Dans le golfe.—La messe au fumoir.—Le but de notre voyage..... 7

TROISIÈME LETTRE

Un vieil ami qui reparaît.— M. Pomerleau, philosophe villageois.—Ses impressions du Parlement canadien.— Le nouveau parti agraire et la situation qu'il crée.—Mais écoutons M. Pomerleau, devenu pèlerin de Rome..... 13

QUATRIÈME LETTRE

D'un pèlerin à son frère, cultivateur au Lac Saint-Jean.—La campagne romaine et les catacombes.— Les premiers temps de l'Eglise et les persécutions..... 18

CINQUIÈME LETTRE

Le village flottant et ses habitants.— Silhouettes de passagers.—La mer est indulgente..... 26

SIXIÈME LETTRE

Toujours du beau temps.—Premières baleines.—Un bateau solide..... 29

SEPTIÈME LETTRE

Beaucoup d'eau.—Pourquoi sommes-nous ici?—Le Pape et la paix socia le. —Les martyrs de Rome.—Une page de Veuillot..... 32

HUITIÈME LETTRE

Terre! La côte du Portugal en vue.— On se repaît les yeux du Cap Saint-Vincent.—Barques et navires.—Une nuit étoilée dans la Méditerranée.—Gibraltar et l'Afrique de saint Augustin..... 38

NEUVIÈME LETTRE

L'arrivée à Naples.—Une terre tourmentée.— Le Vésuve fumant.—L'installation en ville.—La cathédrale Saint-Janvier..... 47

DIXIÈME LETTRE Pages
Arrivée à Rome.—M. Pomerleau devient lyrique.—Le Collège canadien et la "Trinité-du-Mont".—Les jardins du mont Pincio..... 51

ONZIÈME LETTRE
Ouverture du Congrès eucharistique.—Dans la cour du Belvédère.—Arrivée et discours du Pape.—Filiales acclamations au Père des fidèles.—La paix eucharistique souhaitée au monde..... 55

DOUZIÈME LETTRE
La messe du Pape à la basilique de Saint-Pierre.— Soixante-dix mille personnes présentes.—Emouvantes ovations.—Beautés de la messe pontificale..... 64

TREIZIÈME LETTRE
Après le Congrès.—Une soirée à Assise.—Des vers sur l'Ombrie.—Six Canadiens assemblées.—Saint François et Sainte Claire..... 75

QUATORZIÈME LETTRE
Florence, *Firenze la bellà*.— Cathédrales et musées.— La galerie des Médicis et le palais des Uffizi.—Ville artistique et délicate..... 84

QUINZIÈME LETTRE
Venise la jolie.—En gondole tout de suite.—"Poppé".— La cathédrale et la place Saint-Marc.—Le Lido et le Pont-des-Soupirs. — Quelques notes historiques..... 88

SEIZIÈME LETTRE
Une rencontre à Milan.—Deux bons Canadiens à l'étranger.— Renseignements économiques.—Un saut jusqu'à Gênes.—La frontière de France..... 95

DIX-SEPTIÈME LETTRE
Arrivée en France.—Des villas et des fleurs.— Nice et la Côte d'azur.— Promenade élevée.—Une descente à Monte-Carlo..... 101

DIX-HUITIÈME LETTRE
Deux jours à Marseille.—Réception par la Chambre de Commerce.— Visite de l'Exposition coloniale.—Un banquet aux Canadiens.—La palme de l'hospitalité aux Marseillais..... 105

DIX-NEUVIÈME LETTRE
A Nîmes la Romaine.—Combat de taureaux à l'espagnole.—Douze mille spectateurs aux arènes.—Nous n'irons plus à la Corrida..... 117

VINGTIÈME LETTRE Pagès

Lourdes.—La grotte Massabielle et la basilique.— Pèlerinages d'Espagne et de Hollande.—Récit des apparitions.— Nos plus belles heures depuis Rome..... 125

VINGT-UNIÈME LETTRE

Pau, Bordeaux, et la Vendée.—Nantes la souriante.—Le château d'Anne de Bretagne et le Jardin des Plantes.—Un musée artistique remarquable.—Vers la Touraine..... 135

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Arrivée à Paris.—La fête nationale.— Discours de M. Philippe Roy et de M. Edouard Montpetit.—Plus intime célébration à l'hôtel.—On chante le "O Canada" sans crainte..... 143

VINGT-TROISIÈME LETTRE

Le voyage achève.—Visite de Paris et de ses environs.— La basilique du Sacré-Cœur à Montmartre.—A Nancy.—La Passion de Notre-Seigneur jouée en français..... 150

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Quelques réminiscences.—Notre messe aux Catacombes.—Le discours de Mgr Chollet sur la paix.—Dernière étape et retour.—Lettre du Pape sur le Congrès..... 165

HEccl Bilodeau, Ernest
B Pélerins de Rome.

402495

DATE. NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET